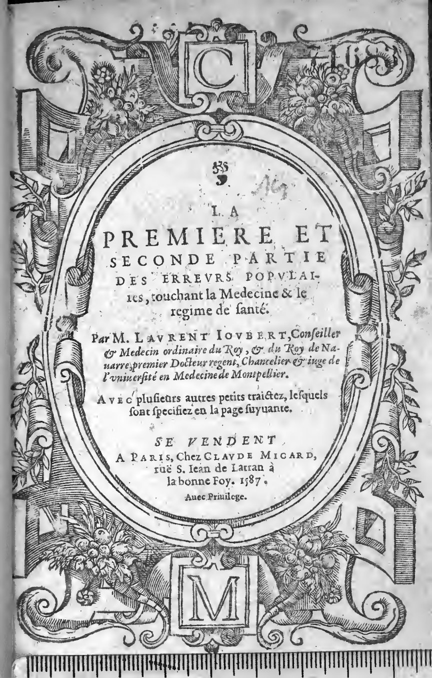


LA PREMIERE ET SECONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIres, touchant la Medecine & le regime de santé.

Par M. LAVRENT IOVBERT, *Conseiller & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier Docteur regent, Chancelier & iuge de l'vniuersité en Medecine de Montpellier.*

AVEC plusieurs autres petits traictez, lesquels sont specifiez en la page suyuante.

SE VENDENT
A PARIS, Chez CLAVDE MICARD, ruë S. Iean de Latran à la bonne Foy. 1587.
Auec Priuilege.

ORDRE DE TOVT L'OEVVRE.

oultre la premiere & seconde partie des Erreurs populaires, y est

Vn meslange & ramas d'autres propos vulgaires, & Erreurs populaires, tant de luy que de ses amis.

Explication de quelques Phrases & mots touchant aucunes maladies.

Remedes Metaphoriques & extrauagans.

Remedes superstitieux, ou vains & ceremonieux.

Propos fabuleux de la Vipere, du Bieure, de la Salamandre, & de l'Ours.

Deux Paradoxes de luy mesme, traduits par Isaac son fils.

Question vulgaire, quel langage parleroit vn enfant qui n'auroit iamais ouy parler.





A TRES HAVTE, TRES EXCELLENTE ET STVDIEVSE

Princesse, Marguerite de France, tres illustre Royne de Nauarre, fille, sœur, & femme de Roy,

Laurent Ioubert, son tres humble & tres affectionné seruiteur: Salut.

MADAME, il y a vn grand different entre les Princes de Philosophie, Platon & Aristote, sur la condition de l'ame raisonnable: qu'ils accordent facilement estre celeste, diuine, & immortelle, separable du corps: mais Platon veut, qu'elle soit d'elle mesme sçauãte de toutes choses, lesquelles s'effacent de sa memoire & s'oublient, à l'instant qu'elle est submergee, & comme embourbee en nostre corps humide & mol. Puis à mesure que le corps se desseiche petit à petit, l'ame redeuenant aussi plus nette & reluisante, se ramentoit, & recognoit toutes choses de peu à peu, cõme s'il les apprenoit de nouueau. Car de la sentence de Platon, ce que nous disons Apprendre, n'est qu'vn Ressouuenir. Au contraire

Aristote affirme, nostre ame venir au corps ignorāte de tout, mais capable & tresprompte à conceuoir toutes choses: estant icelle vn esprit actuellemēt simple, & toutes choses en puissance. Il la compare à vn tableau poly, auquel n'y a rien depeint ou graué, prest à receuoir toutes couleurs & figures que lon voudra. C'est aduis a eu plus grand suitte, que le premier: & est tenu pour veritable, de ceux qui philosophēt le mieux. Car si on deuenoit sçauant, par la seule exiccation du corps, il s'ensuyuroit, qu'on n'auroit besoin de doctrine, & que l'erreur n'auroit aucun lieu en l'ame (pourueu que les sens exterieurs fussent entiers & sains) qui sont deux conclusions notoirement absurdes. Car quant à la doctrine ou enseignemēt, quel besoin en auroit-on, si l'ame d'elle mesme deuient, ou redeuient sçauante? Et s'il ne tient que à la superflue humidité du corps, qu'elle ne sçache tout, quoy qu'on luy puisse demonstrer, elle ne comprendra ou retiendra aucune chose: & faut auoir la patience, que en s'essuyant, elle se ramentoiue les choses oubliees. Tellement que la doctrine seroit en vain, totalement inutile, sinon comme pour remettre en chemin celuy qui seroit esgaré: quand apres l'exiccation du corps, l'ame seroit neantmoins comme esperdue, en continuāt son oubly. Mais encor faudroit-il, que tous ceux de mesme aage & complexion, fussent esgalement sçauans, puis qu'ils seroyent esgallement desseichez, & leur ame demouillee de mesme. Quant à l'erreur, quel lieu peut-il auoir en l'ame, si elle sçait tout, pourueu que les sens exterieurs ne l'abusent, en luy representant

sentãt vne chose pour autre? Elle pourroit bien ignorer ce, qu'elle n'auroit encores descouuert ou recognu: mais ce n'est pas errer. Car aumoins, ce qu'elle sçauroit, comme tout sçauoir est veritable, seroit vray. Or les erreurs & fausses opinions sont si vulgaires & communes en l'ame, que rien plus. Il faut donc qu'elles viennent d'ailleurs, & s'insinuent de par dehors, sçauoir est, de mauuaise doctrine & fausse persuasion. Bien est vray, que l'ame se peut forger (comme elle fait en la plus part des hommes) des erreurs & mensonges, s'abusant elle mesme: & c'est par ignorance. Car voulant raisonner ou discourir sur quelque chose, où il faut plusieurs considerations, l'ame ignorant quelqu'vne d'icelles, & n'estant bien seure des autres, elle fait vn mauuais syllogisme & conclusion fausse: à laquelle neantmoins elle se plaist & arreste par ignorance, ne sçachant discerner le faux du vray. Ainsi s'engendre vn erreur: qui est autant ou plus tenant en l'ame du presomptueux, mere de telle opinion, que l'erreur persuadé d'vne fausse doctrine, en l'ame du facil croyant, sans discours ou difficulté.

Voilà, MA-DAME, *la source des erreurs: que monstre bien, l'ame estre de soy ignorante, & simplement capable de tout ce qu'on y veut peindre & grauer, soit bien, soit mal, vray ou faux. Car comme l'eau insipide, reçoit indifferemment toutes saueurs, & la laine blanche toutes couleurs, ainsi nous pouuons façonner l'ame de toutes qualitez, & bien heureuse celle, qui rencontre de fort bons mai-*

ſtres ſur tout à la premiere erudition, afin qu'elle ne ſoit grauee, teinte, abreuuee ou parfumee de mauuais traits, couleurs, humeurs, ou ſenteurs, fauſſes, corrompues, & vicieuſes dés le commencement. Car il eſt trop difficile, ſinon impoßible, d'effacer, reparer, ou reformer les mauuaiſes opinions figurees & empreintes en vn corps mollet, qui les reçoit ſort auãt: comme außi de changer le luſtre, teint, & couleur ja imprimez aux contenances & maintiens, corriger les humeurs engendrez de pernicieuſe nourriture, d'où procedent ſemblables mœurs, & de là, ſemblables actions, qui comme meſchantes odeurs, offencent le nez, & le cerueau des mieux ſenſez: odeurs inemendables, ſans refondre tout l'humeur, qui engendre la vapeur ſi odieuſe & deteſtable.

MADAME, *ie laiſſe pour le preſent à meßieurs les Theologiens, l'inſtitution de l'ame en la foy Chreſtienne, pour la luy engrauer bien auant, la teindre de pieté, l'abreuuer de ſaine doctrine, & la parfumer des odeurs aggreables à Dieu, & profitables au prochain: qui ſont vie ſainte & exemplaire, conforme à la doctrine, & procedant de pieté, ayant ſa force en la foy hautement imprimee. Ie me tiens à ce qui eſt de ma vocation: c'eſt d'auoir ſoin du corps humain, pour le conſeruer en ſanté, & l'y remettre quand il en eſt décheu: le tout moyennant la grace du Seigneur tout puiſſant, qui a creé de terre la medecine, & inſtitué le Medecin, pour la neceßité de l'homme. En laquelle vocation, i'ay de lõg temps: (aumoins depuis vingtcinq ans en çà) trauaillé à faire deux profits:*

profits: l'vn d'instituer la ieunesse en ladite science, tant par escrit que doctrine verbale, syncerement & diligemment, luy donnant les premiers traitz, l'abreuuant de bons preceptes, l'esleuant aux plus secrets remedes, l'exerçant en dispute & en practique. L'autre d'estaindre & aneantir plusieurs fausses opinions, & les erreurs (engeance d'ignorance) qui ont longuement eu valeur & vogue en la Medecine, Chirurgie, & Apothicairerie: ie dis, entre les professeurs de ces trois parties de nostre art. Dequoy s'ensuyuent plusieurs abus & nullitez. Mais celà est fort peu, au prix des Erreurs populaires au faict de la Medecine, & regime de santé, où elles sont tant espaisses, grossieres & lourdes, pour la plusspart, que elles meritent plus risee, que reprehension. Toutesfois, parce qu'il y en a de fort preiudiciables à la vie des hommes, il me semble qu'on ne les doit mespriser, ou dissimuler: ains remonstrer au vulguaire ignorant, en quoy & commẽt il s'abuse & foruoye, le remettãt en vn meilleur chemin. Car il ne le fait malicieusement, ou en intention de nuire, ains pour le mieux (ce luy semble) ensuyuant son erreur. C'est le deuoir des Medecins de luy dissuader ces fausses opinions & procedures, & l'instruire de faire mieux ce que luy concerne: comme de seruir & garder les malades, leur assistant fidellement, soubs la conduite & gouuernement des doctes Medecins. Aussi faut il, que d'où est venu le mal, procede le remede. Le mal (c'est a dire, l'Erreur, engendré en l'ame du peuple ignorant) est venu de ce qu'il a ouy dire, ou veu faire

aux Medecins,lesquels il veut contrefaire, sans aucun fondement. Car ignorant plusieurs & diuerses considerations requises,il fait son discours, & syllogisant mal, il se forge de fausses conclusions & erreurs,qu'il tient pour choses vrayes, tirees (comme il cuide) & confirmees de l'experience. Voila vn mal tresdangereux, duquel les Medecins en sont cause, pour auoir trop diuulgué & communiqué leurs reigles & ordonnances,que le vulgaire prend cruemẽt, & n'en sçait disposer bien à propos. C'est donc aux Medecins de remedier à ce mal: à la guerison duquel ie me suis peiné assez longuement, le remonstrant à plusieurs: mais cela n'a gueres serui: d'autant que la pluspart, est incapable de raison & discours. Dont en fin ie me suis resolu de remonstrer au peuple ainsi desuoyé, ses erreurs par escrit: & de prendre vn iuge, qui ne luy soit aucunement suspect, & neantmoins capable d'en iuger, & condamner tels abus. Car si les Medecins iugent, de ce que les Medecins reprouuent, ce seroit la mesme chanson. Il vaut mieux que ce soit vne autre personne, d'vn bon sens naturel, d'vne grand' viuacité d'esprit, & sain iugement, qui n'ait aucun interest au different, & moins aucune passion qui le transporte, à iuger autrement que la raison humaine peut dicter, ayant d'entendement, discours & iugement par dessus le vulgaire, pour sonder & peser les raisons que ie deduiray amplement.

OR apres auoir longuemẽt pensé qui pourroit estre ce iuge, l'excellẽce de vostre Maiesté, MADAME, *m'a*

m'a semblé la plus propre, qui soit pour le iourd'huy au monde: tant pour les rares vertus que chacun y admire, l'esprit plus que Angelique, le iugement exquis, l'honneste curiosité, & desir studieux de sçauoir toutes choses, que aussi pour auoir bon loisir de vaquer à vn tel passe-temps, qui luy seruira de grãde recreation quelques heures du iour, à entendre & examiner les raisons, que i'y deduits contre le populaire, pour renuerser ses erreurs. Ie craindrois toutesfois les langues venimeuses des enuieux, qui pourront trouuer mal seant, que ie propose à V.M. vn tel subiet, duquel ie suis contraint en quelques endroits tenir des propos qui semblent trop sales & charnels: mais sçachant qu'on peut honnestement parler, comme ie faits de toutes actions naturelles, non moins que de toutes parties du corps humain les plus secrettes & cachees, que les yeux chastes ne craignent point de voir en public par les anatomies: me souuenant aussi de ce que raconte Dion de la tres-vertueuse Princesse Liuie Romaine, femme de l'Empereur Auguste, laquelle sauua la vie à des hommes qu'on alloit mettre à mort, parce qu'ils s'estoient rencontrez deuant elle tous nuds, disant que pour le regard des femmes pudiques, ceux-là ne differoient en rien des statues: i'ay estimé muny de telles raisons, comme bõs defensifs, que la poison des mesdisans ne me peut nuire en cest endroit.

MA-DAME *ie remets toutes les qualitez & procedures deuant les yeux de V. M. en les intitulant* Erreurs, *quoy qu'y ait des propositions bonnes &*

veritables, tenues du populaire, mais il se faut en leur intelligence. Aussi en toute l'œuure il y a plus d'erreurs corrigés, que d'autre matiere. Or c'est la façon des escriuains, de faire l'inscription de ce qui est le plus, & de plus d'importance, ainsi que vostre diuin esprit sçaura bien discerner, ie m'en asseure, suppliant tres-humblement V. M. de prendre en bonne part, & accepter d'vn front serain ce, que luy, presente en grand deuotion, pour le salut public, priant Dieu que la conserue, & accomplisse en elle ses saintes benedictions. De la Cour du Roy vostre mary, & mon tres-honoré Seigneur. Ce premier iour de l'an

1578.

DIVISION DE LA PREMIERE PARTIE EN ses Liures & Chapitres.

De la Medecine & des Medecins.

LIVRE I.

De la Conception & Generation. Liure deuxiéme.

De la Groisse. Liure III.

De l'Enfantement & Gesine. Liure quatriéme.

Du laict,& de la nourriture des enfans. Liure cinquiéme.

A MONSIEVR IOVBERT SVR SON OEVVRE DES ERREVRS populaires.

SONNET.

DIVIN *esprit qui au plus serieuses*
Vas mariant les choses de plaisir:
Et vas tirant ce profit, du loisir
Des actions qu'as le moins ennuyeuses:
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,
Tes iours, tes ans? Et esmeu d'vn desir
Tousiours d'apprendre, accourra te choisir
Second o Edippe és choses plus nouëuses?
Le ciel iré encontre nos pechez,
Tenoit, malin, ces beaux secrets cachez
Dedans l'obscur du temps qui tout consume:
Sans de IOVBERT *l'esprit noble & gentil,*
Qui du sçauoir de son docte fusil,
Ce feu caché à nostre siecle allume.

SAL. CERTON. CHATILLONOIS.



PREMIER LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVchant la Medecine & les Medecins.

CHAPITRE PREMIER.

Excellence de l'art de Medecine, par dessus tous les arts humains.

NOVS entendons les arts humains, tant liberaux que mechaniques, tous ceux que l'homme inspiré de Dieu a inventé pour sa necessité, commodité, ou recreation, entre lesquels est aussi la Medecine, practique de la Philosophie naturelle sur le corps humain, pour lequel tous arts mechaniques sont inventez, comme les arts liberaux pour l'exercice de son esprit. Nous exceptons seulement de toutes les professions de l'homme, la sacree science de Theologie: laquelle n'entendons venir en ceste comparaison, quand nous exaltons la Medecine par dessus tous les arts humains. Car elle n'est art, ni science humaine, ains science purement diuine, non inuentee des hommes, ains infuse de Dieu, concernant les ames, & non les corps, eternelle, infaillible, immuable: ayant pour obiet ou subiet le Dieu tout

puissant, createur du monde, qui l'a fait de rien pour le seruice de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable, le corps, & les biens, qui luy sont donnez pour l'entretien de sa vie. La Theologie a le soin principal de l'ame: & aprés elle, la Philosophie morale. La Iurisprudence, retrainte aux loix humaines, traitte des biens & appartenances de l'homme, rendant à chacun le sien. Entre deux est la medecine, conseruant le corps en santé, chassant les maladies, & preseruant de mort, autant que Dieu le permet. Donc si l'excellence des professions est estimee des subiets, comme elle doit estre, la medecine tiendra le second lieu. Car l'ame est plus que le corps, & le corps, que le vestement. Ie ne veux ici contester auec messieurs les magistrats, qui ont puissance sur les corps humains, tant de la vie, que de la mort: car leur puissance, n'est que declaration de l'absolution ou punition à mort, selon le demerite. Et quant à l'absolution, si c'est pour grace, comme peut le seul prince & souuerain magistrat, c'est de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la science des loix, comm'est l'autre qui declare l'innocence du preuenu & accusé. Ce que n'est proprement sauuer ou donner la vie, d'autant que l'accusé ne meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas loüange, au-moins qu'on doiue comparer à la puissance de sauuer la vie: comme fait le Medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs qui sont attaints de maladie mortelle, & qui mourroyent sans doute, s'ils n'estoyent secourus. Or si cela est faisable, ou non, & que par l'art de medecine on puisse prolonger la vie, ie le deduiray amplement au chapitre suyuant. Ie veux ici monstrer comm'en passant, l'excellence de l'homme, pour confirmer l'excellence de l'art qui est dedié à sa conseruation. La principale dignité de l'homme, est en ce que Dieu l'a daigné de son image & semblance, luy donnant vne ame immortelle, capable de la diuinité: puis de ce qu'il luy a soumis toutes choses pour sa necessité, commodité,

& recreation: ayant fait pour son seruice le ciel, la terre, & tout ce qui est en iceux. Car Dieu n'a besoin d'aucune chose qu'il ait faite: tout est pour nostre vsage, dont il est aisé à comprēdre, que l'homme est plus digne & excellent que tout le monde. Aussi de vray le ciel & la terre, qui ont eu commencement, finiront, enuieillissans comme vn habillement, l'homme ne finira iamais, ains changera de condition, de mortel deuenant immortel, quelque temps apres que l'ame aura fait diuorce auec son corps, le reprenant plus glorieux qu'au parauant, & d'vne trempe qui ne sera plus subiette à corruption. Puis donc que l'homme est la chose plus digne qui soit au monde, la science ordonnee pour sa personne est la plus excellente de toutes, apres celle qui concerne proprement son createur. Car l'homme est la plus digne creature de toutes: & par consequent, l'art ou science, qui le maintient en vie & en santé, est le plus excellent de tous les arts humains.

Voyla vn fort argument de la preeminence & dignité de la Medecine, suyuant l'excellence du suiet qu'elle traitte. I'en veux toucher quelques autres, qui sont semblablement à sa recommandation, comme est son ancienneté, necessité, & vtilité, ensemble l'autorité de ceux, qui l'ont fort prisee & reueree pour les mesmes raisons. Quant à l'ancienneté, nul doute qu'elle ne soit dés la transgression d'Adam, aussi tost qu'il eut peché, & par ce deuenu suiet à maladie. Son Medecin estoit luy-mesme, à qui Dieu auoit donné cognoissance de la vertu de toutes choses, les luy faisant nommer selon leur proprietez. Les histoires prophanes attribuent l'inuention de la Medecine, au Dieu Apollo, qui est le Soleil: signifians, que de luy procede la vertu des plantes, & autres Medicamens que la terre produit. Dont ils font qu'Æsculape, le premier qui a fait profession de cest art, fut son fils, pere de Machaon & Podalyre, Medecins vulneraires (autremēt dits Chirur-

giens) qui furent en la guerre de Troye : de laquelle l'histoire est des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté est vne des conditions qui recommande quelque chose, pourueu qu'elle ait esté continuee. Car si elle n'estoit vtile ou necessaire, elle pourroit tantost finir. Mais on void que iusques à present on a bien entretenu la Medecine, mesmes tousiours en l'augmentant, ornant, & enrichissant d'auantage : & ce par l'industrie des plus grands personnages qui ait esté, non seulement Philosophes de profession, ains aussi Rois, Princes, & autres de grand valeur : ainsi que tesmoignent les histoires, & ce qu'ils nous ont laissé de leurs labeurs. Vray est que les Romains s'en sont passez en-
Pli. li. 28 chap. 1. uiron six cens ans, en ayans horreur, pour la cruauté de quelques Chirurgiens venus de Grece, nation à eux fort suspecte. Mais depuis en çà, les Medecins ont esté bien honorez, respectez & entretenus à Rome, tenus au ranc des nobles & cheualiers. Touchant à la necessité, ell'est si notoire que rien plus. Mais il semble que cela diminue l'excellence de l'art, puisqu'il n'est expetible ou desirable de soy, ains pour le besoin. Tout ainsi que en Philosophie morale, on estime plus ce qui est desirable de soy, comme auoir des enfans, que le desirable pour autre respect : comme auoir des biens pour ses enfans. Ainsi la Medecine, n'estant desirable de soy, comme est la musique, ains pour la necessité, elle en semble moins loüable : tout ainsi que les arts mechaniques, desquels on ne se peut passer. Toutesfois c'est au contraire, que tant plus necessaire est la Medecine, tant plus ell'est à desirer : & l'excellence de son effect, la rend tres-excellente. Et à cecy reuient l'vtilité qui tant la recommande. Car comm'ainsi soit, qu'il n'y ait rien plus agreable au monde que la santé, ne plus desirable que longue vie : la Medecine pouruoyant à l'vn & à l'autre, est la plus vtile au contentement des hommes, que nulle autre science humaine. Car par le contraire, qui n'a santé est inutil au monde : & celuy qui dure peu, y apporte peu de profit. Or comme dit le

pere

pere d'eloquence, nous ne sommes naiz pour nous tãt seulement, ains nos parens, alliez & amis, nostre patrie, voire tout l'vniuers, requierent de nous quelque emolument & commodité.

Reste à confirmer toutes ces raisons par l'autorité des grands, qui ont fort estimé & exalté la Medecine, & ses professeurs, la recommendant infiniment par leurs escrits. A ce faire ie me contenteray de l'exhortation qu'en fait l'Ecclesiastique, & de la remonstrance de nostre bon pere Hippocras. Lequel ne doit estre suspect à la matiere, pour auoir esté Medecin: car il ne fut onc mercenaire, ne au seruice de personne, ains libre & tresliberal de sa profession. Et ce fut luy, qui premier separa la Medecine de la Philosophie. Car anciennement il n'y auoit point qui fussent Medecins à part, ains les Philosophes contemployent les maladies & leurs remedes, parmy les choses naturelles, pour leur vsage principalement, comme tesmoigne Celse: en ayans besoin sur tous, à cause de la foiblesse de leurs corps, abbatus de continuelles cogitations & veillez. Hippocras donc fut le premier qui separa cest art de la Philosophie, & en fit profession publique, comme depuis firent Diocle, Praxagore, Chrisippe, Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui en fin departirent la Medecine en trois, pour mieux accommoder les malades, remettant aux mecaniques l'operatiõ manuelle, dite Chirurgie, & la preparation des medicamens, qu'on nomme Pharmacie ou Apothicairie, ainsi qu'on les voit exercer encor pour le iourd'huy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, desquels le tesmoignage en recommandation de l'art de Medecine, ne pourroit ici auoir lieu: non pas mesmes celuy de Galien, d'autant qu'il a esté des premiers asseruis. Dont ie me contenteray de ce que le grand pere en a escrit: apres que i'auray recité les paroles de l'Ecclesiastique. C'est la sapience de Iesus fils de Sirach qui escrit ainsi en son 38. chapitre: Honore le Medecin, de l'honneur qui luy appartient, „

An. proẽmio li.I.

» pour le besoin que tu en as. Car le Seigneur l'a creé.
» La guerison vient du Souuerain. Et le Medecin sera
» honoré mesmes des Rois. La science du Medecin luy
» fait hausser la teste, & le rend admirable entre les
» princes. Le Seigneur a creé les Medecines de la
» terre, & l'homme prudent ne les desdaigne point.
» L'eau n'a-elle pas receu douceur par le bois, pour fai-
» re cognoistre sa vertu à l'homme? Ainsi donc il a don-
» né la science aux hommes, pour estre glorifié en ses
» merueilles. Par icelles il guerir l'homme, & luy oste
» son affliction.

» L'apothicaire fait des mixtions, & toutesfois ce
» n'est pas luy qui acheue l'œuure. Car c'est de Dieu, que
» vienr la santé sur toute la terre. Mon enfant quand tu
» seras malade, ne sois paresseux de prier Dieu, & il te
» guerira. Reiette les offences, & ayes, les mains droit-
» tes, & purge ton cœur de tout peché. Fais encense-
» ment, & le memorial de pure farine, auec vne obla-
» tion grasse, car tu ne le donnes pas le premier. Puis
» donne lieu au Medecin. Car le Seigneur l'a creé, &
» qu'il ne bouge d'aupres de toy : car tu as affaire de
» luy. Telle heure aduient qu'il y a bonne issuë en leurs
» entreprinses. Car aussi eux prient le Seigneur, qu'il fa-
» ce prosperer le soulagemẽt & la guerison, pour main-
» tenir la vie. Ces diuines paroles cõcluent, & suffisam-
ment, nostre propos, de la dignité, excellence, necessi-
té, vtilité & prerogatiue des Medecins : condamnant
tous ceux qui les ont à vil prix, & en eux mesprisent la
grand' bonté de Dieu, qui a voulu donner aux hom-
mes vn tel soulagement. Oyons maintenant ce qu'en
dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se plaint deja,
que mesme de son temps la Medecine estoit moins
„ prisee, à cause des abus. Voyez ie vous prie, ce que peut
„ estre auiourd'huy. L'art de Medecine (dit il) est des
„ plus apparens de tous, mais par l'ignorance de ceux,
„ qui en vsent, & de ceux qui iugent de ses professeurs,
„ il est ja beaucoup deuancé de tous les autres arts. La
faute

faute me semble proceder principalement de ce, que »
aux villes il n'y a aucune peine ordonnee à l'art de »
Medecine,comme aux autres, excepté les deshõneurs. »
Mais cela ne pique assez les defaillans: lesquels sont »
semblables aux personnages d'vne tragedie, qui ont la »
façon, le visage, & l'habit de ceux qu'ils representent »
& contrefont. Ainsi il y a plusieurs Medecins de nom »
& reputation, mais peu de fait. Car il faut à celuy qui »
doit vrayement acquerir la cognoissance de Medeci- »
ne,auoir ces six conditions:le naturel,la discipline,les »
bonnes mœurs,la doctrine dés son enfance, aymer la »
peine,& auoir le temps requis,&c. Auec ce il deuiendra bon Medecin, non seulement de nom, ains aussi de fait. Mais l'ignorance, est vn mauuais tresor, vne mauuaise bague,à ceux qui l'ont, & vn songe ou resuerie,&c. Pline poursuit bien ce propos,taxant le vulgaire, qui ne sçait distinguer entre le bon & mauuais Liu.26.
Medecin,s'attendant à ceux qui ont plus de babil, qui chap.
se vantent, & qui font bonne mine. Il aduient (dit-il) »
à ce seul art,que l'on croit incontinent à quiconque se »
dit Medecin: iaçoit qu'il n'y ait en aucune menterie »
plus grãd danger. Toutesfois on ne s'en auise pas,tant »
est plaisante à chacun la douceur d'esperer bien pour »
soy. Dauantage il n'y a aucune loy qui punisse l'igno- »
rance capitale,ou importante de la vie des hommes, il »
n'y a aucune exemple de vengeance: ils apprennent à »
nos dangiers,& font leurs espreuues en tuant les per- »
sonnes: & au seul Medecin est grand' impunité, d'a- »
uoir tué vn homme. Que plus est,ils entrent en repro- »
che,& accusent l'intemperance du malade, & de gaye- »
té on condamne ceux qui sont morts. »

I'ay pensé d'alleguer ces propos, afin qu'on entende, que ce n'est d'auiourd'huy, que plusieurs ayans le masque & apparence de Medecin,font pour leur abus, que la Medecine est moins prisee: tout ainsi que plusieurs autres choses,de soy bonnes ou neutres,sont descriees & oyent mal,parce qu'aisement on en abuse. Et d'autãt que i'ay cy dessus auancé, que par la Medecine

on peut allonger la vie qui est vn acte bien excellẽt,ie veux amplemẽt demonstrer comment il se peut faire.

S'il est possible par la Medecine allonger la vie des hommes.

CHAP. II.



ESTE question a tousiours semblé fort arduë,& a fort trauaillé les plus grands esprits, comme celle qui estant cachee & couuerte aux plus profondes cachettes de Nature, donne tres grand peine à quiconque s'ingere de la recercher. Les raisons de ceux qui la debatent, sont si nerueuses d'vne part & d'autre,qu'à peine se peut-on resoudre de ce qu'on en doit tenir. Car il y a plusieurs argumens qui concluent, la vie de l'homme ne pouuoir estre prolongee par aucuns remedes & moyens de la Medecine. Au contraire les Medecins soustiennent que cela est possible. Dont pour mieux expliquer le doute,ie soustiendray premierement chacune des parties, & en fin,comme arbitre,i'en prononceray mon aduis.

Que le terme soit prefix à la vie de l'homme,& qu'il ne le puisse outrepasser par moyen que ce soit, nous auons en premier lieu ce qu'en dit le trespatient Iob inflammé de l'esprit de Dieu: Les iours de l'homme sont cours,& le nõbre des mois riere toy seigneur: qui as ordonné des limites à la vie de l'homme, qu'il ne pourra outrepasser. Cela mesme affirme Aristote,au second liure de la generation & corruption,disant, Le temps & la vie de chaque chose a son compte fini & determiné: car en toute chose y a ordre: & tout temps & vie est mesuré de periode. Et au quatriéme de la generation des animaux : Il est raisonnable (dit il) qu'il y ait des periodes & saisons, tant des groisses, que des generations & vies,qui soyent comptez par iours,mois, annees, ou autres temps qui sont

Cha.14. *Cha.10.*

descris

descris par ceux cy. Ce que expliquãt Auerrois, dit tout ce qui est, a necessairement vie determinee. Puis donc que toutes les œuures de nature, consistent necessairement d'vn certain ordre, tellement qu'elles ne peuuẽt estre autrement, ou estre euitees, & que l'art est de beaucoup inferieur en cela à Nature, ainsi que Galien dispute gentilement au liure de Marasme, on peut aisement conclurre, que la vie ne peut estre allongee par aucun artifice. A cela consent Auicenne, là où il cerche par expres, les causes de nostre mort ineuitable, disant: Et c'est la mort naturelle à chaque indiuidu, differente aux vns & aux autres selon leur premiere complexion, iusques au terme qu'ils ont en leur puissance, de conseruer leur naturelle humidité. Car tout a son terme prefix, qui est diuers és indiuidus, pour la diuersité des trempes. Et ce sont les termes naturels. Il y en a d'autres abregez, le tout suiuant la volonté de Dieu, &c. Si donc le terme de vie est prefix & assigné à vn chacun, par le mandement de Dieu, & son ordonnance (c'est Nature seruante à Dieu: sçauoir est, l'ordre estably és choses de ce monde dés son commencemẽt) il ne peut estre outre-passé par aucun moyen d'homme, ains de la seule grace & volonté de Dieu tout puissant, comme au Roy Ezechias, auquel le Prophete Elie auoit signifié sa mort. Car veu sa repentance, la vie luy fut prolongee de quinze ans, par la misericorde de Dieu, qui aussi promet en sa loy, vie longue aux enfans qui honorent leurs pere & mere, & ne leurs sont ingrats.

Liu. 1. tempt. 1. 1. doct. 3. chap. 3.

Liure 4. des Roys chap. 20.

Maintenant voyons si contre ce qu'auons deduit, on peut estendre & prolonger les termes naturels de la vie, par les ordonnances & remedes de nostre art. Car il y a beaucoup de raisons qui persuadent, que nõ seulement l'ordre de nature, ains aussi nostre industrie, promet vie longue. Premierement les Astrologues l'affirment, là où ils traitent des elections, figures & images. Et cela est confirmé par l'experience du soin & diligence des Medecins enuers plusieurs per-

sonnes,lesquels s'aidans de leurs remedes & bon regime,se maintiēnent en santé,& estans fort valetudinaires,durent long temps,qu'autrement mourroyent biē ieunes, & ne paruiendroyēt à vieillesse. Platon & Aristote , autheurs graues & maieurs de toute exception, tesmoignent à ce propos qu'vn hōme de lettres, nōmé Herodique , le plus maladif qui fut de son temps,vesquit neantmoins cent ans, par grād artifice & exquise maniere de regime. Galiē aussi en quelques endroits, confesse son infirmité naturelle : mais il dit l'auoir si biē corrigee,qu'à peine il fut iamais malade,au moins depuis qu'il s'adonna totallemēt à exercer la Medecine:sinon qu'il fut atteint vne fois ou deux de fieure Ephemere (c'est à dire d'vn iour) seulement pour s'estre trauaillé peniblemēt à pēser ses amis.Et si nous croyōs quelques vns qui l'ont escrit,il vesquit sept vingts ans. « Il n'est ja besoin de citer l'authorité de Plutarque, lequel remōstre plusieurs fort debiles & delicats auoir lōguement vescu par le moyen de nostre art,veu qu'ō en void tous les iours beaucoup d'experiences. Et ne faut à ceux cy opposer quelques intemperans & dissolus,qui ont tousiours mesprisé le bon regime:lesquels toutesfois sans aucun moyen de nostre art sont paruenus à grād vieillesse & aage decrepit,car il est certain, que si telles personnes bien nees,& de bōne trēpe,eussent vescu de reigle,& se fussent aydez de nos moyens en leurs necessitez, ils eussent esté plus tard vieux , & plus long temps en vie. Ce qui est aisé à prouuer,de ce qu'on voit le plus souuent, aucuns mal sains ou de nature,ou par accident,qui neantmoins viuent plus longuement que les robustes & gaillars : d'autant que les robustes se confiās trop en leur force,viuēt desordōnément sans loy & sans regime, les autres sont sobres & cōtinens,abstenans des choses nuisantes,& obseruans certaine maniere de viure,par l'ordonnāce des Medecins,qui les fait viure plus longuement.Dont est venu le prouerbe,qu'vn pot cassé dure plus lōg temps que le neuf.Sur quoy Galien dit tres-bien,qu'il est croyable,

ceux viure moins qu'il ne leur eſt ordonné de Nature, leſquels ignorent ou meſpriſent la ſaine maniere de viure. Car la ſcience de Medecine pouruoyant à la ſanté & vie des hommes, a telle vertu, que ſi aucun meſpriſe temerairement ſes ordonnances, il vit non ſeulement en miſere, & toute ſouilleure de maladies, ains auſſi retranche la longueur de ſa vie, & abrege les termes que nature luy auoit prefix, anticipant ſa mort & (comme on dit) ſe couppant la gorge: Sçauoir eſt, quand vſant de mauuais regime, il conſume ſon humeur radical pluſtoſt que ne luy eſtoit ordonné, ou ſuffoque & eſteint ſa chaleur naturelle, eſquelles choſes conſiſte la duration de ceſte vie. Or ſi c'eſt la loy & le naturel des contraires, qu'ils ſont dits d'vn meſme ſujet, & ſi l'vn eſt, l'autre doit eſtre auſſi: il faut neceſſairement, que ſi on peut accourcir la vie, on la peut auſſi prolonger: & puis qu'il eſt notoire, que la vie humaine peut eſtre abregee par diuerſes fautes & excez, on conclud aſſez de cela, qu'elle peut eſtre alongee par bon regime & ſage conduite. Car iaçoit qu'on ne puiſſe aucunement euiter les incommoditez qui dependent des principes de noſtre generation, comme l'effluxion & continuelle diſſipation de toute noſtre ſubſtance, qui eſt faite par la chaleur naturelle, dequoy procede la vieilleſſe, à cauſe de l'exceſsiue & ineuitable exſication: toutesfois cela peut eſtre retardé par noſtre art, & empeſché que le dernier iour ne vienne ſi toſt ne ſi haſtiuement. Et quoy, ne void on pas quelques vns preſts à treſpaſſer: qui ſont retenus quelque temps en vie, en prenant vn peu de maluaiſie, d'eau de vie ou imperiale, de confection alkermes, ou autre choſe cordiale. Le periode & derniere ligne de vie ja prochaine, n'eſt elle differee par tels moyens à vne autre heure. Comme on dit auſſi du riart Democrite, qui eſtant prié de ſes domeſtiques à ce que ſa maiſon ne fut en dueil, durant les feſtes Theſmophories lors prochaines, d'allonger ſa vie durant ces feſtes, il le fit, moyen-

nant l'odeur du miel, ou (comme disent les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que nos Medecins remonstrent, qui a tres-grande apparence de verité.

Nous auons debatu les deux parties, par contraires sentences, & raisons: il faut maintenant appaiser le debat, & resoudre ce qu'en deuons tenir. Et afin que cela soit fait de plus grand artifice, il conuient ainsi distinguer les termes de la vie, que les vns sont sur-naturels, les autres naturels, & les autres accidentaires, lesquels on appelle acourcis ou abregez. Nous disons, estre surnaturels, ceux que Dieu tout puissant a ordonné, & prefix à quelques vns de sa pure volonté: tels que nous ne pouuons instituer par aucun art ou conseil: comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier aage du monde auant le deluge, pour la multiplication du genre humain, & mesmes à Noé, pour la restauration d'iceluy. Les naturels sont ceux, qui ont esté donnez à chacun, selon la diuerse trempe & batiment diuers des principes & fondemens, forts ou debiles: à raison desquels les vns doiuent viure longuement, les autres peu de temps, selon l'ordre de nature: & ils atteindront ces termes (moyennant la grace de Dieu) sinon qu'ils facent desordre, ou quelque inconuenient leur suruienne, ce qui est desia des limites ou termes de la troisiéme sorte, lesquels nous auons nommé Accidentaires: qui peuuent aduenir à tout aage, pour les cas fortuits & inopinez: comme blesseures, poisons, brulemens, cheutes, ruines, naufrages, pestes, & autres maux populaires. Tels inconueniens sont le plus souuent ineuitables, & n'est à la science de Medecine d'y vser de precaution, ains de guerir le mal aduenu, s'il est possible: dont laissans ces termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piement, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature, comme nous auons enseigné en quelque part) parlons seulement du Terme dit naturel, & expliquõs sa façon plus amplement.

Apres le 7. paradoxe de la 1. decade.

Tous les Philosophes & Medecins sont d'accord, qu'il faut mesurer & borner la duration de nostre vie, de ce que peuuent durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus longuement en nous, nostre bonne mere Nature (comme parle Galien) a mis en nous vne puissance merueilleuse, qui par continuelle application de nourriture, defend l'ordinaire dissipation de nostre substance & humeur radical: entretenãt la chaleur naturelle, tant par ce moyen, que par la respiration, & le poux des arteres. Mais telle puissance que nous appellons Nutritiue, estant limitee & non infinie, ne peut tousiours defendre & conseruer ledit humeur en suggerant vn autre. Dont il aduient, que le corps peu à peu se deseiche: & de là s'ensuit, que telle puissance desormais n'est bien exercee, & l'affoiblit de iour en iour, tant qu'en fin le corps cesse de pouuoir estre nourry suffisamment. Et ainsi deuiennent les parties fort arides, le corps s'amaigrit & diminuë: puis en passant plus outre, il se ride, & ceste condition est nommee vieillesse. C'est la principale necessité naturelle de corruption & mort à tout corps engendré, car la mort est adonc, que l'humeur primitif, sustétifique, ou radical defaut, & la chaleur naturelle s'esteint: & c'est la fin de la vie, que nous disons fin naturelle. Quant à nostre art, n'est pas vn art qui exẽpte de mourir (dit Auicenne) ni mesmes qui puisse conduire toute personne, iusques au dernier terme de la vie humaine, qui est de cent ou six vingts ans: mais il asseure & exẽpte de deux choses: l'vne de pourriture, qu'elle ne saisisse aucunement le corps, si ce n'est d'occasion externe, comme peste, ou poison: l'autre est, defendre la naturelle humidité, à ce qu'elle dure plus longuement, & soit tard consumee. Ces deux choses sont au pouuoir de nostre art, dont il peut prolonger la vie, iusques au temps qui luy est deu selon la trempe d'vn chacun: & ce par trois moyens, desquels le premier est, preoccuper la chaleur estrangiere, empescher les opilations,

reietter les excremens, dequoy on preuient la generation de pourriture, ou icelle engendree en est esteinte. Le second est, la deuë administration du boire & du manger, en substance, qualité, quantité, temps & ordre. Le troisiéme, abstenir des choses qui en consumant & espuisant l'humeur radical en peu de temps resoluent ou dissipent ensemblement la chaleur naturelle, comme trauail excessif, vsage des choses piquantes, veilles, soucis, & diuerses passions de l'esprit, mais sur tout, la copulation charnelle demesuree, & à heure incommode: & autres choses semblables, qu'on peut & doit euiter, suyuant les ordonnances & reigles de Medecine.

Mais (dites vous) on ne doute point de cela: car chacun accordera volontiers esmeu des susdites raisons, que ceux viuront plus longuement, qui seront temperans, & auront soin de leur santé. Cela n'est que pouuoir attaindre le bout & terme ordonné de nature, sans l'abreger, combien que cela est fort rare. Mais on demande principalement, si la fin & periode naturel de la vie peut estre auácé & prolongé part l'art de Medecine. Ie respons, que la vie n'est pas seulement conseruee par nostre moyen, ains aussi prolongee. Car il est raisonnable, que ce soit plus affermé & auancé, de qui les fondemens, principes & causes produisantes peuuent estre cõtinuees, estendues, & mesmes rédues plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuuent reintegrés, au-moins ils peuuent estre reparez & rendus plus vigoureux par nostre art: ainsi que la curation des hectics nous le monstre, & l'amendement de chaque cõplexion, par lequel la chaleur naturelle est attrempee. Donques si par maniere de viure humectáte par bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer plus longuement l'humide radical, qui autrement seroit plus-tost consumé, & contemperer la chaleur naturelle, tellement qu'elle absume plus chichement ceste sienne pasture, par defaut de laquelle vient la mort

naturelle, qui eſt-ce qui ne confeſſera la vie eſtre prolongee par noſtre art, laquelle deuoit eſtre plus courte ſelon nature? Ie recognoy bien & confeſſe, que les parties ſolides & ſpermatiques ne peuuent eſtre humectees ſuſtenciellement, & en elles meſmes: toutesfois on m'accordera qu'elles peuuent eſtre humectees parmy les eſpaces vuides & pores, eſquels s'inſinuë l'humeur alimentaire, duquel eſt retardé le degaſt de l'humeur radical. Et c'eſt preſque de meſmes, que aux lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle reſiſte plus à la voracité de la flamme. Mais encor que les termes de la vie puiſſent eſtre allongez, on le prouuera fort bien de ceſt argument. Des complexions ou trempes du corps, celle de plus grand vie eſt l'humide, ou celle qui eſt enſemblement chaude & humide, que nous appellons vulgairement ſanguine, la contraire, qu'on nomme communément melancholique, eſt de la plus courte vie. De ſorte que quād bien toutes deux vſeroyent de ſemblable regime, & pareil entretien, neantmoins la premiere ſeroit de plus longue duree, d'autant qu'elle a le terme de ſa vie plus élongné des principes de ſa generatiō. Or la vertu de noſtre art eſt ſi grande, qu'elle peut changer de peu à peu ce naturel tēperamment froid & ſec, en ſon contraire, ce que Galien enſeigne de faire és deux derniers liures de la cōſeruation de ſanté. Ne s'enſuit-il pas de cela incontinent, que auſſi le terme de la vie peut eſtre prolōgé par l'art de Medecine: tellemēt que vn malheureuſement né, & obligé à courte vie, ayant changé de condition, deuienne plus viuace. De ce ſeul, que chacun (à mon auis) entend facilemēt, qu'on apprenne les autres: c'eſt comment on peut allonger les limites de tous aages: dont s'enſuit, que le cours de toute la vie ſoit allongé. Et premieremēt que la vigueur ou fleur de la ieuneſſe, puiſſe eſtre cōſeruee fort longuement par l'art de Medecine, Galien le demonſtre ainſi. Il y a deux principaux buts en la conſeruatiō de ſanté, qui ſōt en noſtre pouuoir de reſtaurer la ſuſtance diſſipee par breuua-

ges & viandes conuenables,& de reietter les excremēs qui en prouiennēt.Si on ne faut en aucun de ceux-cy, le corps, ce pendant iouyra de santé, & sera conserué tres-longuement en la force de sa vigueur. Pareillement & par mesme raison, la vieillesse (du tout ineuitable à ceux qui doiuent mourir de mort naturelle) est prolongee par nostre art,de façon que le transissemēt, & comme vn retour en poudre par l'extreme vieillesse aduiendra fort tard. Dequoy en fin on conclud que comme de tous aages (car on peut semblablement, & mesmes plus facilement, entendre les termes de l'enfance & adolescence) ainsi de toute la vie, on peut allonger les termes par la medecine, plus auant que ne sont ordonnez de nature. Et ce sont les limites que Dieu,principal autheur de la Medecine,a voulu estre sujets à cest art:lesquels sont en nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nostre vie, comm'il luy plaist. Tout ainsi,que autres fois,par dessus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il sustante & auance la vie miraculeusement, sans aucune ayde Medecinale, voire sans boire & sans manger.

Contre ceux qui ont opinion, que les Medecins prolongent les maux, & ne font qu'abuser le monde.

Chap. III.

IL n'y a aucun art tant sujet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine, qui s'accordent aussi merueilleusement bien en plusieurs autres choses comme l'on pourra voir en plusieurs discours cy apres.Car pour expliquer familierement le fait de la Medecine,i'emprunteray souuent les similitudes des actions belliques: & mesmes à present me semble

femble que m'en pourray feruir, en ce qui eft propofé: C'eft, que fi on affiege quelque ville, & on ne l'emporte dans le terme qu'on a promis, ou bien auffi toft que ceux qui en font loin iugét fans l'auoir recognuë, qu'on la peut prendre, quoy que le capitaine y face tout deuoir, on le foupçonnera ou accufera de diuerfes façons, de negligence, lafcheté, intelligence, & corruption, trahifon, ignorance, precipitation, ou tardité en fes entreprinfes, mauuaife conduite, pufillanimité, ou autre defaut en fa charge, & le tout fera faux : mais ceux qui en iugent ainfi, ignorent la refiftance que font les affiegez, les bonnes prouifions, qu'ils ont, la force des gens, & toutes chofes requifes à fe defendre plus longuement que l'affiegeant mefmes n'auoit cuidé, lequel pourra auoir efté abufé des efpions, & autres qui rapportent l'eftat du lieu, & des femblans exterieurs, defquels on tire coniecture de ce que peut eftre dedans. Ainfi le Medecin qui affiege la maladie dans le corps de l'homme, pour luy faire quitter la place, eft fouuent abufé des fignes exterieurs, & beaux femblans: de forte que cuidant eftre à la fin de fa cure, c'eft à recommencer. Car il y a plus de corruption & mauuais humeurs, qu'il n'auoit fçeu preuoir : fe mal fait plus grand' refiftence, que le Medecin ne cuidoit, fe renforçant & remparant tous les iours de plus en plus contre les remedes, & bon fecours. De forte que la maladie fera plus longue, que l'on n'auoit predit, & ne guerira fi toft que le Medecin auoit promis, où que penfoyent ceux qui n'en ont intelligence. Dont c'eft mal fait de le foupçonner, ou d'ignorance, ou de negligence, d'auarice, malice, ou autre vice, qui l'induife à faire le mal plus long, qu'il ne doit eftre. Touchant à l'ignorance, ie fuppofe qu'elle n'y foit pas, & que le Medecin foit tenu pour fauant, expert, & homme de bien. S'il n'eft tel, on fait mal de l'y appeller, & de commettre la vie du patiét entre fes mains: tellement que le patient pourroit dire comme IESVS CHRIST à Pilate, celuy qui m'a deliuré à toy, a plus *S. Iean cha. 19.*

failli que toy. Quant à la negligence, i'accorde qu'il y a des Medecins doctes, expers, & gens de bien, qui se passent assez de legier à la visite & pensemens des malades, mais ie ne croiray iamais que ce soit à celle fin, que le mal dure plus longuement, ains que c'est vne negligence d'inaduertence, comme ils peuuent estre en leurs autres affaires. Et en cela y a bon remede, qui est de les soliciter de pres, & les stimuler à faire leur deuoir: les prier d'estre plus frequens, & attentifs: mesmes leur bailler vn coadiuteur, qui leur soit cause de plus grand soin. Le plus que l'on se doute (à mon aduis) c'est l'auarice, car le vulgaire pense, que les Medecins communément prolongent les maladies, & les entretiennent en longueur, pour en tirer plus de profit. Parquoy ie me veux plus longuement arrester, à refuter ceste fausse opinion, la plus erronee de toutes. Car en premier, ie suppose que le Medecin soit homme de bien: puis, qu'il aime son honneur & reputation. Ie veux aussi, qu'il desire profiter en sa profession, comme chacun veut acquerir des biens honnestement en sa vacation. S'il est homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à son escient, s'il n'est tel, on ne le deuroit employer, comme dessus est dit. Mais soit-il meschant, si aura il ce bruit, d'estre en vogue & bonne estime, pour l'autre fin, qui est deuenir riche. Or s'il met en longueur les maux qu'il pourroit abreger, il n'est pas habile homme, & fait tout le contraire de son intention. Car s'il guerit en moins de temps que les autres, il sera en plus grand requeste: il aura telle presse de malades, qu'il n'y pourra auenir, & on luy donnera plus volontiers l'escu, qu'aux autres le teston. Car qui est celuy qui n'aime mieux payer au double, voire triple ou quadruple, & estre bien tost gueri. Si on donne aux autres Medecins, qui paruiennent tard à la guerison, dix escus, on ne plaindroit pas cinquante escus à celuy qui abregeroit le temps de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'est au pouuoir du Medecin de faire

faire à son plaisir. Il voudroit bien auoir ceste vertu de guerir en touchant ou en voyant, ou de la premiere recepte, ou seulement d'vn bon regime, où autre chose legiere. Il auroit moins de peine, en seroit mieux prisé, & gaigneroit infiniment d'auantage. Bon Dieu, que celuy seroit tost riche, qui auroit ceste prosperité. Donq' il ne faut penser, que les Medecins esmeuz d'auarice, fassent les maladies longues, puisque ils gaigneroyent d'auantage au gré, reputation, & recompense, s'ils pouuoyent guerir plus tost. Et quoy? y a-il Medecin qui n'ait des parens, alliez, & familiers amis, desquels il ne prend rien? Les guerit-il en moins de temps que les autres, desquels il prend, le mal estant pareil, & le suiet semblable? Il ne gaigne rien à la longueur de telles maladies : c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit sçauoir, des bons offices qu'il y apporte. Ie diray d'auantage, quand luy, sa femme, où ses enfans sont malades, c'est tout à ses despens, & n'ont ils point de longues maladies, sont-ils plus tost gueris, si tout le reste est semblable. C'est vne grand' folie, de cuyder que les Medecins s'oublient tant, de prolonger les maladies à leur escient, pour peu qu'ils ayent d'affection à leur profit & honneur. Mais il leur aduient souuent, comme à ceux qui assiegent vne place, qui cuident l'emporter dans trois iours, & y sont vn mois deuant, sans qu'ils s'y feignent ou espargnent aucunemẽt. Ils pẽsent qu'vne muraille n'endurera dix coups de canon, & elle resistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegez n'ont des viures, & munitions que pour huit iours, & ils en auront pour deux mois. Tout ce qu'on pense, sont coniectures, prises du semblable, exemples, & obseruations, lesquelles faillent bien souuent. Mais il ne faut pourtant accuser le capitaine assaillant, de faire mal son deuoir, quand il fait tout ce que l'art demande. Ainsi est-il du Medecin en toutes sortes, qui est tres-excusable, sur tout, quand il se faut à la quantité & efficace de ses remedes. Car c'est ce principalement, qui rend nostre art coniectural,

comme dit Galien en plusieurs lieux definissant la coniecture estre de condition moyenne, entre parfaite science, & pure ignorance. Parquoy il faut interpreter à bien, & prendre en bonne part, le succés des remedes, que le Medecin docte & expert, diligent & curieux, ordonne le mieux à propos, & le plus iustement qu'il luy est possible: remettant l'issue & euenement à Dieu, qui donne & oste, augmente & diminue la force ausdits remedes, comme il luy plaist: dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien, ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soupçonné le Medecin. Mais s'il y a la moindre occasion de rancune, haine & mal-vueillance, entre le Medecin & le malade, ce n'est pas bien auisé d'y appeller vn tel Medecin. Car il faut au contraire, que le malade ayme le Medecin, & qu'il en soit aimé: ou s'ils n'ont eu au parauant cognoissance l'vn de l'autre, soit de nom ou de fait: pour lors se doit contracter vne estroite amitié dedans leurs cœurs: autrement le malade n'aura à gré le secours du Medecin, qui aussi de son costé ne s'y affectionnera pas. Quant à la malice deliberee de nuire secrettement, si quelque Medecin est entaché de ce vice, il le faut tenir au ranc des empoisonneurs, & ne l'employer aucunement. Mais i'entens que le vulgaire prend en autre sens le terme de malice en ce propos: c'est que les Medecins mettent fort bas les malades, à leur escient, par abstinence & euacuations, en danger de passer le pas: & ce pour ostanter leur art, & auoir plus de reputation, quand ils les en peuuent sortir, sinon, ils se sauuent & s'arguent du pronostic fait dés le commencement, que le malade est en danger de mourir: mais ce sont eux qui l'ont precipité à ce danger. Voyla (si ie l'ay bien compris) le doute que le vulgaire a le plus souuent. De vray, ce seroit tres-malicieusement, traitrement & meschamment fait, si quelqu'vn ioüoit ce tour à vn pauure malade: ne plus ne moins que si quelqu'vn iettoit dans la riuiere vn qui ne sceut nager, se fiant de luy ietter incontinent

apres

apres vne corde pour l'en retirer. Car peut estre, que le submergé ne sçaura prendre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le submergeur n'aura la force de le tirer dehors: & ainsi le pauure homme sera du tout noyé. Mais il n'est pas croyable que les Medecins vsent de ces tours: & n'est pas vray, qu'ils mettent ainsi bas les malades par leurs remedes. Lesquels ie suppose tousiours estre bien instituez ainsi qu'il appartient. C'est le mal mesme, qui mine continuellement les forces de nature, & augmente les siennes iusques à certain poinct (qui est la vigueur & souuerain estat de la maladie) apres lequel, si le mal est guerissable, vient la declination ou diminution de la maladie, & de tous ces accidens, le malade s'achemine à la conualescence, dequoy nous traiterons plus amplement, s'il plaist à Dieu, au septiéme Chapitre de ce liure. Il y a des gens plus modestes, qui ne disent pas que les Medecins mettent ainsi bas les malades & en danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgence (c'est en complaisant trop aux malades) ou pour les obliger d'auantage à eux, en les retirant d'vne longue maladie. Touchát à l'indulgence, il est vray que plusieurs malades aiment mieux estre plus tard gueris, & estre plus doucement traitees, & cela excuse assez le Medecin, pourueu qu'il en face protestation, pour defence de bon heur. Quant à prolonger le mal, pour en tirer plus de gré, ce seroit vne belle trahison, & meschanceté. Aussi n'est-il pas croyable, si le Medecin entend bien son fait, qu'il mette iamais en longueur le mal: car il ne peut mesurer ceste longueur: & en l'entretenant, le mal interieur peut empirer, qui est pis que d'estre simplement long. Autre chose est des vlceres, qui sont traitez du Chirurgien. Car il les peut bien entretenir, sans preiudice de la personne: voire l'interieur du corps s'en portera bien, se purgeant par les vlceres: & n'y aura autre mal, que de la partie vlceree. Qu'ainsi soit, nous ordonnõs bien souuent que les fistules soyent entretenues, & fai-

ſons des cabrols, ou fontanelles en pluſieurs endroits du corps, que nous voulons eſtre maintenues ouuertes vn fort lõg temps. Mais les maladies internes ſont d'autre conſideration, & ne doiuent iamais eſtre entretenues, ſi on les peut guerir, ce qu'il faut faire incõtinent, ou le plus toſt.

L'autre poinct de calõnie eſt, les Medecins abuſent le monde, que l'on gueriroit bien ſans eux, voire mieux & plus toſt, & qu'ils ne font que broüillaſſer. Nous auons aſſez refuté ceſte folie au premier chapitre par l'authorité de l'Eccleſiaſtique, neantmoins i'adiouſteray ceſte ſimilitude puiſque i'ay commencé d'accomparer noſtre art au militaire, qu'il y a des places qui ſe rendent à l'aſſiegeant, pour leur auoir ſeulement retranché les viures d'autres à la ſeule veuë du canon, d'autres au premier aſſaut: & au contraire, qu'il y en a qui reſtent imprenables. Maintenant ſi on argumentoit ainſi, nous voyons iournellement des places, qui ſe rendent ſans les forcer, qu'eſt il de beſoin aſſieger, aſſaillir, combatre, ruiner les murailles, & faire autres actes d'hoſtilité? Qu'eſt-il beſoin de faire la guerre aux villes, quand nous en voyons bien ſouuent qui ſe remettent d'elles-meſmes? Doncques c'eſt vn abus & folle deſpence au pays, quelque ſedicieux qu'il ſoit, d'y auoir gendarmes, artillerie, & autre attirail de guerre. Ce n'eſt qu'inuention & piperie de gens, qui viuent de ce meſtier là, on s'en paſſeroit bien. Voire ſi toutes places eſtoyent foibles, & qu'il n'y eut reſiſtance de gens munis & pourueus de courage, & autres choſes requiſes à leur defence. Tels lieux ſe rendent aiſément, comme auſſi font legieres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus ſouuent paſſent d'elles meſmes, & meſmes les plus fortes, comme fieures ardentes, quand il n'y a grand munition dans le corps pour les entretenir, & les forces naturelles reſiſtent gaillardement à l'inſolence du mal. Autrement il y faut du ſecours, employer la baterie, & toutes ſortes de remedes? encor le plus ſouuent auec tout cela, on n'a-

uance

uãce rië,le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret,ne dire,qu'on fut mieux guery sans cela:qu'on a abusé le patient. Ce seroit vrayement abus, si on promettoit guerison, d'vn mal qui est tenu pour incurable: d'autant qu'on ne sçait aucun remede qui soit assez fort pour le vaincre. Tout ainsi, que seroit abus,d'entreprendre de forcer vne ville à coups de poings, ou abbatre les murailles à coups d'arquebusade,là où il faut le canon,& on ne le pourroit auoir, ni instrument qui luy responde. Voila des notables abus,& vrayes piperies,desquelles imposent au peuple ignorant,les Empiriques Charletans,promettans guerison de tous maux ; & plusieurs autres. On peut bien dire de ceux là , qu'ils abusent le monde: non pas des Medecins rationels,doctes,expers, & gens de bien.

Que ce n'est peché,ou mal fait d'appeller des Medecins,& vser de leurs remedes quand on est malade.

CHAP. IIII.

IL y a vne autre sorte d'erreur, fondee en folle superstition , d'aucuns idiots qui pensent offencer Dieu , s'ils appellent des Medecins pour guerir de leurs maux , disans que c'est contreuenir & & s'opposer à la volonté de Dieu, qui les visite de telle affliction : que c'est pour leur bien: car en chastiant le corps, l'ame est purgee de ses pechez:& disent,comme recite maistre Guide Chauliac en son chapitre singulier,Dieu me l'a dôné ainsi qu'il luy a pleu,Dieu me l'ostera quand il luy plaira,le nom de Dieu soit benit,Amen.& remettēt leur guerison totalemēt à l'intercessiō des Saints & Saintes de Paradis,

faisans des vœux,aumosnes, prieres & oraisons. Ceste opinion fort erronee, est aisee à refuter, par ce que nous auons allegué au 1. cha. du liure de l'Ecclesiastique,ou il exhorte saintemẽt & sagement les malades, de se reconcilier premierement à Dieu qu'ils ont offencé,puis de donner lieu au Medecin,lequel Dieu a creé, & luy a donné la science pour estre glorifié en ses merueilles. Il est vray que Dieu nous enuoye les maux pour nostre chastiement, & nous y a rendus subiets, à ce que nous recognoissions nostre infirmité. De luy aussi procede la guerison, par les moyens qu'il a dressé en nature, donnant vertu aux plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies, en ordonnant la science de Medecine, & l'art d'Apothicaire,& cest effect,nõ moins que l'agriculture,pour la nourriture des hommes à l'entretien de ceste vie caduque & mortelle. Dont ce sont moyens qu'il ne faut mespriser,& que l'hõme prudent ne desdaigne point. Autrement c'est tenter Dieu,& vouloir follement que Dieu face des miracles à nostre appetit. Car celuy qui dit,si Dieu veut que ie guerisse de ce mal, i'en gueriray bien sans vser de la Medecine, & si i'en dois mourir,le Medecin ne me sauuera pas, c'est autant que s'il disoit,si ie dois viure encore vn mois,& qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger,dont il n'est besoin faire ceste despence. Car si ie dois viure autant, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voila vne folie,& grand temerité,de se promettre que Dieu fera miracle,voire de tenter cest essay quand on a des viures en main, ordonnez de Dieu pour la nourriture du corps. N'est ce pas tenter Dieu, & voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature? Il le lairra mourir de faim auec ceste folie: & le pauure idiot sentira par effect, qu'il auoit mal colligé en son esprit phantastique & brutal,que Dieu l'entretiendroit en vie sans boire & sans manger. Voire,si Dieu le vouloit ainsi,il se feroit:mais nous sçauons que sa volonté ordinaire porte,qu'on vse des

des alimens:& là il se faut tenir, & ne s'attendre aux moyens extraordinaires, qui nous sont incogneus & qui ne sont employez à nostre fol appetit. Ainsi est il de la Medecine, ordonnee de Dieu pour la guerison des malades, & conseruation de santé. Car quiconque veut guerir autremẽt, & a ceste opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sans Medecin, quoy qu'il en ait bõ moyen, celuy tente Dieu, & attend de voir que Dieu face miracle, mesprisant follement le moyen naturel que Dieu a ordonné contre les maladies. Non moins que si sa maison brusloit, & il ne vouloit qu'on y iettast de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'estaindra bien autrement.

De l'ingratitude des malades enuers les Medecins.

CHAP. V.

L'Ingratitude est fort odieuse & à Dieu, & aux hommes, voire on l'estime à bon droit vn si grand vice, que qui dit ingrat, dit tout les maux du monde. Or ce vice est si commun entre les hommes, à l'endroit des Medecins, que ie m'esbahis souuent, qu'il y ait aucun de cœur genereux, qui vueille estre Medecin, estant d'ailleurs sa profession fort suiette à calomnie, cousine germaine d'ingratitude. Mais nous auons des amis & gens de raison, hõnestes & recognoissans, qui couurent ceste fascherie, & nous retiennent en volonté de faire telle profession, nonobstant que plusieurs autres nous soyent par trop ingrats. Car on en trouue de si courtois, qui protesteront publiquement & souuent, qu'ils tiennent la vie (apres Dieu) de tels & de tels Medecins, & ayant recogneu selon leur faculté, l'industrie & labeur du Medecin, pour son entretien, neantmoins confessent li-

brement, qu'il ne le sçauroyent auoir recompensé de tout leur bien, comme il est vray de fait. Car s'ils doiuent la vie au secours du Medecin, & la vie est de plus grande valeur que tout leur bien, il n'est en leur puissance de s'aquiter de ce debte, quand ils donneroyent tout leur bien. Mais le principal de la recompense, est le gré qu'ils en sçauent au Medecin, se disans obligez à luy & redeuables de leur vie. Et c'est tout ainsi, que si quelqu'vn auoit osté l'espee des mains d'vn qui fut pres de vous tuer, ou la corde à vn qui s'efforçoit de vous en estrangler, ne luy seriez vous pas tenu de la vie? tout vostre bien seroit il pour le recompenser? Et puis on dit, i'ay bien payé mõ Medecin, voire surpayé, luy ayant donné tant par iour, ie ne luy dois rien, s'il m'a biẽ pensé & secouru, ie l'ay bien recompensé. Ha pauure homme, ce qu'on donne au Medecin, est comme vne petite recognoissance, du bien & du secours que l'on en a receu. Car de le payer, ou compenser le fruit de son labeur s'il t'a preserué de mort (ainsi qu'il peut faire, par la grace de Dieu) il n'est en ta puissance: sinõ que tu exposes ta vie pour luy, quoy qu'il n'ayt exposé la sienne pour te sauuer de la mort. Ainsi tu luy demeure tousiours redeuable: & faut que d'vn bõ gré tu le luy recognoisses, confessant ton obligation. Il y en a qui trouueront ce propos dur, quand ie dis sauuer la vie, & preseruer de la mort: nonobstant que cela est trop euident. Car posons, qu'vn blecé perde son sang en abondance, & que sans doute il en mourra si on ne l'arreste: celuy qui tiendra son doigt dans la playe, & retiendra le sang, ne sauue il la vie? Autant, & plus, celuy qui le retient auec medicaments: & en fin consolide la playe, qui de soy ne gueriroit point. Autant celuy qui arreste vn flux de ventre, ou vomissement, ou autre vuidange pernicieuse & mortelle: qui saigne à propos vn pleuritique, ou vn que la squinãce estouffe & estrangle: autant certes que qui retireroit du feu, vn enfant qui y seroit tombé, & se brusleroit tout vif, s'il n'estoit secouru. Il n'en faut moins estimer des

Medecins, qui pouruoyent aux maux interieurs,& secourent nature secrettement par diuers moyens, desquels l'efficace n'apparoit que par effect:& se font(cōme disoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangers de mort, par le moyen des remedes,que le Medecin employe au secours. N'est ce pas vne œuure plus diuine qu'humaine, & qu'on ne peut assez recompenser? Dont l'Ecclesiastique a bien dit: La science du Medecin luy fait hausser la teste, & le rend admirable entre les Princes: le Medecin sera honoré, mesme des Roys. Et voila les principales recognoissances qu'on luy doit, honneur & gré, pour vne extreme obligation: non pas se persuader qu'il est assez recompensé de quelque somme d'argent. Mais il y en a qui font pis, c'est qu'apres estre gueris, par le moyen d'vn bon & loyal secours, ils ne peuuent endurer qu'on les die bien redeuables au Medecin, & peu s'en faut qu'ils ne haissent celuy, qui leur a sauué la vie. O extreme ingratitude! mais ce n'est pas d'auiourd'huy, Hippocras en son epistre à Damagete, fait ainsi parler Democrite. Ie pense (dit il) O Hippocras, qu'en nostre science plusieurs choses sont suiettes à colomnie & à ingratitude. Car les malades, s'ils eschappent, rapportent leur guerison aux Dieux, ou à fortune, ou à leur bonne complexion: desrobans tout l'honneur au Medecin: lequel souuent ils hayssent depuis, estans biē marris & indignez, que l'on pense qu'ils luy soyent redeuables. Et outre ce, qu'ils ne veulent attester ou cōfesser leur obligation, ils sont bien aises que les ignorans de l'art (qui neantmoins en font profession) soyēt de mesme propos, esguillōnez d'enuie, &c. Cela cōuiēt le mieux du monde à nostre tēps. Car la plus part des malades rapportēt totalemēt leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, à qui ils se sont vouëz: & encor bien souuent n'accomplissent leurs vœux, suyuant ce que dit l'Italien, *passato lo malo gabato lo Sancto.* Tout ainsi que ils font de grands promesses au Mede-

cin, durant le grand mal, promettans mons & merueilles. Ils le doiuent faire tout d'or & pierres precieuses: il doit auoir vne bonne pension tout les ans. Brief on pretend luy faire beaucoup de bien. Mais quand on est guery, on entre en opinion que le Medecin n'y a guieres fait, ou qu'on fut bien guery sans luy. Que c'est le vœu qu'on a fait d'où a procedé la guerison: ou le bon seruice des gardes, les bons potages, ou l'Apothicaire qui voudra s'attribuer tout le succés, ou la bõne & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, comme le desordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follement sa guerison. Brief le Medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompense. Car quant aux promesses, l'homme estant guery, va penser que la maladie luy couste tant, qu'il a tant dependu, que ce luy est de tant d'interest. Dont il oublie son deuoir au Medecin, auquel mesme il impute vne partie de sa depence, l'estimant superflue, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lict, faisant sõ estat, qu'il en pouuoit plus-tost releuer, & à moins de frais. Tellement que à son compte, le Medecin luy seroit redeuable: & s'il trouuoit des iuges à sa poste, qui eussent autorité, il le feroit condemner aux despens. Voila bien recognu le bien receu. Y a il pareille ingratitude? Non, sinon que ceste-cy: d'vn qui s'estrangleroit par desespoir, ou autrement: & quelqu'vn venant au secours luy couppast la corde, & que puis ce pendant le fist adiourner pour luy payer sa corde. Ou d'vn qui se noyeroit: & celuy qui le sauueroit, en le retirant du danger, luy deschirast vn peu de son habillemẽt: & que le noyé preserué, en voulut la reparation. Ainsi ceux qui nous doyuent, nous demandent: ne nous en sçauẽt gré ne grace de ce que les auons bien secourus, & ayment mieux dire, qu'vn ignorant valet ou chambriere est cause de leur guerison, que le bon soin & industrie du Medecin. Et c'est pour l'vne de deux raisons: ou qu'ils sont tant hebetez, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le sçachant bien, ils sont hõteux

de n'auoir la volonté de le recognoistre & confesser. Comme que ce soit, c'est vne ingratitude fort odieuse & à Dieu & aux hommes.

Que le vulgaire n'estime rien si on ne guerit contre son opinion: que les derniers remedes ont tout l'honneur: & heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal.

CHAP. VI.



Est erreur est fort cõioint auec le precedent, mesmes il est souuẽt cause de la susditte ingratitude. Car si on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceux qui le visitent, ce n'est rien fait, & pourtant on n'en sçait point de gré au Medecin. Or guerir cõtre l'opinion contiẽt deux parties: l'vne est, de guerir en moins de tẽps, & quasi inopinement. Cõme, si le mal dure communément tant d'accez, ou tant de iours, de le guerir en beaucoup moins. Car autremẽt on dit, & bien la maladie a fait son cours: le Medecin n'y a de rien seruy. Aussi bien fut-il guery dans ce tẽps là. Pauures gẽs ne voyez vous pas, que de mesme espece de mal, les vns sont courts, les autres longs? Il y a des fieures tierces, & des continues aussi, qui dureront vn moys, ou deux. Vous supposez que la tierce ne doit estre, pour le plus, que de sept accez: qui sont 14. iours: & la continue de 7. 11. où 14. comme vous auez ouy dire aux Medecins, que c'est le terme des fieures exquises. Mais vous ne sçauez pas, que de mille il n'y en a pas deux telles, ains la plus part sont confuses & meslees. Dont leur terme est de beaucoup plus long comme de toutes maladies engendrees de diuers humeurs. Croyez (& il est vray) que si la tierce finit dans trois semaines, ou vn mois, estant combatuë de nos remedes, que sans cela ell' eut duré parauenture deux ou trois I.

mois, ainsi qu'on en voit plusieurs autres. N'est ce pas bien rabatu, & auácé beaucoup pour le malade? Mais on n'a rien fait, à son dire, si on ne fait encor plus qu'il n'a pretendu. Car il pense que le Medecin peut faire du mal, comme d'vne estriuiere, qu'on alonge & accourcit tout ainsi cõme on veut. N'est-ce pas assez fait, d'en rabbatre vn quart, vn tiers, ou la moitié : & empescher, ou appaiser les diuers accidens, qui cõmunément suruiennent à toutes sortes de maladies, & faire qu'on en ait la raison, le meilleur compte qu'il est possible, & qu'on en sorte à quel prix que ce soit? C'est
II. pour tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime rien, si on ne guerit ceux que l'on tient pour morts. Car quoy que le mal soit mortel, comme toute maladie que nous appellons aiguë (c'est à dire trenchante, qui va vite, & a de terribles accidens) si le malade, ou ses reuisiteurs, ont opinion qu'il en pourra guerir, & il en aduient ainsi, ce n'est rien fait: ains au contraire, si le malade en meurt, c'est la faute du Medecin. Car les assistans s'estoyent persuadez (quoy que le Medecin dit le contraire en son prognostic) qu'il en pouuoit guerir. Mais si on pense, qu'il en doiue mourir, ou que desia on le tienne pour mort, le Medecin a fort beau ieu. Car quand il ne feroit que luy ordonner ses potages, auec quelque petite droguerie, sur tout des restaurans & choses cordiales (encor que ce ne fut à propos) il a fait vn chef d'œuure. Voylà vne belle cure. Il a guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. Il l'a ressuscité. C'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur aye en mesme temps vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel : d'autant que son mal est plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le rendre salubre, & d'en venir à bout : il employe toute son industrie à sauuer le patient, qu'il cognoit estre en plus grand dangier que l'on ne cuyde. En fin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. Voylà mon Medecin qui perd soudain sa reputation : & dit-on, il y a fait trop de choses. L'autre

fut mieux gouuerné. Ainsi iamais on ne fait rien qui vaille, si on ne guerit contre l'attente & esperance du vulgaire.

II. L'autre erreur proposee en ce chapitre est, d'attribuer aux derniers remedes tout le succez de la curation: comme aussi on rapporte l'occasion du mal à la derniere chose, qu'on a fait. Comme si on a mangé quelque fruit, salade, ou autre chose moins ordinaire, & que tantost apres on soit malade, voyre d'vn mal qui dure plus d'vn mois, cela seul en est cause: sans y adiouter infinis autres precedens desordres, qui en ont fait leur part: car les mauuais humeurs se congregent de peu à peu, iusques à certaine quantité, à laquelle ne peut plus resister nature. Tout ainsi qu'vn verre se remplit de plusieurs gouttes d'eau, qu'il contient iusques au bord: mais estant plein, il commence à verser d'vne goutte seulement. Ainsi la moindre addition, à ce que nature supportoit encores, la fait succomber: comme vn mulet plie soubs sa charge, pour peu qu'on adiouste au fardeau ordinaire de sa portee. Ce n'est donc pas le dernier morceau, ou desordre qui a tout fait: les precedens y auoyent fait leur part non moins que à couper vn arbre, auquel on donnera cent coups de hache, il semble que c'est en vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vniéme coup le fait tomber. Si on disoit que ce seul coup l'eut abbatu, ne feroit-on pas tort aux autres? Aussi quand vne tour aura soustenu mille volees de canõ, & au dernier coup elle tõbe, le dernier y a il plus fait q̃ le premier? C'est tout de mesme qu'on iuge des remedes, qui abatẽt le mal, & chassent la maladie du corps: le dernier quel qu'il soit, en a l'honneur du vulgaire mal sensé, qui parle ainsi: on l'auoit saigné, purgé, clysterisé, drogué de mille sortes, par dedans & par dehors: pour cela rien. En fin on luy a donné ou appliqué telle chose, & il est guery. Pauures idiots, si cela eust esté fait du commencement, il n'eust de rien seruy: mais apres tant d'autres remedes, qui auoyent affoibly le mal, esbranlé & deraciné, la moin-

dre chose du monde luy fait quitter la place. Comme aux assiegez qui desia n'en peuuent plus, si on leur tue encor vn homme, ils se rendent incontinent : & puis on dira que toute la batterie, tous les assaux, retranchemens de viures, & autres bons moyens de les vaincre, n'ont de rien seruy. Celuy seul a tout fait, qui a tiré la derniere arquebusade, & toutesfois il n'aura tué qu'vn des moindres soldats. S'il auoit tué le chef, ce seroit autre chose. Ainsi vn breuet pendu au col, ou des drogues mises au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des fieures vn, qui n'auoit peu guerir par tant de regime, Medecines, & autres remedes. C'est que le mal ne tenoit plus qu'à vn filet, qui a peu estre rompu de la persuasion & grand' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. Mais si on l'eut appliqué dés le commencement, le malade n'en fut guery, quand il eut eu cent mille fois plus de persuasion: & imagination forte. Car l'imagination peut quelque chose à la guerison, mais nompas tout, ni seule. Voila comment on desrobe l'honneur aux vrais & certains remedes, en iugeant mal du succez, parce qu'on veut estre guery, soudain qu'on a fait quelque chose: autrement on pense que c'est en vain, & que tout ne sert de rien. Celuy seul est auteur du bien, apres lequel immediatement

III. on sent la guerison. Et pourtant on dit communémēt (qui est le tiers poinct de ce chap.) Biē-heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal. Car quoy qu'il face, la guerison estant à la porte, on luy attribue son introduction. Et quand bien le Medecin n'y auroit du tout rien fait, ni ordonné, encor dira on, qu'il est cause de ce bon heur : & que s'il fut venu dés le cōmencement, le malade fut aussi tost guery. Mais si le Medecin est prudent & modeste, il ne se coiffera de cest honneur, consentant au larrecin & detraction, qu'on fait à ceux qui ont bien traicté le malade, & sōt les vrais auteurs de sa guerison : ains remonstrera aux assistans, que les accidens passez estoyent de la nature de mal, lequel a eu tel cours : & que par le bon ordre qu'on

qu'on y a mis, tout est remis & passé, à l'auantage du patient. S'il fait autrement, & se veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il se fait vn grand tort: & autant luy en pend à l'aureille. Car quelque suffisance & reputation qu'il ait, il pourra aduenir, que lon appellera sur la fin d'vne maladie qu'il traitera, vn autre Medecin: lequel ioüera vn mesme tour. Ainsi donc chacun soit auisé, de se contenter honnestemēt de l'honneur qui luy est deu, sans rien desrober à son collegue ou symmyste (c'est à dire, cōpagnon de mestier) rendent bon & sain tesmoignage des loüables actions de chacun: se reputant bien heureux neantmoins de ce, qu'il est arriué à la declination du mal, pour n'auoir eu guieres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit sçauoir à tous ceux qui s'y sont employez.

Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins par le succez, qui est souuent deu à l'heur, plus qu'au sçauoir.

CHAP. VII.

C'EST grand cas, que la science de Medecine est si obscure & profonde, que rien plus: & neātmoins il n'y a si idiot, qui ne iuge du sçauoir des Medecins. Pour iuger sainement & iustement de la suffisance de quelqu'vn, il faut estre pour le moins de la profession, & y sçauoir quelque chose. Dont c'est grande temerité, aux gens qui n'entendent rien en la Medecine, d'entreprendre à iuger, qui sont les plus sçauans Medecins. Ils s'attendent aux succez de leurs pratiques: & si quelqu'vn guerit (mesmes inopinément, comme dessus a esté dit) on iuge bien sçauant le Medecin: encor qu'il n'y ait rien fait qui vaille. Et au contraire, le Medecin ne sçait guieres,

si le malade meurt, ou s'il traine longuement, du mal, que le vulgaire estime plus legier. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sçauant, s'il est reputé docte entre les gens de sçauoir : mais ils diront, qu'il n'est pas heureux enuers ses malades, & par cõsequent, il n'est bon Medecin, iugeans tousiours par le succez. Il est vray certainement, qu'en toutes choses y a heur & malheur, & (comme dit l'Italien) *la buona è la mala sorte*. Et le bon heur au Medecin est, de n'estre appellé ou employé pour ceux qui doiuẽt mourir. Car on n'y acquiert point de reputation, moins de degré, ne d'amitié, neantmoins il n'y a que blasmer au Medecin, & pourueu qu'il ait bien fait son deuoir, ne doit estre moins estimé, que si le malade fut eschapé. Tout ainsi qu'vn capitaine, qui aura defẽdu vne place iusques au dernier effort, ayãt mangé tous les cheuaux, les asnes, les chiens, rats & chats du lieu assiegé, cuirs parchemins, & autres meschantes viandes (comme on dit de ceux de Sanserre, en l'an 1573. qui mangerent iusques à l'ardoise, en faisant du pain, ie ne sçay comment) ayant perdu la plus part de ses gens, la muraille toute brisee, & n'ayant plus dequoy soustenir : contraint en fin de rendre la place, ne meritera moins de loüange (sinon d'auantage) qu'vn autre qui aura sauué, la sienne, bien pourueuë & munitionnee de toutes choses requises, tellement qu'il l'aura preseruee sans grand peine, & sans mal aise. Cela est bien facile à comprendre, pourueu qu'on ait de iugement, & qu'on ne soit transporté d'affection : comme est la plus part des hommes, qui en sont aueugles, dõt aduient qu'ils ne se peuuent persuader, n'y auoit de la faute du Medecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher ne guerit comme ils ont desiré & esperé. Tout ainsi qu'il y a tousiours quelque ranqueur & mescontentement enuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'est perdu, comme de n'auoir esté assez prouoyant aux affaires du siege, & ce en plusieurs particularitez, iusques à vn fetu. Et au contraire, celuy est estimé vaillãt (quand il seroit le plus poltron

du

du mõde)qui a eu bon ſuccez en ſon enrreprinſe.C'eſt vrayement vn grand bien, que d'eſtre heureux en ſes affaires,mais l'heur n'eſt pas dependant du ſçauoir,ou de la ſuffiſance : c'eſt vn don de Dieu ſpecial,ſans que d'eſtre appellé au ſecours de ceux qui doiuent eſchapper : enuers leſquels il veut conrinuer & effectuer la vertu donnee aux remedes : comme auſſi de n'eſtre appellé pour ceux qui doiuent mourir, auſquels rien ne vaut ne profite. Dont c'eſt treſmal iugé de la ſuffiſance des Medecins, par le ſuccez qui eſt plus deu à l'heur,& à la grace de Dieu,qu'au ſçauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cõclurre,que c'eſt tout vn, quelque Medecin que l'on appelle:en diſant,que ſi Dieu veut que le malade gueriſſe,il iettera ſa benediction ſur les remedes du plus ignorant du monde,& le rendra heureux. Cela eſt bien vray,mais c'eſt tenter Dieu, ainſi que nous auons remontré au quatriéme chap. c'eſt comme vouloir, que des pierres il face du pain, d'vn remede mal à propos,vn profitable. On dit communément, aide toy & Dieu t'aidera. Il faut cercher les meilleurs moyens qu'on peut,& remettre l'iſſue à Dieu qui a tout en ſa main.

Contre ceux auſquels tout eſt ſuſpect, & calomnient les Medecins, de la plus part des accidents qui ſuruiennent és maladies.

CHAP. VIII.

VNE des plus grãd's peines qu'ait le Medecin, genereux, & de bon cœur, eſt de ſupporter les reproches & fauſſes accuſations des malades,ou des aſſiſtans: qui ſont ſi deſraiſonnables:que tous les accidents qui ſuruiennent au malade, ils les attribuent aux remedes: & des bons ſuccez, ils dourent s'ils ſont deuz au Medecin. Car premierement quand on voit le malade fort debile, on accuſe l'abſti-

nence & la paucité des viures ordonnee par le Medecin:ou ils reprochent la faignee, ou la purgation, & c'eſt le mal qui cauſe la foibleſſe,non pas les remedes, qui en diminuant le mal, ſouſtiennent le malade en plus grand force. Dont ſans l'vſage d'iceux il ſeroit encor plus debile. Qu'ainſi ſoit, ne void on pas ceux, qui meſpriſent l'abſtinẽce,la ſaignee,& la purgation, deuenir encor plus foibles: Si ceux qui n'vſent de tels remedes,ſe maintenoyent en plus grand' force que les autres, on pourroit mieux dire, que les remedes ſont cauſe de la foibleſſe:mais au contraire,on les voit plus affoiblir,& en fin il en meurt plus que d'autres. Ainſi eſt-il des autres accidens que l'on impute iniuſtement aux remedes: comme le vomiſſement,flux de ventre, deſgoutement,alteration,douleur, veilles,reſueries, & ſemblables: qui ſuruiennent à cauſe du mal proprement, & de la nature d'iceluy, non pas des remedes, comme penſent les ignorans. Car ſi apres que le malade a prins quelque choſe, par l'ordonnance du Medecin, ou que ſeulement on luy ait appliqué,& que tantoſt apres il aye vomiſſement, ou flux de ventre, cela en eſt cauſe,d'autant qu'il ne l'auoit au parauant. Depuis ceſte Medecine,ce ſyrop,ce reſtaurant, ce potus cordial,&c. Il eſt ſi degouté que rien plus:l'alteration le preſſe plus qu'au parauant. Il eſt vray que c'eſt depuis,mais non à cauſe de cela,& eſt auſſi mal argué, que ſi on diſoit,depuis qu'il a neigé,ma robbe eſt plus rompue qu'elle n'eſtoit, doncques la neige en eſt cauſe:ou depuis, que i'ay mangé de ce chappon, i'ay eu douleur de teſte,colique,ou flux de ventre: doncques le chappon m'a cauſé tels accidents. Pauures idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui a precedé.Ce flux de ventre,ce vomiſſement, deſgoutement,alteration,veille,reſuerie,& ſemblables ſont autres cauſes à vous incogneuës, qui produiſent tels effects en leur temps:& quoy que ſçache faire le Medecin, rompant le cours du mal,preuenant ſes accidẽts, & les diminuant, en deſpit de luy le mal fait partie de

ſon

ſon entreprinſe,& s'augmẽte iuſques à certain poinct, qu'on appelle eſtat de la maladie: mais cela ce fait pl⁹ doucement beaucoup, que ſi on le laiſſoit faire. Et ſi l'alteration, le deſgoutement,& autres accidents, augmentent apres l'vſage de quelques remedes bien ordonnez, croyez que c'eſt du mal qui paſſe outre, nonobſtant ces retranchemens & reſiſtãces: & que le mal ſeroit encor plus furieux,& leſdits accidents moins ſupportables, ſi on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experience, en ceux qui meſpriſent tels remedes: Car s'il eſt vray, que pluſieurs meurent à faute de ſecours (qui eſt vne maxime, receuë de chacun) il faut bien qu'ils ayent plus d'accidents,& plus faſcheux, que ceux qui en eſchappent. Il ne faut donc auoir ſuſpects, ou calomnier les remedes, qui auront eſté ſuiuis de quelques accidents empirez ou nouueaux:& dire, depuis ce frontal il a moins dormi, ou plus reſué: car le frontal n'en eſt pas cauſe, ains le mal qui n'en a peu eſtre dompté. Depuis le potus cordial il a eu le houquet, ou la diſſenterie, ou le ſpaſme. Il eſt bien vray: mais ceſte queuë, n'eſt pas de ce veau, comme on dit en commun prouerbe: ceci eſt d'vn autre tonneau. Ie ne dis pas, que les remedes n'en ſoyent cauſe quelque fois, dea, car il y en a de mal ordonnez:& fort mal à propos: mais ie ſuppoſe touſiours que le Medecin ſoit docte, diligent,& affectionné, duquel il faut touſiours bien ſentir,& puis interpreter en la meilleure part ſes ordonnances: attribuant pluſtoſt au mal, ou à l'expres vouloir de Dieu, que aux remedes, les accidẽs qui ſuruiennent de nouueau, ou qui empirent. Car il y a des rencontres inopinees, & qu'on ne peut aucunement preuoir, pour s'en donner garde: comme aucunesfois d'vne fort legiere Medecine, on viendra iuſques au ſang: d'autãt que l'homme eſtoit ſur le poinct d'auoir flux de ventre. Le Medecin qui ne peut deuiner, meſmes en vn corps neutre (c'eſt à dire: qui ne ſe tient au lict, pour n'eſtre guieres mal diſpoſé) ſi nature fera quelque euacuation d'elle meſme, cognoiſſant qu'il

en est besoin, ordonne sa medecine assez legiere. Il aduient là dessus, qu'apres son operation, nature passe outre, & fait vn flux de ventre, qui continue desordonnément & outre mesure: d'autant que la vertu expultrice, piquee des excremens acres & mordicans ne se peut retenir, & la matiere estant corrosiue, racle tellement par où elle passe, que le sang en sort. Le medicament sera accusé de tout cela, qui neantmoins n'a fait que deux ou trois petites selles: tout le reste est d'vn desbordement, & comme torrent d'humeurs de long temps accumulez. Ainsi quelquefois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muraille, & il en tombera plus de deux toises, tant elle est ruineuse. Il faut à vn fort mur le canon, ou double canon: à vn mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainsi pour bien iuger de l'effect du medicament, il faut sçauoir sa portee, cogneuë du seul Medecin: & non pas iuger de l'effect: car si durant l'operation du medicament, ou par apres, on void aduenir ce qui n'est de la nature, portee ou force du medicament, il ne luy faut attribuer. Non moins que si vn enfant donnoit du poing à vn yurongne châcelant, & que soudain il cheut à terre. Ce n'est pas le coup de poing, qui a eu tant de force, mais le vin qui l'auoit eslourdi, dont il alloit tombât deuant. Toutesfois on pourroit repliquer de la mesme comparaison, que semblablement à vn malade fort debile, vn legier medicament aura la force de le faire tresbucher, & aller en terre. Parquoy il vaut mieux faire cest autre comparaison: comme si on donnoit vne chiquenaude au bras d'vne femme enceinte, & que tost apres elle auorta. Seroit-ce pour la chiquenaude? C'a esté bien loin du ventre, & le coup est trop legier. Il faut doncq que d'ailleurs elle fust preste & occasionné d'auorter. Ainsi plusieurs choses se rencontrent, qui ne sont aucunement despendantes l'vne de l'autre, ains cas fortuits, & ne sont de cause pretendue communément.

Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens.

CHAP. IX.



ON DIT que le Duc de Ferrare, Alphonso de Este, mit quelquefois en propos familier, de quel meſtier il y auoit plus de gens. L'vn diſoit de Cordoüanniers, l'autre du Couſturiers, vn autre de Charpantiers, qui de Mariniers, qui de Chiquaneux, qui de Laboureurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y auoit plus de Medecins, que d'autre ſorte de gens: & gage contre le Duc ſon maiſtre (qui reiettoit cela bien loin) qu'il le prouueroit dedans vingtquatre heures. Lendemain matin Gonelle ſort de ſon logis, auec vn grand bonnet de nuict, & vn couurechef, qui luy bandoit le menton: puis vn chapeau par deſſus: ſon manteau hauſſé ſur les eſpaules. En ceſt equipage, il prend la route du palais de ſon excellence, par la ruë des Anges. Le premier qu'il rencontre luy demaude, qu'eſt-ce qu'il a, il reſpond, vne douleur enragee de dents. Ha mon amy (dit l'autre) ie ſçay la meilleure recepte du monde contre ce mal là, & la luy dit. Gonelle eſcrit ſon nō en ſes tablettes, faiſant ſemblaut d'eſcrire la recepte. A vn pas de là il en trouue deux ou trois enſemble, qui font enſemble interrogation, & chacun luy donne vn remede. Il eſcrit leurs noms, comme du premier. Et ainſi pourſuyuant ſon chemin tout bellement: du long de ceſte ruë, il ne rencontra perſonne qui ne luy enſeignaſt quelque recepte differente l'vne de l'autre: chacun luy diſant, que la ſienne eſtoit bien eſprouuee, certaine, & infaillible. Il eſcrit le nom de tous. Paruenu qu'il fut à la baſſe court du Palais, le voyla enuironné de gens (comme il eſtoit cogneu de tous) qui apres auoir entendu ſon mal, luy donnerent à force receptes, que chacun diſoit eſtre les

meilleures du monde. Il les remercie, & escrit leur nom aussi. Quand il entre en la chambre du Duc, son excellence luy crie de loin. Et qu'as-tu Gonelle? Il respond tout piteusement, & en marmireux, mal de dēts, le plus cruel, qui fut iamais. Adonc son excellence luy dit. He Gonelle, ie sçay vne chose qui te fera passer incontinent la douleur, encor que la dent fut gastee. Messer Antonio Mussa Brassauolo mō Medecin, n'en pratiqua iamais vne meilleure. Fais ceci, & cela: incontinent tu seras gueri. Soudain Gonelle iette bas sa coiffure, & tout son attiral, s'escriant: Et vous aussi, Monseigneur, estes Medecin. Voyez cy mon rolle, combien d'autres i'en ay trouué depuis mon logis, iusques au vostre. Il y en a pres de deux cens, & si ie n'ay passé que par vne rue. Ie gage d'en trouuer plus de dix mille en ceste ville, si ie veux aller par tout. Trouuez moy autant de personnes d'autre mestier. Voila bien rencontré, & à la verité, car chacun se mesle de la Medecine, & y a peu de gens, qui ne pensent y sçauoir beaucoup, voire plus que les Medecins. Ie laisse à part quelques Chirurgiēs, Barbiers, Apothicaires, Gardes ou seruātes des malades, sages femmes, Charlatans, & autres Empiriques: iusques aux marchās, qui pour faire quelque profession d'vne partie à la Medecine, font des maistres aliboron, cuidans sçauoir plus que maistre mouche, faisans des suffisans, & se meslās de guerir plusieurs maux auec vne asseurāce effrōtee, accompagnee de grādes promesses. Ie les laisse (di-ie) iaçoit qu'ils fassent vn beau nombre: car il y en a tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque personne, qui ne contrerolle sur les les ordonnances des Medecins: qui ne vueille toucher incontinent le poux du malade, & voir son vrine: qui n'en die son aduis, & qui n'ordōne à faire quelque chose, au contraire de ce que le Medecin aura dit. S'il y en a qui soyent mieux aduisez en ce fait là, ie croy que le nōbre est si petit, qu'on auroit fait beaucoup plus tost, d'escrire ceux qui ne sōt si presomptueux, que de faire vn rolle de tant d'entrepreneurs,

preneurs, chose presque infinie. Et combien y en a-il de si temeraires, qui opineront deuant le Medecin (mesmes en sa presence) qu'il faut saigner le malade, ou ne le faire pas : & quand on le saigne, qu'il ne faut sortir que tant de sang: qu'il n'est pas bon de le purger, que la saison n'y est propre : qu'il le faut mieux nourrir: qu'il luy faut des restaurans, des tils, consumez, pressiz, couliz, orges mondez, amandrez, &c. qu'ō permet trop ses aises au malade, ou qu'on le gehēne trop. Brief le grand cōtrerolleur, voire le premier & principal iuge de tout, est le vulgaire ignorant, tres-iniuste & inique: lequel, comme disoit Terence, n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Et si on ne suit son aduis, il attribue la mort du malade, ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait autrement. Car s'il imagine, & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toute autre procedure luy est erronee : & pourtant il blasme, tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié ! Es autres arts, qui sont moins obscurs & difficiles, où l'on voit presque tout à l'œil, on laisse faire à l'artisan cōm'il entēd. En la Medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouuerner cōme rats en paillere. Aussi nous ne voyons guieres bien succeder, par l'ordre de nature, la plus-part des maladies, en personnes d'estat, qui ont grand visite de gēs. Ceux-là guerissent mieux, desquels on fait moins de conte.

Que ce n'est le profit des malades, d'auoir plusieurs Medecins d'ordinaire: mais qu'vn Medecin y doit estre fort aßidu.

CHAP. X.



CESTE proposition pourroit estre entendue, de ce qu'auons dit maintenant, touchant le vulgaire qui fait du Medecin: mais ie l'entens icy propremēt, de ceux qui

sont vrais Medecins,& de sçauoir & de profession. Il est tresraisonnable & necessaire d'auoir l'aduis de plusieurs difficultez, & choses douteuses d'vne maladie. Car (comme on dit communément) quatre yeux voyent plus que deux: & c'est en supposant que tous soyent cler-voyans. Car l'vn s'aduise d'vne chose, & l'autre de l'autre, que l'on assemble & accorde au profit du Malade. Mais d'auoir plusieurs Medecins d'vn ordinaire, qui ayent esgallement soin du malade, ce n'est pas son profit. Car à tout propos ils se peuuent contredire d'vn rien, ou de chose indifferente, l'vn à l'enuie de l'autre, plus pour ostentation, que de necessité. Pline a tresbien noté celà en son 29. liure,
„ premier chap. où il escrit: Il n'y a point de doute, que
„ ces Medecins, cerchans reputation par quelque nou-
„ uelleté, trafficquent soudain nos ames. De là sont ces
„ miserables contestations à l'entour des malades, nul
„ estant de mesme aduis, afin que ne semble redite. De
„ là est la suscription du malheureux sepulchre: *Ie suis perdu d'auoir eu force* Medecins. Il signifie l'Empereur Adrian, qui en mourant s'escria ainsi: la multitude des Medecins me fait perir. Or la raison de ce meschef est diuerse,& premierement, de l'enuie ou ialousie que l'vn porte à l'autre communément, ceux mesmement qui sont plus mal creez, ambicieux, & auares, outre l'ordinaire des autres artisans: Car cela est commun, qu'vn potier est enuieux de l'autre, iouxte l'ancien prouerbe. Mais plus sans comparaison le Medecin, d'autant qu'il voudroit, qu'on luy deferast entierement tout l'honneur d'auoir bien predit, bien ordonné,& guery le malade. Parquoy il ne supporte pas volontiers, qu'on en face part à autruy. Ie parle de l'auare ambitieux, qui est aussi communément quereleux, detracteur, & insupportable. Il y en a de fort modestes: mais encor sont ils ialoux de l'honneur qu'ils estiment leur estre deu: & en ce qu'ils pensent pouuoir bien faire d'eux mesmes, comme choses legieres, communes,& ordinaires. Ils seroyẽt bien cõtens, de n'estre

contredits:ce neãtmoins ils cõſentent & s'accordent au deſir & plaiſir du patient,ou des ſiens.Mais ce n'eſt pas le profit du malade,ainſi que i'ay entreprins de remonſtrer. Car iaçoit que nous poſiõs les trois ou quatre Medecins, que l'on veut aſſiſter enſemble à la cure d'vn homme eſtre tous fort modeſtes,paiſibles,& ſçauans:neantmoins on ne pourra euiter,la plus part des inconueniẽs que ie deduiray,pour les plus ordinaires. Car ie laiſſe à ceux qui en ont obſerué d'autres, à iuger,combien ceſte façon eſt nuiſante, ou incommode aux pauures patiens.Premierement,s'il n'y a qu'vn ou I.
deux Medecins d'ordinaire,ils en ſerõt plus ſoigneux, plus diligens, plus affectionnez, pour en ſortir à leur honneur: & vn qui aura toute la charge ſur ſes eſpaules, y ſera encor plus attentif, d'autant qu'il ne s'en repoſe ſur perſonne, & tout doit tomber ſur luy. Dont s'il a bon cœur, & eſt homme de bien, il s'eſtudiera à mieux faire, que s'il eſtoit accompagné, ſuppoſant touſiours, comme il faut, que en toutes difficultez, il recourra au conſeil.Or l'affection du Medecin enuers le malade n'eſt de petite importance, ains ſi grande, qu'elle merite eſtre miſe au premier lieu. L'autre in- II.
commoditéeſt que pluſieurs Medecins mal-aiſément ſe peuuent rencontrer,de viſiter le malade touſiours à meſme heure. Car chacun a des malades à part d'vn ordinaire, & d'autres ſuruenans, & autres menuz affaires: dont eſt ſouuent contraint de faillir à l'heure deſignee, que tous ſe doiuent trouuer chez le malade. En ce cas, le Medecin plus ordinaire, ou ceux qui s'y rencontrent, ſont bien empeſchez de dire leur aduis, ou d'ordonner ſur ce qui ſera ſuruenu: craignant que l'abſent ne le treuue pas bon, & que ſon opinion ſuruenante, ne mettent en erreur le malade, ou les aſſiſtans:qui voudrõt ſçauoir par apres ſon aduis,& le luy demanderont à part. Quelquefois ce ne ſera que d'vne ceriſe,ou autre petit different, qui de ſoy ne vaut le parler:mais faut que tous s'y accordent. Cela tient en peine les Medecins,& ſouuẽt les malades en endurẽt.

Cõme aussi (pour venir au troisiéme poinct) ils endurent de plusieurs petites choses que le Medecin present & ordinaire feroit & ordonneroit, suyuant les occasions qui se presentent à tout moment (ie dis petites d'elles mesmes, toutefois reuenantes bien souuent à grande commodité:) mais il n'ose, craignant que les autres en soyent mal contens. Parquoy le malade passe beaucoup d'ennuis, desquels il pourroit estre exempt: comme d'endurer trop la soif, d'estre tenu trop chaudement, trop pressé de nourriture & de medicamens, esconduit de quelque plaisir & recreation non preiudiciable à sa guerison, & semblables. Ie me contenteray d'auoir deduit ces trois inconueniens, qui sont ordinaires en la pluralité des Medecins : pour monstrer qu'il vaudroit sans cõparaison mieux, de n'auoir qu'vn Medecin, & qu'il fut assidu. C'est le plus grand heur que puisse auoir le malade, d'auoir vn bon Medecin, qui ne bouge d'aupres de luy. Car d'vne visite ou deux par iour, le malade n'est bien pensé. Cela se peut dire de gros en gros, & non exactement: veu que le Medecin present obserue plusieurs particularitez, qui luy font changer d'auis d'heure à autre, tant sur la nourriture, que sur autres remedes. Parquoy Celse dit tresbien, ou il remonstre de quelle diligence doit vser le Medecin, pour ordonner bien iustement des viures, „ quant aux heures, & mesure d'iceux (qui est vn des „ plus grands poincts en toute la curation: car, comm'il „ escrit, la viande bien à propos, est vn tresbon remede „ & medicament) il faut tousiours obseruer, & par tout, „ que le Medecin assistant s'aduise continuellement des „ forces du malade: & tant qu'elles seront bonnes, il vse „ d'abstinence : quand il commence à se douter de la „ foiblesse, il le secoure de viande. Car c'est son deuoir, „ qu'il ne surcharge le malade de matiere superflue, & „ qu'il ne trahisse pas aussi la foiblesse, à la faim, &c. De„ quoy on peut entendre, que plusieurs ne peuuent estre „ pensez d'vn Medecin: & que celuy (s'il entend biẽ son „ art) est bien propre, qui ne desempare guieres le mala-

de. Mais ceux qui sont adonnez au gain, d'autant qu'il y a plus à gagner sur la multitude du peuple, ils embrassent volontiers les reigles qui ne requierent grãd curiosité: comme en cecy. Car il est bien aisé de compter les iours, les heures, & les accez, mesmes à ceux qui ne voyent souuent le malade. Il faut celuy estre assidu, qui doit voir ce qui est seulement de besoin, & quand le malade sera trop foible, s'il ne prend nourriture. Voila comment il est de tres-grand' importance au seruice du malade, qu'il soit tousiours assisté d'vn bon Medecin, & pour son regime, & pour l'vsage des remedes. Car estant present, il auancera ou retardera, augmentera ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre façon, que s'il ne voit le malade sinon par longs interualles, comme on le pratique sur le peuple. Dont il vaudroit mieux auoir vn Medecin, qui eut vn peu moins de suffisance, ou de reputation (& par consequent moins de presse) qui fut plus frequent & assidu. Car la diligence, vigilance & curieuse obseruation du Medecin ordinaire, peut bien contrepeser vn plus grand sçauoir, qui n'est pas ainsi employé par le menu.

Contre ceux qui se plaignent de la courte visitation de quelques Medecins.

CHAP. XI.

NOSTRE vie est pleine de contrarietez, ainsi que Democrite remonstroit à Hippocras, au deuis qu'ils eurent ensemble: comme ledit Hippocras escrit à Damagete, en ses epistres. Car ce qui no⁹ plaist maintenant: nous desplaist dans vne heure. Le laboureur veut estre soldat, & en peu de temps reiette sa premiere condition. Le marchant fait du gentilhomme, & bien tost apres retourne à sa marchandise. Mais la contradiction est encor plus descouuerte, quand on

veut en mesme chose des contradictoires: comme d'estre gendarme, & n'estre tenu à la guerre: d'estre grād terrien, & n'estre sujet à procez: d'auoir beaucoup de valets & chambrieres, & ne pouuoir estre desrobé: viure dissoluëment, & ne venir point malade. Ainsi est-il de plusieurs qui veulent auoir des Medecins les plus empressez, & qui ont plus de pratique (dequoy le vulgaire fait iugement, qu'ils sont les plus sçauans: cōme le plus souuent il aduient, nō pas tousiours) & soudain ils se plaignēt de leur courte visite, & de les auoir si peu aupres d'eux. C'est vne plainte qu'on fait cōmunémēt des Medecins de Paris, les plus fameux: lesquels en si grand' ville, ont tant de malades ordinairement, qu'il est impossible du tout, qu'ils puissent arrester lōguement aupres d'vn chacun. Car si vn Medecin a à voir deux fois le iour vingt malades, n'est-ce pas beaucoup, qu'il demeure aupres de chacun vn quart de heure à chaque fois? Il ne peut faire d'auantage. Car au plus grand iour, qui sera de 16. heures, ie veux qu'il cōmence sa visite à cinq heures du matin, & la continue iusques à dix, puis recommence à midy, & la cōtinue iusques à cinq du soir. Voyla dix heures qu'il employe à visiter. Il luy faut bien le reste pour son repos: cōme de 10. à 12. pour son disner, & raffraichissement de 5. à 7. de mesme au soir, & puis son dormir en repos: car s'il ne cesse iour & nuict, il est impossible de durer lōguement. Ie veux encor donner six heures au matin, & six apres disner. Car l'aller d'vne maison à l'autre, monter & descendre les degrez, importe bien de 2. heures sur la visite de 20. malades: mesmes qu'on ne va pas en poste par la ville, & qu'é esté, lors des grās iours, la vitesse du mouuement est dangereuse d'eschauffement, sueur, alteration, & autres tels accidens. Restent donc enuiron dix heures toutes nettes, que le Medecin sera aupres du lict de ses malades, pour le plus qu'il y puisse employer. Et que reuient cela à chacun de vingt? Si ie sçay bien compter, c'est à chacun vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-disnee.

Or il est certain que les plus fameux Medecins, aurõt tel iour à visiter plus de trente malades : & outre ce à faire des consultations, où l'on est contraint de seiourner beaucoup plus qu'à vne simple visite. Dont s'ensuit necessairement & ineuitablement, que chacune des autres visitations, ne seront d'vn demy quart de heure. Car il faut contenter chacun, & de celuy qui se depart à plusieurs, chacun en a bien peu. Ainsi le Medecin ne fait qu'entrer & sortir, s'informe en courant de l'estat du malade, touche le poux, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire : & deuant, à vn autre. On ne le peut redarguer iustement de sa celerité, & sommaire visite, puis qu'il ne luy est possible de faire autrement, & ceux qui les appellent, en sont bien informez. Que plus est, si le Medecin respond quelque fois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grand nombre des malades qu'il a à secourir, on luy replique, monsieur vous n'y faites qu'entrer & sortir, le malade pensera estre guery, seulement de vostre veuë, qu'il vous voye vne fois le iour en passant, il est tout satisfait. Autant en dit vn autre, & le tiers, & le quart. Que feriez vous là? Mais dira quelqu'vn : si faut-il auoir esgard à la qualité des personnes, & s'arrester plus longuement aupres d'vn grand Seigneur, euesque, abbé, conte, baron, president, conseiller, tresorier, general des finances, & autres gens d'honneur, qui ont dequoy le recognoistre & recompenser mieux que de l'ordinaire des autres, on respond à cela, qu'il faut bien faire son deuoir enuers tous, & s'aquiter fidelement de sa charge: & qu'en outre, il y en a de plus recommandez, comme les proches parens, les alliez, amys, familiers, & ceux ausquels on a quelque grand obligation. Ceux là de vray, selon le sens & iugement humain, doiuent estre preferez aux autres, quelque grade & ranc qu'ils tiennent : & ceux desquels on ne prend point d'argẽt, à raison de la susdite obligation, requierent iustement du Medecin plus de soin & diligence, que ceux desquels on attend recõpense. Dont ce n'est peu de chose,

d'auoir obligé à soy, & bien affectionné, vn docte & prudent Medecin, qui aura tousiours plus d'esgard à l'amitié, qu'à la grandeur. Et quoy: la plus part de ces grands ne cognoissent le Medecin que de renom: & sont encor moins cogneus du Medecin. N'estant la cognoissance reciproque, & ni ayant familiarité, amitié, ou quelque obligatiõ mutuelle, ce Medecin ne luy sera pas plus propre qu'vn autre, lequel ayant moins de presse, le pourroit mieux secourir, & de plus pres. Mais on est ainsi passionné, qu'on veut celuy qui est plus en vogue, & chacun le voudroit tout auoir, qui est proprement vouloir l'impossible. Et puis on se plaint de la courte visite. Si vous dites, ie ne suis pas des moindres, & i'ay aussi bien dequoy payer qu'vn autre: il y en a cent, qui diront tout de mesme. Que pourra faire le Medecin, sinon departir ses visitations en tant de pieces que chacun en ait vn peu? Mais il reseruera tousiours les plus longues, à ceux qui l'ont obligé, & ausquels, il est redeuable, comme la raison & l'humanité luy commandent. Parquoy il vaudroit mieux, que chacun fut bien aduisé, de vouloir ce qu'õ peut auoir: c'est, vn Medecin aisé a recouurer, d'entre ceux qu'on estime sçauans & n'ont tant de besongne, pource que leur saison n'est encor venue, estans postposez aux autres, qui sont de plus long temps. Et s'il y a quelque difficulté en la maladie, on peut faire consulter là dessus. Croyez que si le Medecin est habile hõme il entendra bien tost, & à peu de paroles, ce qu'il faut faire: puis il executera, ainsi qu'il appartient. Voila le meilleur aduis que puisse prendre vn malade, de quelque qualité qu'il soit, pour estre bien secouru: & s'il a le moyen, d'entretenir pres de soy du tout le Medecin, & qu'il n'en bouge que bien peu, ce sera encor mieux pour luy, suiuant ce que i'ay discouru au precedent chapitre.

De com-

De combien sert la confiance du malade au Medecin.

CHAP. XII.



Velqu'vn pourroit auoir mal entendu, ce que i'ay deduit au prochain chapitre: comme si ie reprenois l'affection que plusieurs ont d'estre visitez des Medecins plus fameux,& qui pour leur grande reputation,ont plus de presse,és bonnes villes. Ia à Dieu ne plaise que ie le face,ie ferois tort aux venerables & rares personnages,qui de leur merite ont acquis ce grand bruit: & ferois tort aux malades, si ie leur persuadois de n'y auoir affection, & recours à la guerison de leurs maux. Car au contraire,si on en peut iouyr plainement & tant que besoin est,ils sont les plus propres du monde.Ie n'ay taxé que la plainte vulgaire,de ceux qui à tort se mescontentét d'eux,pour n'en pouuoir iouyr comme ils voudroyét. Ie dis tousiours qu'ils sont les plus propres du monde, quant à eux, & pour leur esgard. C'est que volontiers ceux qui ont telle reputation, & de grand requeste, sont aussi des plus sçauans & expers heureux en leurs practiques,& aggreables aux malades: car autrement leur vogue n'est de duree, & leur reputation mal fondee,s'en va bien tost en fumee. Ainsi quant à eux, ils sont fort propres, aptes & idoines à penser des plus grandes maladies,& és plus dignes personnes. Ils ont aussi pour cest esgard de reputation & premier ranc entre les Medecins, plus d'heur à guerir les malades. Car l'opinion qu'on en a côceue, donne certaine confianceau malade de guerir mieux, & plus seurement par leur moyen,que des autres. Dôt nous disons communément en nos escoles: *Celuy guerit plus de malades, à qui plusieurs se fient.* Et c'est de la forte imagination, qui a tresgrand pouuoir à faire impression en nous,com-

me i'ay suffisamment demonstré à la preface du second liure du Ris. C'est vne puissance de l'ame, qui esmeut fort le sang & les esprits, de sorte, que si elle marche auec vne ferme opinion & confiance, les forces de nature s'assemblent pour combattre le mal. Et pour autant on void de grands changemens au malade, à la seule arriuee du medecin deuotement attendu. Car le desir & l'espoir estans satisfaits, l'ame se releue, & renforce contre le mal: tellement que bien souuent nature fait quelque braue saillie & effort, chassant la matiere du mal impetueusement, par vne crise qu'on appelle. Au contraire, si le Medecin n'est fort agreable au malade, lequel ne se voit secouru, ainsi qu'il desireroit, tel Medecin n'aduancera pas guieres : & le malade se contristant & descourageant deuiendra plus debile qu'il ne seroit: car ses esprits estonnez, n'ont point de vigueur, pour la crainte & deffiance qui a saisi le cœur. Il y a vn autre bien qui reuient au malade, d'auoir vn Medecin à sa deuotion, à son gré, & souhait, duquel il espere grand secours: c'est, qu'il s'accommode volontiers à tout ce que luy est ordonné, auec vne fiance que tout le doit guerir & soulager. Comme au contraire, il prend d'vn autre Medecin tout à desdain & à regret: dont luy profite peu ou rien. Car quand ce seroit la meilleure & plus delicate chose du monde, si on n'en a bõne opinion, l'estomach s'en fasche, & n'en fait si bien son profit, que si elle estoit prise auec gayeté de cœur. Le vin, le bouillon de chappon, la chair de perdrix, sont tresbons aliments, delicats & frians: mais si quelqu'vn en vsoit à regret, auec mauuaise opinion du sommelier, ou du cuisinier, qui ne fussent aggreables: cela ne feroit point de bien en vsant contre cœur. Que sera ce des choses qui sont de soy mal plaisantes, & qu'on abhorre naturellement, comme les Medecines, & autres drogueries. Il faut en outre, que le malade endure plusieurs fascheries, esquelles il sera beaucoup plus impatient à son preiudice, s'il n'a grand opinion du Medecin, & confiance en luy. Car il fera pour vn tel:

vn tel : ce qu'vn autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est en vain, que les pauures malades requierent ceux qui ont grand reputation, & desquels communément on a bonne opinion, car tels ont plus d'efficace en leurs procedures & ordonnances. Mais il ne se faut tant affectionner à ceux qu'on ne peut auoir, qu'on n'ait point d'affection aux autres: ains il en faut choisir pour secõd & troisiéme lieu: ausquels on s'addresse à faute des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'vn de ceux-ci, il faut remettre toute sa fiance, esperance, & affection en eux, sans plus desirer les autres: & esperer sur tout en Dieu, qui donne vertu aux remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'en mariage, les filles souhaitent estre logees en grandes maisons. Si elles n'y peuuent aduenir, il faut que se contentent des moyennes: & que mettent desormais tout leur amour & affection au mary qui leur eschet. Et Dieu leur peut donner autant ou plus de bien & contentement, auec les petits compagnons, qu'auec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon mesnage: autrement rien qui vaille, comme le Medecin à l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, & en desire vn autre.

Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent.

CHAP. XIII.

I'AY veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie: qui disoit à propos des Medecins, que quand il est malade, il les croit bien aux negatiues, mais non pas aux affirmatiues. C'estoit vn bon vieillard, gaillard & ioyeux, qui reuenoit d'Espagne, ayant accompli le terme de sa legation aupres du Roy

Philippe. Il interpretoit les negatiues, ce que les Medecins prohibent: comme ne boire point de vin, ne manger du fruict, ne s'esuenter, & semblables. Et les affirmatiues, comme de prendre medecine, clysteres, iuleps, & autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposition, laquelle plusieurs pratiquent à leur tresgrand dommage. Car ils veulent bien des medecins, mais cerchez qui fera ce qu'ils ordonnent: A peine se contiennent ils dans les bornes de ce Venicien, qui au moins veut abstenir de ce qu'on luy defend: & la plus part de nos malades, veulent tout le contraire. Que sert-il d'auoir le Medecin, si on n'est resolu d'accomplir & executer son conseil, pour la deffence de sa vie? Aucuns respondent, que la presence du Medecin les console, resioüit, & donne plus de courage: dont ils sentent le mal amoindrir, & leurs forces augmenter. Il y en a qui disent, ie fais quelque chose de ce que le Medecin me conseille, au moins des viures & du regime: mais des drogues ie n'en puis ouyr parler. C'est tout de mesme, que si les gens d'vne ville assiegee, appelloyent quelque bon capitaine à leur secours & defence: auquel estant venu, ils ne voulussent obeir, ni accomplir ses ordonnances, disans, qu'ils se contentent de sa presence, & qu'ils en sont fortifiez: ce leur suffit, qu'il donne ordre aux viures, & à la police: car quand à combatre, & tirer arquebusades, ils n'y veulent entẽdre. Et qu'est cela, sinon se moquer du mestier (comme l'on dit) & se perdre à credit? Ie n'oserois pas dire

Chap. 38. que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit enseigné, disant, " que l'homme sage n'aura la medecine " en horreur. Mais cela est tant fascheux à prendre. Il est vray, & Dieu l'a ordonné ainsi pour combatre le mal. Car comme la santé est aggreable, on la traite de mesme, de choses agreables, & cõme le mal est fascheux, on le traite de choses fascheuses. Ce n'est pas sagement fait, de ne s'accommoder à tout ce que le Medecin ordonne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuent à faute d'vne obseruation, qui semblera petite, le mal empire

empire iusques à la mort, tout ainsi qu'vne ville se perdra quelquefois à faute d'vne sentinelle, ou par le moyen d'vn petit trou, qui sembloit n'estre point d'importance. Faut-il plus d'vne scintille de feu, pour enflammer tout vn paillier, & de là toute la maison, & d'vne maison tout le bourg, d'vne petite faute soit en excez, ou en defaut: il s'ensuit bien souuent vn grand desordre. Et qu'auiendra-il à ceux qui mesprisent le conseil du Medecin, quand nous auons souuent beaucoup à faire de sauuer ceux qui font tout ce que nous voulons? Il aduient communément à ceux qui sont tant difficiles, qu'à la fin ils veulent tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuuent empescher de mourir, comme ils eussent bien fait au parauant, moyennant la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiegez, qui ont esté froids du commencement à se bien defendre, & employer tous leurs moyens espargnans leurs coittres, balles de laine, caisses, & autres meubles à remparer, leurs viures & argent à bien traiter les soldats, leurs armes & personnes, à combatre vaillamment: en fin quand se voyent forcez, ils presentẽt saques & bagues, iusques à leurs entrailles pour se sauuer: mais il n'y a plus remede qui leur serue, trop tard s'aduisent les Phryges, comme dit le prouerbe. Pource dõc chacun se propose dés le commencement, de faire volontiers ce que le Medecin conseillera, & ordonnera, sans aucune restrinction ou distinction d'affirmatifs, & negatifs: & encor pour Dieu soit, si on en eschappe à tel marché.



De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin ou remede, sinon contre les douleurs.

CHAP. XIIII.



I'AY retenu ce propos d'vn gentilhomme de Viuares, qui aimoit fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand compte des maux, qui estoiẽt sans douleur: & estimoit que les remedes y

seruoyent de bien peu, ou rien, comme s'il estoit necessaire que le mal fit son cours: & quoy qu'on fit, la maladie passeroit ses quatre temps, si elle estoit guerissable: & si elle estoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui sont propos erronez, fondez sur des erreurs cy deuant refutez. En somme, il ne vouloit point de Medecin, ni de medicaments, que pour luy oster les douleurs. Mais s'il fut tombé en paralysie, qui est mal sans douleur, ie croy qu'il eust bien voulu y remedier par Medecine. Et quant aux maux douloureux il faut entendre, que la douleur n'y est le principal (iaçoit que de grand importance) & qu'il faut oster le mal d'où la douleur procede, si on veut bien faire sa besongne. Car si on s'amuse simplement à la douleur, & sa cause est mesprisee (qui est le mal, source, racine, & mere de la douleur) il n'y a que deux moyens: l'vn par medicamens anodyns, qui diminuent la douleur aucunemēt, & font que la partie supporte le reste plus patiemmēt: l'autre par medicamens arcotics, c'est à dire stupefians, qui endorment le membre, en estonnant la chaleur naturelle. Dont il n'en faut vser qu'à vne extreme necessité, & prudemmēt. Mais tant les vns que les autres, ne font passer ou amoindrir la douleur que pour vn temps. Il faut tousiours reuenir à la curation du principal: autrement c'est à recommencer. Et que nos remedes ne seruent à oster le mal, qui est sans douleur, ou qui cause douleur, c'est la plus grand fausseté du monde: comme i'ay suffisamment remonstré cy dessus, où i'ay renuersé ce propos, que les Medecins sont inutiles, & ne font qu'abuser le monde. Si on me replique encor, que plusieurs guerissent bien sans Medecin & sans medicamēs: ie repliqueray de mesme, que aussi plusieurs perdent leurs douleurs sans Medecin: ni aucuns remedes: tellement que telle proposition se confond d'elle mesme.

Que

Que les suiets à maladies, sont suiets à la Medecine : les autres non.

CHAP. XV.



PLVSIEVRS redarguent ceux qui obseruent quelque regime, & s'assuiettissent à certains remedes, pour se maintenir en santé, & preuenir les maux ausquels ils sont suiets. Ceux qui repreuuẽt tels moyens, sont volontiers bien sains, & de bõne complexion, dont pour leur regard, la proposition est bien vraye, suyuant ce qui est dit en l'escriture Sainte, au iuste n'est donnee la Loy: & plus expres quand il est dit. Il ne faut point de Medecin, à ceux qui se portent bien. Mais ce propos aussi, confirme le contraire: c'est, que les personnes mal saines ont besoin de Medecin : & qui est suiet à quelque mal, est suiet à quelque reigle. Tout ainsi que nous estans suiets à peché, sommes suiets à la Loy. I'accorderay tousiours, auec le tres-eloquent Celse, que l'homme sain, durant qu'il se porte bien, & est à soy, ne se doit obliger à aucune loy, ou regime, ni employer le Medecin. Il faut qu'il aye diuerse maniere de viure: maintenant estre aux champs, maintenant en la ville, mais plus souuent aux champs, nauiguer, chasser, estre en repos quelquefois, mais s'exercer le plus souuent. Car l'oisiueté & paresse rend le corps hebeté: le trauail l'affermit. Celle là haste la vieillesse, cestuy cy fait durer l'adolescence. Il est bon aussi quelquefois de se baigner, quelquefois vser des eaux froides: ores se oindre, ores le mespriser, ne craindre aucune sorte de viande qui soit vsitee du peuple: quelquefois estre en festin: quelquefois s'en retirer, maintenant manger outre mesure, maintenant sobrement: faire deux repas le iour, plus souuent qu'vn : & tousiours bien manger, tant qu'on peut digerer, &c. Quant à la copulation charnelle, il ne

Matth. 9.

Liure I. chap. I.

la faut trop desirer, ni trop craindre aussi. Celle qui est rare, excite le corps: la frequẽte, le resout, &c. Ceci doit estre obserué, de ceux qui ont la santé ferme: & se garder, que les remedes du mauuais port, ne soyent consumez ou employez au bon. Ainsi donc les personnes bien saines doyuent estre indifferentes à tout, & ne s'assuiettir à rien, lors qu'elles se portent bien, & leur santé est ferme, comme Celse limite. Car on se feroit grand tort, de se rendre delicat & tendre, amolissant & eneruant sa bonne & forte cõplexion: laquelle se renforce tousiours plus, en s'exerçant à tout. Mais les valetudinaires, mal sains, & suiets à quelques maladies, comme epilepsie, (qu'on appelle mal de S. Iean) migraine, rheume, catharre, courte haleine, mal d'estomach, oppilation de foye ou de ratelle, colique venteuse ou pierreuse, gouttes, & semblables maux (desquels la plufpart est hereditaire, aussi bien que la ladrerie) qui doute que tels ne doyuent viure de reigle, s'ils veulent estre à leur aise, & viure longuemẽt? Ceux aussi qui s'adonnent à l'estude, où à charges publiques, d'autant qu'ils sont suiets à beaucoup de necessitez, doyuent estre reiglez: autrement ils tombent souuent en maladie. Car ils se cõtraignent à beaucoup de choses, qui leur sont nuisantes. Et Celse au propos allegué suppose, que l'homme sain, soit aussi tout à soy. Or en la proposition que nous disons, *suiets à maladie*: nous entendons vne particuliere subiection & aptitude. Car tous les hommes du monde, sont suiets à toutes sortes de maux, comme ils sont tous suiets à la mort. Mais nous disons aucuns y estre suiets particulieremẽt, qui ont vne inclination & disposition à quelque mal, duquel la semence ou le rudiment est en eux, non qu'ils soyent de fait malades, mais pour peu de chose ils tõbent en maladie, & pourtant ils se doiuent bien contregarder: à l'exemple de celuy, que nous auons allegué au second chapitre de ce liure, qui estant le plus maladif de son temps, neantmoins vesquit cent ans, par grand artifice, & exquise maniere de viure.

Que

Que ceux qui ſçauent quelque peu la Medecine, ſont plus mal aupres des malades, que ceux qui ne ſçauent rien du tout.

CHAP. XVI.

CESTE erreur deuoit eſtre deduite apres celle du neufiéme chapitre, ou i'ay remonſtré, qu'il y a plus de Medecins, que d'autre ſorte de gens. Mais craignant d'offenſer les perſonnes qui ſont fort ſecourables, i'ay eſté long temps en ce combat d'eſprit, ſi ie les deuois taxer & reprendre ainſi publiquement. En fin i'ay eſté perſuadé à paſſer outre, ſçachant qu'il y a plus de danger que l'on ne cuide en ceux qui ſçauent quelque choſe, & penſent tout ſçauoir. Car de celà, outre-cuidez, preſument & entreprennent des plus grands choſes: ou bien reſiſtent & empeſchent, que les Medecins n'employent leurs principaux remedes, qui ſeroyent neceſſaires à la prompte & ſeure gueriſon. Mais ces cõtreroolleurs les tiennent engagez de crainte, tellement qu'ils n'oſent, & font alte. Il y a des perſonnes, qui ne ſçauent de tout rien en Medecine, quãt au diſcours ou raiſon, comme ſont femmes ignorantes, qui meſmes ne ſçauent lire, ne eſcrire: mais ont quelques obſeruations & reigles, ſçachans bien faire vn potage, vn coulis, reſtaurant, orge mondé, qui font bien vn lict, coiffent bien le malade, ſçauent quelques petits remedes contre la rongne, la bruſleure, la violette abbaiſſee, les vers, la ſuffocation de matrice, &c. De celà ils penſent tout ſçauoir, & font pluſieurs choſes de leur ſicap ou fantaſie, au deſceu du Medecin: & s'il ſuccede mal, ils n'ont garde de s'en vanter, la grand robbe du Medecin couure tout cela. Il ſeroit bon & expedient, que les aſſiſtans ne ſceuſſent du tout rien ſinon obeyr aux ordõnances du Medecin. C'eſt vn ſçauoir fort profitable au malade: car qui ne preſume riẽ de ſoy, n'entreprẽdra iamais que d'executer ce que luy eſt preſcrit, ordonné & cõmandé. Les autres qui pẽſent

ſçauoir,y adioutēt,diminuent,alterent,ou n'en font du tout rien. Cōme les mauuais apothicaires, qui executent à leur plaiſir les ordōnances des Medecins:pẽſent de ſçauoir mieux la portee du malade,où la nature du mal:enyurez de quelque opiniō d'eux, pour auoir veu plusieurs telles maladies,hāté diuers Medecins, & obſerué le ſuccez de ſemblables receptes. O dangereuſe outrecuidance,voyla que ruyne la plus part des malades. Il vaudroit beaucoup mieux,de par Dieu,ne ſçauoir du tout riẽ,queſçauoir ainſi en empirique.O quel malheur pour la vie du patiẽt,& l'hōneur du Medecin, que d'auoir vn apothicaire ainſi outrecuydé, temeraire,& entrepreneur.En Italie & en Eſpagne,cōme i'entens,les malades ſont bien mieux ſeruis.Car l'apothicaire ne va point voir le malade, ſi n'eſt de courtoiſie & amitié,non cōme apothicaire, & les Medecins n'eſcriuẽt point au pied de leurs receptes,à quoy faire ſont les remedes.Tellemẽt que l'apothicaire ſçait auſſi peu l'intentiō du Medecin,que s'il n'en voyoit rien. Par ce moyẽ il ne peut abuſer des ordonnances du Medecin, ou beaucoup moins q̃ nos apothicaires, auſquels tout eſt cōmuniqué trop familierement. Apres les apothicaires(ie parle des mauuais,& nō des bōs,prudẽs,modeſtes,& gẽs de bien,qui ne ſe meſlẽt que de faire leur meſtier)les plus dāgereuſes ſont les gardes ou ſeruātes des malades qui penſent plus ſçauoir que le Medecin (meſmes ſi elles ſōt vieilles au meſtier)touchāt la nourriture principalement,quoy qu'elle ſoit d'ineſtimable importāce,pour ſa qualité,heure & meſure.Vray eſt q̃ de la qualité, elles en croyẽt aſſez le Medecin:mais de l'heure & meſure,elles en font à leur plaiſir. Ie laiſſe à part la droguerie qu'elles vſent à cachettes, & l'omiſſion qu'elles font de nos ordōnances. Brief elles diſpẽſent de tout,& en vſent à leur phantaſie.Si elles rencōtrent le malade de meſme. Telles perſonnes ſont fort dāgereuſes:& vaudroit beaucoup mieux auoir de celles,qui n'ont iamais rien veu, & ne ſçauent autre leçō, que de l'obeyſſance.

FIN DV PREMIER LIVRE.



SECOND LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant la Conception & generation.

Si vne femme peut conceuoir sans auoir eu ses fleurs.

CHAPITRE PREMIER.

ON dit communémēt, à propos des femmes, qui n'ont leurs purgations naturelles, & par consequent ne font d'enfans, *qui ne fleurit ne graine*: similitude prinse des plātes lesquelles sont steriles, & ne portent fruit ne semence, si elles ne fleurissent. Car la fleur est l'exorde ou fondement, ou preparatifs à la semence & au fruict de chasque plante. Pour ceste occasion aussi, on appelle fleurs les purgations menstruales de la femme, d'autant qu'elles precedent communément, & sont comme preparatif au fruict, qui est l'enfant. Dont il faut par consequent, que les femmes ne puissent produire fruict, auant qu'elles ayent eu leur menstrues. Et la raison est, d'autant que le sperme receu en la matrice, & retenu, se doit incontinent nourrir & augmenter du sang de la mere, à ce qu'il soit suffisant à former vn enfant: autrement ce n'est conception. Or pour entendre ce mesnage, & la

merueilleuſe prouidence de nature, il faut ſçauoir, que la femme eſt faite de telle complexion & trempe, qu'elle eſtant froide & humide plus que le maſle, engendre plus de ſang qu'elle ne peut cõſumer à la nourriture de ſon corps: meſmes depuis qu'elle attaint le douziéme an de ſon aage (qui eſt le terme de ſa puberté) & qu'elle a fait la plus-part de ſon accroiſſemẽt. Lors commence le ſang à eſtre ſuperflu, & n'eſtant tout employé à la nourriture des parties, il s'aſſemble de peu à peu à l'entour de la matrice: & quand il y en a notable quantité il verſe en dehors, reietté du corps, cõme choſe inutile. Ie dis inutile au corps de la femme ou fille, qui en a ſuffiſamment pour ſoy de meilleur & plus digeſt. Car le ſang qu'elle reiette ainſi tous les mois, n'eſt que la portiõ de tout le ſang la plus cruë & indigeſte, nompas (comme pluſieurs ont opiné) infect de mauuaiſe & pernicieuſe qualité. Il n'eſt à reprouuer q̃ de ſa crudité, ſi la femme eſt autrement biẽ ſaine comme il faut touſiours ſuppoſer. Et par ce que elle abonde en tel ſang, nature a ordonné que la portion moins digeſte ſe verſeroit tous les mois. Et voila ſa grande & merueilleuſe prouidence, à faire les preparatiues de l'enfant. Car elle a tellement ordonné toutes choſes, que la femelle, à raiſon de ſa complexiõ, accumule tant de ſang, que de la portion ſuperflue, la ſemence conceuë en peut prendre la nourriture & ſon accroiſſement. Et il n'eſt ja beſoin, que telle portion ſoit de ſang fort elaboré & digeſt: le plus crud ſuffit à cela: d'autant que la ſemence conceuë a vne grand vertu digeſtiue, pour recuire telle matiere: & l'enfant eſtãt formé, ſon foye eſt le premier qui reçoit ladite portion qu'il recuit, & en fait du ſang bien elaboré, pour la nourriture de tout le corps. Voyla comment il a eſté preueu à la conception & generation de l'enfant, luy eſtant preparé d'vne neceſſité naturelle, ſon entretien dans le corps de la mere. Dequoy il eſt aiſé à entendre, que ſi vne femme eſt fort indigente de ſang, comme apres vne grand' maladie, elle ne pourra conceuoir:

d'autant qu'il y en a prouision à l'entour de la matrice. Car si tost que la semence est logee dans la matrice, qui est le champ de nature, si elle ne rencontre l'humeur sanguin à son commandement, pour sa pasture, & entretien, elle s'escoule, ne pouuant seiourner en tel lieu, sans estre soudain mise en besongne. Dont quand bien tout le corps de la féme seroit fort plein de sang, s'il n'est pour lors copieux à l'endroit de la matrice: ou que les vaisseaux d'icelle soyent bouchez & oppilez, de sorte que la semence n'ayt moyen d'estre incontinent prouueuë de son aliment, ce n'est rien fait. Ainsi deuant la pubetté, vne fille communément est inepte à conceuoir: & depuis aussi, si elle n'est capable d'auoir ses fleurs pour quelque empeschement. Mais est il possible, qu'elle conçoiue & enfante auant que ce sang menstrual ait versé dehors? C'est la question proposee en ce chapitre: à laquelle ie responds, qu'il est bien possible. Car il se peut ainsi rencõtrer, que sur le poinct que ses fleurs luy doiuent venir, & le sang est accumulé à l'entour de la matrice, pour verser delà à quelques heures, la semence estãt receuë au fond de la matrice, elle s'y arrestera, ayant trouué sa munition preste. Et par ce moyen le sang sera retenu, iusques à tant que l'enfant bien nourry & accreu, vienne eñ lumiere. Lors ce qui est superflu du sang, qui n'a esté employé à l'entretien de l'enfant, se vuide & verse, au moins le plus inutile. Car le surplus recourt soudain aux mamelles pour estre conuerty en laict, à nourrir l'enfant né. Et si la mere deuient nourrice, elle pourra cõceuoir derechef, sans auoir eu ses fleurs, c'est à dire, qu'elle ait versé du sang menstrual. Car il est retenu pour la generation du laict. Mais il y en peut auoir suffisammẽt à l'entour de la matrice, pour faire bonne chere à la semence, qui y seroit portee, & sur tout quand l'enfant, qui tette, est ja grandet, & qu'a raison qu'il mange, il ne tette plus tant comme il souloit: adonc le sang mẽstrual ne va aux mamelles en telle abondance qu'au parauant: ains s'accumule contre la matrice, où il a

ſon autre recours. Dont pour lors la femme eſt fort prompte à redeuenir groſſe, & faut ſeurer l'enfant. Il peut auſſi aduenir, que la femme ne leuera point de geſine, qu'elle ne ſoit r'engroiſſee. Ainſi elle aura conceu deux fois, ſans auoir eu ſes fleurs, c'eſt à dire verſé en dehors le ſuperflu de mois en mois : & pourra continuer ainſi toute ſa vie, eſtant touſiours ou enceinte, ou nourrice, ou en geſſine. Ainſi i'entens qu'vne dame d'aupres de Toloſe, de complexion ioyeuſe & gaillarde, a eu dixhuict enfans, que maſles que femelles, ſans auoir eu iamais autre perdement, que celuy de l'enfantement. Ie l'ay aprins de madame la Mareſchalle de Monluc, qui dit auoir vne voiſine de meſme. Et pourtant il faut vſer de ceſte diſtinction pour reſpondre à la queſtion propoſee : qu'vne femme peut conceuoir, ſans auoir eu ſes fleurs, qui verſent exterieurement : & non ſans auoir ſes fleurs ou du ſang menſtrual preſt à verſer, accumulé tout contre la matrice. Car il ne verſe point aux femmes qui ſont ſaines (comme nous ſuppoſons touſiours eſtre, celles de qui nous parlons abſoluëment) ſinon à faute d'eſtre employé ſur le poinct, qu'il y en a aſſez, ou à nourrir la ſemence comprinſe dans la matrice, ou à faire du laict. Vray eſt que la nourrice peut bien auoir ces fleurs, nonobſtãt qu'elle ayt force laict : d'autant qu'elle aura du ſang à ſuperfluité, encor plus que ne peut employer en laict, outre ſa nourriture. Auſſi il n'eſt pas neceſſaire : que toute femme qui a bien ſes menſtrues, & reiglees & loüables, conçoiue : car il y a d'autres cas requis à la conception & generation, leſquels n'eſtans de ce propos ie les paſſe ſoubs ſilence. I'ay aſſez fait d'enſeigner comme il faut entendre, que la femme peut auoir des enfans, ſans auoir eu ſes fleurs.

S'il est possible qu'vne fille conçoiue à neuf ou à dix ans.

CHAP. II.

LE tres-illustre Prince de Salerne Ferrand de Sanseuerin, dernier decedé, m'a conté autrefois en la ville d'Alais, ou il s'estoit marié, que pour certain, en son pays de Salerne, vne fille auoit enfanté à neuf ans : & que l'enfant vesquit. I'ay ouy parler d'vne autre, qui à Paris enfanta à dix ans, On affirme aussi (& cecy est bien tesmoigné) qu'à L'estore, ville de Gascongne, vne fille enfanta à neuf ans. Elle est encor viuante, nommee Ianne da Peirié, qui fut mariee à Vidau Beglié, en son viuant receueur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit lieu. Elle auorta d'vn fils à l'aage de neuf ans : puis à vnze ans enfanta vne fille, qui vesquit, & a eu des enfans, & à quatorze vn fils, nommé Laurens, encor viuant : à seize, vn autre aussi viuant, qui est Pierre. Cinq ans apres (qui fut le vingt & vniéme an de son aage) enfãta vne fille pour le iourd'huy veufue d'vn apothicaire. Et depuis cessa d'engroisser, iaçoit que son mary vesquit. Mais comment peut estre cela ? S'il est vray que la femme ne peut conceuoir plus tost que d'auoir ses fleurs, ou dedans ou dehors : & qu'elle n'en est capable auant la puberté, quand son corps commence a-uoir moins besoin du sang, que la femme engendre en grand quantité, ainsi que nous auons remonstré au precedent chapitre ? la puberté est difinie aux femelles à douze ans, & aux masles à quatorze: & pour lors commencent tant les vns que les autres, à produire du poil à l'endroit de leurs parties honteuses au lieu nommé Pubes, en Latin & en François Penil. Dequoy l'exication manifeste du corps & le notable chã-

gement de la premiere complexion est suffisamment tesmoigné. Or ce que nous disons aduenir à douze ans aux femelles, c'est le commun & ordinaire: & n'est pas impossible qu'il s'auance & aduienne plus tost: cõme il y a des choses fort rares en nature. Car il peut estre qu'vne fille à dix ans sera mieux aduenuë, plus corpulãte & nourrie, qu'vne autre à quinze ou à vingt ans, & mesmes qu'elle cessera plus tost de croistre, & sera en sa puberté, ayant autant aduancé à neuf ou dix ans, que le commun des autres à quatorze ou à vingt. Cela n'est pas impossible. Et si on peut auoir en si bas aage, les parties qui seruent à la copulation & conception assez capables (comme l'on peut, veu la corpulance du corps) & auoir du sang en abondance, pour entretenir la semence receuë, quel empeschement y peut il auoir, que la fille ne conçoiue auant dix ans? Le nombre des ans ni fait rien: le nombre n'est qu'vn cõpte, & les ans ne sont que les termes & limitations du changement des complexions. Dõc si la complexion est telle à dix ans, que aux autres à quinze, (comme il peut estre certainement) auec la corpulence requise, il ne faut pas douter que le reste ne puisse aduenir. Ainsi voyõs nous de l'esprit, qu'il y a des personnes autant sages, accortes, fines, rusees, mesnageres, de bõ discours & aduis, à l'aage de quinze ans, que d'autres à vingt cinq, & par consequent autant capables d'administration & maniement de leur bien, ou d'autre charge. Or nous disons en Medecine & Philosophie morale, que les mœurs de l'esprit suiuent le temperament du corps: dont on peut de l'vn comprendre la condition de l'autre. Parquoy ce qu'on voit d'admirable à vn esprit, pourra estre aussi veu quelquesfois merueilleux à vn corps: comme de conceuoir & enfanter à neuf ou à dix ans, tout ainsi qu'vn esprit enfãtera de belles œuures, oraisons, poësies, & autres braues compositions, en si bas aage, qu'il sera presque incroyable Cõme de Michel Verrin Espagnol, qui mourut à l'aage de 18. ans, ayãt composé vne poësie morale de grand

de grand sçauoir & sagesse. Donc il est bien faisable, ce qu'on dit de ces filles par les raisons que i'ay deduit, & croyable par consequent, mesmes quand il est bien tesmoigné. Et pour passer plus outre, il est bien vray semblable, que plusieurs filles conceuroyent de mesmes, auant l'aage de puberté, si on les essayoit: mais on a opinion du contraire, & c'est treshonnestement fait de s'en abstenir, pour autres raisons: & est sagemẽt aduisé de ne les marier, si tost qu'elles s'y pourroyent accommoder. Car premierement, les fillettes n'ont pas la discretion, sens, & iugement, de bien mesnager, n'y d'entretenir leurs maris, qu'elles ne soyent plus aduancees. Secondement, cela les peut empescher de croistre autant qu'elles feroyent: dont s'ensuyuroit en fin, que la race humaine seroit de fort petite taille. Car & hommes & femmes resteroyent plus petits, & engendreroyent de semblables. En outre, les enfans qui naissent de peres & meres fort ieunes, sont moins robustes, tout ainsi que ceux qui sont engendrez de personnes fort vieilles. Item, les meres fort ieunes sont en grand danger de mourir en l'enfantemẽt. Le Philosophe adiouste à ces raisons, que les filles sont plus lasciues, qui ont esté entamees fort ieunes. Parquoy il nous aduertit sagement, de ne les marier auant 18. ans, ni les garçons auant 36. Ainsi on a de plus honnestes femmes, & bonnes mesnageres, qui font de plus beaux enfans plus grands & plus robustes: comme ils sont de vray, quand pere & mere estans bien nourris, ont ja cessé de croistre. Apres auoir escrit ceci, i'ay esté à Lectore, où i'ay veu la femme qui auoit enfanté à neuf ans, & parlé à elle de ce fait. On la maria n'ayant que sept ou huit ans, a Vidau Beghé, qui en auoit plus de 25. & fut abandonnee de ses parens, à toutes les volõtez de son mary. Dont le cas est moins merueilleux, attendu l'aage de l'homme. C'est vne petite femme de moyenne corpulance, aagee pour le iourd'huy (que nous cõtons 5. d'Auril. 1577.) de quarante quatre ans. Elle m'a dit, que depuis son premier enfant, duquel elle auorta

Quand la fille pesé vn auque, on luy pot metre la canque (dit le vulgaire.)

Au 7. des politiques 16. chap.

n'ayant que neuf ans, elle eut tousiours ses fleurs bien reiglees. Passé le vingt & vniéme an de son aage, elle n'engroissa plus, ayant encor demeuré auec son mary, l'espace de dix & neuf ans.

Sçauoir mon si les taches rouges que les enfans portent de leur naissance sont de la conception. Et s'il est possible, qu'vne femme conçoiue, durant qu'elle a ses fleurs.

CHAP. III.



IL y a d'enfans, fils & filles, qui naissent auec des taches rouges au visage, au col, aux espaules, ou autres endroits de leur personne. On dit, que c'est pour auoir esté conceus & engendrez durant que la mere auoit ses fleurs, comme on le dit aussi de ceux, qui ont les ongles tubereuses & apiecees. Mais ie tiens qu'il est impossible, que durant le flux menstrual vne femme conçoiue : & ce au premier paradoxe de la seconde Decade, où ie deduis amplement mes raisons : & entre autres, que la semence ne peut s'attacher contre la matrice, pour y estre retenuë, tandis que le sang verse par le fons d'icelle au dehors. Car au contraire, ce sang emporteroit quant & soy la semence, comme vn torrent qui inonde de toutes parts. D'auantage pour la conception & retention de la semence, qui requiert incontinent du sang pour son entretien, il ne faut pas que ce sang y soit poussé de la faculté expultrice, qui le reiette: ains qu'il soit attiré de la semence mesme, peu à peu comme rosee, tout ainsi que font les parties de nostre corps pour leur nourriture. Car si ce sang y est enuoyé impetueusement & en abondance, la partie en sera surchargee, & aura vne inflammation qu'on nomme Phlegmon:

Phlegmon : & n'en ferá pas nourrie, ains accablee. Doncques il n'est possible, que la femme conçoiue durant ses fleurs : si ce n'est à la fin comme dit Aristote, lors que n'estát copieuses, ni impetueuses, elles peuuent estre arrestees & supprimees de la semence, qui s'attache contre la matrice, comme de colle : & adonc ledit sang commence à filer plus prim, attiré petit à petit de la semence. Et ce dernier sang moins crud ou imparfait, que le premier : car tousiours le plus inutile se verse au commencement. Dont le dernier approche plus du naturel de celuy qui doit demeurer. Parquoy aussi la groisse est plus salubre, si la femme conçoit sur la fin de ses mois, que sur le poinct de les auoir. Mais puisque la semence peut supprimer les menstrues sur la fin, ces menstrues peuuent-ils causer ces taches rouges? Non, à mon aduis. Car le sang ne va pas à la semence, sinon attiré, & il est attiré fort bellement : sçauoir est, autát & à mesure que la semence se peut trásmuer en soy, pour sa nourriture & accroissemét. L'enfant desia formé en fait de mesme. Et ne faut pas cuider, que le sang se ruë sur l'vn ou sur l'autre, ou qu'il se confonde & mesle auec la seméce dót en quelque endroit ell'en soit tachee. Cela est trop erronee. Et quand bien le sang se verseroit ainsi dás la matrice, la semence ne vaudroit rien, & seroit inutile à la conception. Dont il ne faut rapporter aucunement ces taches au sang méstrual, qui soit en cours lors de sa conception. Dequoy donc viennent elles? ce peut estre de quelque heurt, compression, ou cócussion que la mere aura eu, aucunesfois sans y prédre garde, ne s'en aduiser. Toutesfois les meurtrisseures ne durent pas volontiers si longuement, ains se resoluent ou suppurent. Madame la Mareschale de Monluc m'a fait voir l'endroit, ou sa plus ieune fille a eu de ses rougeurs, & porté plus d'vn an apres qu'elle fut nee : c'est à l'espaule gauche, de la largeur d'vn sold. En fin la partie suppura : & l'vlcere fut lóg téps à guerir, pour raison de la mauuaise chair, qu'il falut cósumer ou separer auec des corrosifs. Est ce

point dõc qu'en ceſt endroit, le corps intéperé ſoit vitié d'vne morphee rouge, ainſi qu'il aduiẽt à pluſieurs lõg tẽps apres leur naiſſance? Car noſtre corps eſt ſuiet à toute ſorte de morphees & taches, en diuerſes parties, & ce à cauſe de l'aliment, ou de la complexion deprauee du lieu auquel s'engendrent ces taches. Pourquoy ne ſe fera-il de meſme, à l'enfant dans le ventre de la mere, qui eſt plus tendre & d'aiſee impreſſion? N'eſt il ſuiet à morphees, & à tous autres maux, comme celuy qui eſt né? Il pourra donc pour ſemblables cauſes, venir à telle maladie & defedation de ſa peau.

Pourquoy eſt-ce que la femme conceuant à la fin de ſes fleurs, ou toſt apres, volontiers deuient groſſe d'vn fils: & celle que ſur le retour, d'vne fille.

CHAP. IIII.



La propoſition n'eſt pas vniuerſelle, ni de ce qu'aduiẽt touſiours, mais le plus ſouuent, comme l'experience de pluſieurs le teſmoigne. C'eſt à nous de rendre la raiſon, qui en eſt cauſe: & s'il y a lieu de s'arreſter à ce propos: d'autant que cela peut ſeruir aux hommes, qui deſirẽt auoir des maſles, & pour leur ſeruice, & pour la ſucceſſion des biens, honneurs, & dignitez, ou à cauſe de ſubſtitutions affectees aux lignes maſculines, & quand ce ne ſeroit que pour l'excellence du ſexe, il y a bien dequoy le deſirer. Car on eſt touſiours plus affectionné à ce qui eſt plus parfait, ou de ſoy, ou à noſtre iugement, aduis, & appetit. Or ſans doute le maſle eſt plus digne, excellent, & parfait, que la femelle: teſmoin l'autorité & préeminence que Dieu luy a donné, le conſtituant ſus la femme, comme chef & ſeigneur. Auſſi la femelle eſt comme vn defaut, quand ne ſe peut mieux faire.

faire. Car nature pretend faire tousiours son ouurage parfait & accompli: mais si la matiere n'y est propre, elle fait le plus approchant du parfait qu'elle peut. Dót si la matiere n'est assez propre & conuenable à former vn fils, elle en fait vne femelle, qui est (comme parle Aristote) vn masle mutilé & imparfait. Ainsi donc on desire par cest instinct naturel, plus des fils que des filles, iaçoit que tout est bon. Parquoy il seruira au public, de sçauoir ceste petite obseruation, & la raison d'icelle. Il faut premierement supposer, que la femelle estant plus froide & humide naturellement que le masle, se plaist à semblable nourriture. Car chacun est entretenu de ce qui respond à sa complexion. Doncques la semence estant retenue dans la matrice, de soy indifferente à tout sexe (car la semence n'est masculine, ou feminine, ains apte à l'vn ou l'autre sexe) elle sera conuertie en corps masle ou feminin, selon la disposition de la matrice, & du sang menstrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge estre conuerti en yuroye, d'autres en auoine sterile, & ainsi plusieurs grains degenerer, à cause du temps pluuieux, & de la superflue humidité de la terre: ainsi pour certain la semence de l'homme, quoy que fut apte de soy à faire vn masle, degenere souuent en femelle, par la froideur & humidité de la matrice (laquelle est appellee *champ de nature*) & par la trop grand' abondance du sang menstrual, crud & indigest. Cela est volontiers sur le poinct que la femme doit auoir ses fleurs. Car adonc la matrice est fort moite, de l'humeur qui croupit à l'entour d'elle, comme vn estang. Et au contraire, apres que cela est escoulé, elle deuient seiche & plus chaude, ayant le sang de mesme celuy qui est de reste au corps. Dont à ce poinct, la femme est plus apte à conceuoir vn fils, comme au retour de ses fleurs d'vne fille. Il ne faut ja douter, que ne soit bien vray ce que i'ay dit, la semence estre indifferente aux deux sexes, mais que nature pretend tousiours d'en faire vn masle: comme celuy de conioins & accouplez, qui fournit

Liu. 2. de la gener. des animaux chap. 3. & liur. 4. chap. 6

Voyez ce qu'en dit Galien au dernier cha. du premier liu. de la faculté des alimens.

plus de ſperme, & du meilleur, à la vertu formatrice. Car la ſemence de la femme eſt en doute, ſi elle a quelque part en ceci. Dont il s'enſuiuroit touſiours generation d'vn maſle, comme le bon froment fait bon froment, ſi le champ y eſtoit bien diſpoſé. Car c'eſt le terroir,& la ſaiſon trop humide,qui fait degenerer le bon grain en mauuais,ou moins bon. Les laboureurs ſçauent bien, que la ſemence de peu à peu diminue ſa force, & en fin s'abaſtardit, ſi on la continue à vn meſme terroir. Dont ils conſeillent de changer parfois la ſemence, & en prendre d'vn autre lieu. Ainſi voyons nous qu'vne femme, qui ne faiſoit que des filles auec ſon premier mary, fait force fils auec le ſecond,& au contraire,l'homme qui n'auoit de ſa premiere femme que des filles,d'autant qu'elle alteroit la complexion de ſa ſemence, la rendant plus froide & plus humide,a de la ſeconde force fils. Car le terroir y eſt propre,& s'accorde formellement auec les qualitez de la ſemence du mari. Mais il faut auſſi entendre, que bien ſouuent la diſpoſition de la matrice, & du ſang de la mere,eſt cauſe que la ſemēce du pere phlegmatic,plus apte à produire filles,que fils, conuertie en complexion plus temperee, deuiendra matiere d'vn fils: car comme la terre peut empirer & corrompre le grain:ainſi peut-elle corriger ſon imperfection.Dont on voit ſouuent les fruicts des arbres, plus beaux au terroir ou ils ont eſté tranſplantez ou ſemez, que au lieu d'où ils ont eſté prins. Car ce nouueau terroir leur fait part de ſa bonté. Ainſi eſt-il de la matrice pure & nette, deſſechee de ſon humeur ſuperflu,& reſchauffee (comme apres le flux menſtrual) qu'elle eſt plus apte à produire vn fils, ſi la ſemence y conuient bien de ſa complexion.

Contre

Contre ceux qui conseillent de cognoistre la femme durant ses fleurs, pour ne faillir de l'engroisser.

CHAP. V.



CE conseil n'est pas seulement deshonneste, & contre les bonnes mœurs, ains aussi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le defend tres-expressément, au Leuitique, chapit. 15. Et mesmes les femmes n'osoyent aller au temple durant leurs mois, estant tenues pour souillees : & ceux qui s'oublioyent de les cognoistre, polus & immundes. Cela estoit defendu pour vne bonne cõsideration: non de peur que l'enfant cõceu durant les menstrues, fut lepreux ou subiet à ladrerie, comme plusieurs cuident: mais au contraire, par ce que la femme pour lors est inepte à conception, qui est la principale fin de la copulation: & que c'est chose sale, indescente, & brutale, d'auoir à faire à vne femme durant qu'elle se purge. Que ce ne soit de peur que l'enfant ne soit ladre, nous l'auons assez prouué, quand nous auons remonstré aux deux precedens chapitres, que la femme ne peut conceuoir durant ses fleurs. Et voila par consequent refutee ceste opinion & conseil, qui n'est seulement contre la loy de Dieu, & l'honnesteté, ains aussi contre la loy de nature, & le dessein qu'on en a. Car on pẽse d'engroisser mieux, & il est impossible: si ce n'est sur la fin, comme nous auons dit au troisiéme chapit. Car adonc il est faisable : mais plus honnestement & seuremẽt, quand la femme est bien essuite. Car, comme nous auons remonstré au prochain chap. la femme estant purgee & nette, ell' est plus habile à conceuoir. Ainsi en voyons plusieurs deuenir grosses, bien tost apres estre purgees medicinalemẽt pour quelque occasion de maladie presente, ou imminente, sans que l'intẽtion du Medecin, ou la leur fut, afin d'engroisser.

Contre ceux qui ne cessent d'embrasser pour auoir des enfans: & les autres qui le font peu souuent, afin d'en auoir moins.

CHAP. VI.

LE vulgaire ignorant s'abuse en deux façons contraires, contreuenant totalemẽt à son intention : quand les vns fort desireux d'auoir d'enfans, ne cessent d'embrasser leurs femmes le plus qu'ils peuuent. Les autres les espargnent, craignans d'auoir trop de mesnage. Les premiers se pensent, que s'ils faillent à vn coup, les autres le reparent: & il aduient tout autrement. Car ce que pourroit estre fait en vn bon coup, peut estre defait au retour. Et que plus est, quand on y retourne ainsi souuent, mesmes sans y estre inuité de nature, la semence n'a loisir d'estre bien elaboree & parfaite. Dont elle n'est feconde & prolifique, ains inutile comme d'eau. Toute semence n'est pas conuenable à faire des enfans: il y faut deux conditions tresnecessaires. L'vne, qu'il y en ait assez bonne quantité: l'autre, qu'elle soit bien cuite & digeste, espaisse, & gluante, plaine d'esprits fretillans. Toutes deux mãquent à ceux qui y retournent si souuent. Car quand ils seroyent les mieux nourris du monde (cõme c'est vn mestier qui veut biẽ viure: car Venus est froide sans pain & vin, ainsi que le prouerbe dit) & les plus seiournez : il est impossible qu'il y ait tousiours prouision de semẽce, & que elle soit bien digeste. Dõt au contraire, les autres y aduiẽnent mieux, qui couchẽt moins souuent auec leurs femmes. Car ils font ce pendant (s'ils sont continens, & ne font l'amour autre part, cela s'entend) amas de semence, qui tout à loisir se rend parfaite en bonté: de sorte que au premier coup, si la femme y est disposee, ils l'engroissent, au plus loin de leur intention. Ainsi voit on plusieurs femmes ne releuer

releuer de gesfine, qu'elles ne soyent r'engroissees: d'autant que le mary a fait prouision de matiere, durant trois semaines ou vn mois: & la femme a la matrice biẽ repurgee: aussi qu'elle ayant esté mieux nourrie que de son ordinaire (sur tout s'elle a fait vn fils, qui cause volontiers plus de ioye, que vne fille) elle a de son costé accumulé beaucoup de sa semence: qui la chatouille, & fait estre plus friande du masle, que n'auoit esté de long temps. Car durant la groisse, que sa matrice est pleine, elle a moins de plaisir à la copulation. Mais à la fin de la gesfine, la matrice tourne crier à la faim, & à l'appetit plus grand, que au parauant. Voila pourquoy la femme oublie facilement, esmuë de ceste friandise, les vœux & protestations, qu'elle a fait lors de l'enfantement, pressee des douleurs: quand il faut rendre gorge du plaisir receu au parauant. Adonc elle voudroit ne plus faire d'enfans, desire estre desormais sterile: & (si se pouuoit faire sans autre mal) n'auoir plus les parties de copulation. Mais quand dela à quelques iours, & ces douleurs, & les tranchees de ventre, & le mal des tetins est bien passé, le tout s'oublie, & la matrice commẽce à fretiller, entalantee du ieu d'amour: voire en est plus affamee que iamais, pour la friandise goustee au parauãt. Et plus encor, si l'accouchee a esté bien accommodee & seruie d'estuue, de bain, & autres gentillesses pour r'affermir le ventre, resserrer les conduits, & reparer tout, de sorte qu'il semble qu'on n'y ait pas touché. Adonc vrayement la femme est bien disposee à conceuoir. On voit le semblable au retour du mary apres quelque voyage, que la femme deuiendra soudain grosse: pource que l'homme apporte bien dequoy, (s'il a esté bon mary, & n'a fait breche à son mariage) & que la femme ayant attendu longuement, en est affamee. Aussi qu'au reuoir apres vn lõg temps, il semble, qu'ils se font l'amour, comme le iour des nopces. Par ces obseruations, & les raisons deduites, il est aisé à comprendre, que qui le fait moins souuent, est plus as-

seuré d'engroisser sa femme: pourueu(cõme i'ay protesté)qu'il n'aille au change,& qu'il n'espargne sa femme pour les commeres. Car ce seroit bien vn moyen, pour n'auoir guieres de mesnage, quand on ne semeroit en son champ,que de semence agannie & euanide, la meilleure estant employee à l'execution de l'amour folle:où de fait les mauuais maris apportent la cresme de leur en bon poinct,& toute leur gaillardise, ne reseruant à leurs femmes que le pain bis,& les fondrilles du vaisseau. Ce sont de meschantes gens, adulteres,infames & vilains,ausquels Dieu ne fait la grace de multiplier en belle lignee & enfans legitimes,vrais successeurs de leurs biens & hõneurs:ains remplissent leur maison de batardaille, qui represente deuant les yeux leur peché: duquel (s'ils ont quelque crainte de Dieu) ils doiuent auoir grand desplaisir & compunction,auec repentance cõtinuelle,& en gemir du profond de leur cœur,comme le bon Dauid. Mais au cõtraire,des enfans legitimes, on en glorifie Dieu, & on s'y resiouit ouuertement, leur departant & biens & honneurs en grand contentement.

Qu'il ne faut cognoistre la femme auant dormir: & que pource les trauailleurs sont moins goutteux, & ont plus d'enfans.

CHAP. VII.

IL y a deux choses à remonstrer:pourquoy les trauailleurs,comme laboureurs& artisans,ont communément plus d'enfans, que les personnes d'estat,ou sedentaires: & pourquoy ils sont moins goutteux. Ie taise les autres causes de la goutte pour le present:icy, où ie traitte de la generation,il me suffit de faire entédre,que la goutte procede bien souuent de l'acte Venerien, importun & intempestif. C'est quand on s'y

adonc auant que l'estomach ait fait sa digestion, apres auoir crapulé : comme font volontiers ceux, qui sont par trop subiets & adonnez à volupté charnelle, luxurieux, & paillards. A ceux là toutes heures sont bonnes c'est à dire, qu'ils n'obseruent aucunes heures, qui estans plains d'oisiueté (qu'on appelle, *bon temps*) bien nourris du corps, maigres d'esprit, vont cerchant telle occupation, & se prouoquent, voire pressent & forcent nature à ceste folie, qui en fin coute bon. Car ils abregent leur vie de beaucoup, ainsi que les passereaux salaces & lubriques, qui viuent peu, & se rendent fort disposez, enclins, & suiets à goute, cholique, nephritique, apoplexie, paralysie, tremblement, & autres maladies de crudité: laquelle engendre le phlegme, pere de tous ces maux. Et c'est d'autant que le paillard fait grãde perte d'esprits, & de chaleur naturelle, en dependãt beaucoup de sang, prochaine matiere de la semence, dont il s'ensuit, que les parties seruantes à la nourriture du corps, sont refroidies & affoiblies: & par consequent ne peuuent faire bonne digestion. Et voila quãd à la frequence, ou continuation demesuree de l'acte venerien : auquel sont plus adonnez les gens qui ont autrement dequoy viure, & qui prẽnẽt le temps à leur plaisir, que les trauailleurs: qui ont plus à pẽser dequoy ils viuront la iournee, qu'a faire l'amour : & le trauail d'ailleurs endurcit & rẽd plus forts: dõt ils sont moins delicats, & moins suiets à maladie. L'autre consideration est, de l'heure: à raison de laquelle nous disons l'acte venerien importun & intempestif estre cause de crudité, & foiblesse d'estomach: comme quand on s'y abandonne bien tost apres le repas, & à l'entree du lict : ainsi font volontiers les oisifs & sedantaires. Au contraire, les pauures trauailleurs, qui sont bien las de la iournee, soudain qu'ils sont au lict, s'endorment: & s'ils ont à demander quelque chose à leur femme, c'est apres le repos, ayant dormy, & fait digestion du souper. En quoy ils ont plus de plaisir, le font mieux à leur ayse gaillardement, & en rapportent le profit, qu'on

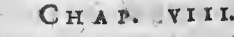
doit pretendre de ceste action naturelle: sçauoir est, qu'ils se leuent plus dispos & allegres, la chaleur naturelle en estant excitee, non dissipee ou affoiblie: & sont plus asseurez d'engroisser leurs femmes, s'il y a lieu. C'est pour venir à l'autre poinct, de la pluralité des enfans, que l'on voit aux pauures trauailleurs, plus qu'aux riches & bien aises. La raison de cecy peut estre tiree, des propos que nous auons demonstrez aux precedēts chapitres, cinquiéme & sixiéme: que la semence est plus feconde & prolifique, tant plus seiourne en ses vaisseaux, & qu'elle n'est respandue ou versee prodigalement. Ce qui est plus obserué aux pauures trauailleurs, chastes & continens pour la plus-part, tant du trauail, qui les amuse ailleurs, que de la pauureté, qui les fait contenter de leur ordinaire. Ainsi faisans meilleure prouision de semence, & l'employans mieux à propos, ils ne faillent guieres leur coup, si la femme en est capable. Voila comme ils remplissent la maison d'enfans: dont tousiours sont plus pauures sinō de ceste grace & benediction, que le Psalmiste royal Dauid promet à ceux, qui craignent Dieu lequel pouruoit à tout de sa largesse & prouidence. Voila aussi comment, ils sont moins goutteux, quand à la cause Venerienne: & par mesme moyen, font des enfans robustes & plus sains que les autres. Or qu'il ne faille cognoistre la femme auant dormir, à l'exemple de ces bōnes gens, outre l'experience du bon succez que i'ay deduit, & les raisons alleguees, ie le veux prouuer & enseigner de plus pres.

Psalm. 127.

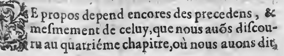
Veiller est vne action des vertus ou facultez animales, qui cause grande dissipation d'esprits au plus oisif du monde: comme à l'exercice des sens exterieurs (& surtout de la veuë) en quoy s'employent beaucoup d'esprits, comme aussi au parler, & à tous mouuemēts, negations, discours, pensemens, & passions d'esprit, soit ioye ou risee, soit tristesse, espoir ou crainte, & semblables actions ou passions, qui toutes font notable dissipation d'esprits & du sang subtil, tandis qu'on veille.

Dont naturellement on est en fin cōtraint de dormir, qui est cessation & repos des functions animales : afin que par ces treuues, on puisse accumuler des esprits, & en faire amas pour fournir à vne autre veille, autrement le corps se fond & consume, transit & extenue, d'autant que tout l'aliment, ou la plus part, s'employe à la fourniture des esprits, pour exercer la veille. Si dōc tout le veiller est en dissipation d'esprits, laquelle requiert & appelle la necessité de dormir, (qui est espargner, & se retirer de ceste grāde despence) & que d'ailleurs l'acte venerien fait aussi notable consumption ou employ d'esprits : il est certain que tel acte est fort mal à propos, ou (comme dit Celse) pire de iour & plus seur la nuict, mais c'est en condition, comme le mesme autheur limite, qu'incontinent aprés on ne s'adonne à veiller, & à trauailler tout ensemble. Car apres cest acte il se faut reposer, & mesmes dormir si on peut, afin de n'entasser perte sur perte d'esprits. Dont l'heure la plus conuenable est, apres le premier sommeil, qu'on a contenté nature, & satisfait d'vne bonne partie des esprits dissipez & dependus en la precedente veille : & que le corps a senty le profit des aliments prins tout le iour. C'est alors qu'il faut se tourner deuers sa femme, si on est inuité des esguillons de la chair : & bien tost apres se remettre à dormir si on peut : sinon, aumoins se reposer au lict, & se recreer en deuisant ensemble ioyeusement.

Comment se doit entendre, qu'vne heure plus tost, ou plus tard, fait qu'on engendre fils ou fille.



CHAP. VIII.



CE propos depend encores des precedens, & mesmement de celuy, que nous auōs discouru au quatriéme chapitre, où nous auons dit,

que la semence est indifferente aux deux sexes. Ce que doit estre entendu, quand à elle: car sa differente complexion, la rend plus apte à l'vn ou l'autre sexe, comme celle qui est chaude & seiche, volontiers se conuertit au corps masculin: si elle rencontre le châp disposé à cela mesme: & au contraire, ou pour l'alteration que ladite semence receura de la matrice, elle deuiendra (comme en degenerant du plus parfait) corps feminin. Si doncques le corps du masle requiert vne semence plus cuite, chaude & seiche, que celuy de la femelle: & que telle perfection & complexion est acquise par long seiour, & continuelle elaboration (car tant plus que la semence seiourne en ces vaisseaux, tât plus elle est digeste, espaisse, gluante, & pleine d'esprits) il s'ensuit biê, que ceux font plus de masles, qui y retournent moins souuent: & quand aux heures, que de cognoistre sa femme dés l'entree du lict, c'est plus pour faire des filles que des fils. Car telle semence n'est pour lors si bien prouueuë de tout ce qui est requis à sa perfection, comme elle sera le matin, apres auoir bien reposé. Dont c'est l'heure plus propre à faire des fils, qui seront en outre gaillards & robustes, comme nous auons dit de ceux des pauures gens. Mais (direz vous) il y peut auoir de la semence aux parties spermatiques, assemblee de plus long temps, que du iour mesme. Que plus est, de ce qu'ô a souppé, il ne s'en pourra faire semence de tout vn iour: car il faut du tempsassez aux conuersiôs de la viande en chyle, puis en sang, puis en sperme. Donc qu'est il besoin d'attêdre simplemêt, que l'estomach ait digeré. C'est d'autant que la viande estant encores dans l'estomach, toutes les parties du corps s'en ressentent quelque peu, & sont comme refocillees de sa vapeur. Dont elles se sentent renforcees; mesmes auant qu'il en soit fait du sang pour leur nourriture. Or ceste vapeur recrudit aucunement le sperme bien elaboré, de son premier rencontre. Parquoy il vaut mieux differer long temps apres le past, à cognoistre la femme, pour faire quelque bon

ouurage, & engendrer des fils, qui soyent robustes: comme i'ay dit des pauures gens. Il ne faut pourtant obijcier, que ceux-cy ont des filles aussi bien que les riches: car ils n'obseruent pas tousiours la susdite reigle, de dormir & decliner auãt que coniuger, ains font en cela de grands desordres, mesmement és iours & festes, que la plus part vont aux tauernes dependre à vn coup plus d'argẽt qu'ils n'ont gaigné de trois iours: & bien souuent s'en retournent fort yures. Dequoy si la femme s'aduise, ou que luy reproche sa bonne chere, elle est batue: & puis à l'entree du lict, le bon hõme veut faire l'apointement: ou bien si la femme n'a sonné mot, le mary pour luy faire part de sa bonne chere, l'embrasse plus amoureusement que de coustume. Et voila où se forgent le plus souuent leurs filles, de par Dieu. Et quãd ils attendroyent bien iusques au lendemain de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour au parauant, ils ne feroyent guieres meilleure besongne, sinon parauenture vne fille plus robuste: comme on en voit qui sont hommasses, & ne leur manque que la barbe, encor en ont elles quelque peu. De ce discours on peut suffisamment entendre, pourquoy nous disons volontiers, qu'vne heure plus tost ou plus tard, fait qu'on engendre masle ou femelle. Nous entendons par *heure*, quelque portion du temps, non pas precisement la vingt & quatriéme partie du iour naturel: combien qu'en ceste signification estroitte, le propos puisse estre vray: Car quelque fois il tient à fort peu de temps, que la semence n'ait son extreme cuitte & perfection: comme nous voyons des fruicts cueillis vn peu plus tost, ou plus tard, & des viandes que nous cuisons au feu, & sur tout és alambications & quintes essences, qui en peu d'heure changent de plusieurs formes, corps, & couleurs. Ainsi est il en nous du sang, pour la nourriture du corps, & de la semence, qui est le dernier ouurage de l'ame ou faculté vegetatiue. Car c'est comme vn chef d'œuure en nature, d'auoir dequoy procreer son semblable, & par ce moyen per-

petuer son espece, la rendant immortelle. Doncques on peut bien dire quand on voit quelque gaillarde fille, de mœurs & force plus virile que ses consortes ou compagnes, qu'vne heure plus tard engẽdree, elle eust esté vn garçon: comme au contraire, d'vn garçon mol & effeminé, que vne vne heure plus tost, ce n'eust esté qu'vne fille.

S'il est vray qu'vn homme vieux ne puisse engendrer des fils.

Chap. IX.

CESTE proportion seroit indigne de refutatiõ, veu qu'on voit plusieurs femmes enfanter masles, iaçoit que leurs maris soyent vieux: n'estoit le soupçon qu'on peut auoir, & le doute, s'ils sont bien legitimes, & non empruntez d'vn ieune amy. Dont pour sauuer & deffendre l'honneur des honnestes femmes, qui sont bien souuent à tort soupçõnees, d'auoir quelque gaillard homme à leur commandement, qui suplee au defaut du mary vieux: d'autant que l'ignorant vulgaire s'est persuadé, vn vieillard estre totalement inepte à engendrer des fils, dont si on voit autrement aduenir, il y a doute si c'est point de l'emprunt, ie suis content de rabbatre & renuerser ceste fausse opinion. Rien ne me profiteroit de poser vn fondement, sur l'obseruation & preuue de plusieurs, qui ont eu des fils à l'endernier, & que leurs femmes ont tousiours vescu en tresbonne reputation: non pas mesmes quand on en mettroit le doigt au feu, si on estoit aussi asseuré qu'il ne bruleroit pas, comme l'on croit asseurément qu'elles ont tousiours esté bien chastes & loyalles à leurs maris. Car ceux contre qui ie dispute, en douteront, si bon leur semble: & diront, qu'elles peuuent auoir esté si discrettes, secrettes, accortes, & rusées, qu'on ne

ne s'eſt oncques apperceu, qu'elles rompiſſent leur mariage. Dont elles ſont tenues en reputation des plus chaſtes qui ait iamais eſté:& que quand à eux,ils le veulent bien ainſi croire: mais qu'ils deſirent ſçauoir par viue raiſon, comment il eſt faiſable, qu'vn homme vieux(qui eſt communémēt froid, phlegmatic,& catharreux)puiſſe engendrer vn fils:car des filles on l'accorde,tāt qu'il peut engendrer. Ie ſçay bien que il y a aſſez de meſchantes & vilaines femmes,qui prophanantes le ſacré mariage,n'ont pas honte d'aller au change,& dire qu'vne femme de bon eſprit,n'eût iamais faute d'heritier. car ſi ſon mari eſt impuiſſant, elle ſe pouruoit d'vn gentil compagnon, qui l'accommodera d'vn fils: lequel heritera aux biens du pere, ſoubs ſa conduite & nourriture:& s'il vient puis à mourir,tout ſera de la mere. Or ie ne parle point pour ces bagaſſes: ie veux ſouſtenir ſeulement le parti des femmes de bien,& oſter ce blaſme,ou la ſuſpition que on peut auoir d'elles à tort & ſans cauſe. Ie reſponds, que le vieillard peut naturellement engendrer vn fils pour deux cauſes aſſez frequentes. L'vne eſt, que la ieuneſſe de ſa femme peut corriger & contemperer la ſemence du vieillard:de ſorte qu'elle deuiendra apte à former vn corps maſle:comme nous auōs enſeigné au quatriéme chapitre.Poſons que la femme ſoit de complexion chaude & ſeiche,ayant la matrice bien nette, le ſang ſubtil & bilieux.De ces conditions & qualitez, la ſemence de l'hōme receura telle alteration & trempe,qu'il en ſera engendré vn bon maſle.Et qui en peut douter?Ie veux encor,que la femme tire ſur l'aage:elle peut neantmoins eſtre de telle complexion, que ſa matrice corrigera la froide ſemence de ſon mari. Ie laiſſe à part,ce que les bonnes femmes, deſireuſes d'auoir enfans, quand elles en ſont fruſtrees par quelque empeſchement naturel, employēt toutes les herbes de la S.Iean pour eſchauffer leur matrice.Ie viens à l'autre cauſe non moins frequente: c'eſt la diſpoſition du vieillard, qui peut eſtre ſaine & gaillarde:comme on

voit des Septuagenaires, & encor de plus vieux, qui font des efforts corporels, & des bras & des iambes, qu'vn autre de quarante ans n'y pourroit aduenir. Pourquoy ne peut-il estre aussi vigoureux des parties genitales, comme des autres membres? Il y en a qui ont plus de force en quelques parties, que aux autres. Qui est fort de bras, & foible de iambes: qui au cōtraire, qui est fort de teste comme vn bœuf (encor qu'il n'ait des cornes) qui des espaules sur tout: pourquoy ne sera aussi quelqu'vn plus fort de la brayete, que de ses autres membres, de sorte que sa plus grand vigueur sera reduite là? Mais quoy? ne voit-on pas des vieillars fort choleres & roides, peu ou point catherreux & phlegmatics, bien coulorez & en bon poinct? A quoy tient-il qu'ils n'ayēt quelque coup de la semence chaude & seiche pour engendrer vn fils? Adioutez y, si vous voulez, comme i'ay dit des femmes, qu'il vse des choses eschauffantes, communes aux vieillars: espicerie, vin peu trempé, & semblables. Ie pense qu'il pourra rencontrer quelquefois, auec sa bonne femme, qui y sera bien disposee, d'auoir semence propre à vn masle. Adioutez moy encores à ces raisons que le vieillard plus sage & prudent qu'il n'a esté en sa ieunesse, fait moins souuent ce mestier là, depuis que la fureur iuuenile a fait son cours, & les esguillons de la chair sont rebouchees. Il se contente le plus souuent de baiser, manier les tetins, chatouiller le ventre de sa femme, & faire autres caresses, mignardises, & entretiē amoureux. Au reste, le Calendrier est obserué de poinct en poinct, c'est de non coniuguer és iours caniculiers, aux mois qui n'ont point de R. en temps sec, & quand il gele, aux quatre quartiers de la Lune, tout le Caresme, & autres iours de ieusne, les festes de grande deuotion, comme des festes Naux, & celles de nostre Dame, & des autres vierges, des Apostres, des Saints martyrs: item les Vendredis & Samedis, qu'on ne mange pas de la chair. Tellement qu'il n'y a guieres de iours bons pour luy (ou pour sa femme, à mieux dire)

te)que la veille des Rois, le Ieudi & Mardi gras, trois ou quatre iours apres Pasques, & la S. Martin. Dont il aduient, que la semence seiourne plus de temps en ses vaisseaux, est souuent plus elaboree & digeste à vn vieux homme, qu'à vn ieune. Et de fait, on en voit assez, qui en ieunesse & és premiers ans de leur mariage, ne faisoyent que des filles, & à l'endernier font des fils. Pource que quand les fers estoyent plus chauds, ils ne cessoyent de battre sur l'enclume, & ne faisoyent rien de parfait. Depuis battans au froid, ils font besongne plus serree, & de plus forte trempe. Ainsi ne faut calomnier les bonnes femmes, qui font des enfans malades à leur maris vieillars. Mais il faut qu'elles soyét soigneuses de leur honneur: autrement, pour peu d'occasion que elles donnent aux gens, de penser qu'elles sont amoureuses, cela est tout persuadé.

Pourquoy dit-on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut leuer vn quarton de son, & s'il est vray, que ceux qui ont les yeux enfoncez ont esté engendrez d'vn vieillard.

CHAP. X.

Ce propos vulgaire nous sert de confirmation au precedent, quand le peuple reçoit & admet, qu'vn homme peut engendrer, pour vieux qu'il soit, tant qu'il peut leuer de terre sans aide d'autruy, le quart d'vn setier de son: qui est matiere fort legiere, tellement qu'il ne faut beaucoup de force à le pouuoir leuer. Parquoy on signifie de ceste comparaison, que l'homme fort vieux peut engendrer: & par consequent, sa femme sera tenue pour chaste, qui luy fera des enfans. Aristote en ses politiques, estime que l'hõme continuë de pouuoir engendrer, iusques à *Liure 7. chap. 16.*

soixante & dix ans,& la femme de conceuoir,iusques à cinquante. C'est pour le plus commun & ordinaire. Car on voit quelquefois la femme passer ledit terme, lequel ne peut estre limité que de ses fleurs. Toutefois Elizabeth, mere de S. Iean Baptiste, conceut n'ayant plus ses fleurs: mais ce fut miraculeusement, comme nous dirons au 3. liure. Naturellement la femme ne peut conceuoir, sinon tant qu'ell'a sa purgation naturelle, qui continue à quelques vnes outre cinquante cinq ans. Semblablement on a veu des hommes, qui a septante cinq,& plus tard,ont eu d'enfans,sans aucune suspition qu'ils leur fussent attribuez. Et de fait, il y a des hommes plus verds & vigoureux à septante cinq ans,que plusieurs autres à soixante. On en voit és mõtagnes de Viuarez, du Dauphiné, & autres lieux penibles, où les gens viuent fort sobrement & laborieusement, partie de leur coustume, partie contrains de la necessité, viuans en bon air, de bonne eau,pain de mil,chatagnes,legumes,lard & fromages pour la plus part, exceder les cent ans. I'en ay veu de six vingts & d'auantage,comme ils prouuoient par les contrats de leurs mariages. Et bien, celuy qui doit viure cent ans, auec force de trauailler tousiours quelque peu,& aller sans baton,n'est-il pas encores gaillard à quatre vingts ans? Et s'il rencontre vne goujate qui soit disposte & amoureuse, ne pourra-il l'engroisser, puis qu'il peut encor labourer. Il n'y a aucun temps prefix qu'on ne puisse outre passer. Car les ans ne font certaine limitation,c'est la disposition du corps,& son vsage,comme d'vn habillement, lequel on tient pour vieux,quand il est fort vsé, encor qu'il n'y eust trois ans qu'il est fait: mais on l'a tant porté & vsé qu'il monstre les dents, plus que la corde,& se deschire aisément. Au contraire,il y aura vn habillement fait deuant vingtcinq ans, comme pour les nopces,qu'on iugera tout neuf, parce qu'il a esté bien conserué, est bien entier, & non vsé. De mesme on peut dire veritablement, vn homme estre vieux, qui est fort vsé, cassé, & rompu,quand il n'auroit

En saint Luc 1. chapitre.

n'auroit pas quarante ans: & vn autre de soixante ans sera dit ieune, & fort neuf, quand on le verra bien entier, ou peu vsé. Les annees qui ont couru, n'y font pas tant que l'vsage. D'où ie pense qu'est venu le commun dire, quand on s'enquiert de l'aage d'vne personne, que les annees sont pour le loüage des maisons, & des chambrieres. Car il sert bien à tenir conte des annees pour le payement du loüage : mais à l'aage des hommes les ans ne font rien, au prix de l'estat & dispofition presente, qui fait plus ou moins durer la personne. La vieillesse proprement, est l'vsage du corps: qui aduient principalement du trauail de l'esprit, fascheries, & grands maniemens, auec vn oisiueté de corps, ou labeur excessif. Car l'vn rompt & casse, l'autre moisit le corps. Ainsi voit-on les courtisans bien tost vsez & enuieillis, pour le courir des postes, estre le plus souuent debout (qui lasse fort les iambes) sans bouger d'vne place, veiller longuement, manger en courant, n'auoir point d'heure à leurs repas, cheuaucher sans selle à tout propos, & autres tels trauaux intempestifs, importuns, & sans raison. Puis les martels en teste, les ialousies & de faueurs de Cour, qui leur rompent la ceruelle d'ambition, & l'auarice qui leur ronge le cœur, l'enuie & la dissimulee inimitié, calomnie, detraction, supplantation, & autres vices de Cour, qui consument leurs entrailles. Qui pourroit viure longuement, & estre tard vieux, en telle captiuité & vie si miserable? Ceux aussi qui viuēt sedantairement, comme gens de lettres & de finances, sont tantost vieux, c'est à dire vsez, à faute d'exercice, & pour le trauail de l'esprit. Car d'oisiueté le corps se chansit, comme vn habillement qui n'est esuanté par fois, & l'esprit trauaillant mine le corps. Au contraire, le paysant viuant tousiours en air libre, & trauaillant de certaine mesure, sans exceder, ni se contraindre, prenant ses repas & repos tousiours à mesme poinct, son esprit asseuré & quiet, sans passion qui le trauaille, se conserue fort longuement en integrité & de corps & de sens,

tellement que à soixante ans, voire à soixante dix, il est plus robuste, plus adroit & dispost, qu'vn citadin à quarante ans. C'est, qu'il portera plus de peine, courra mieux, verra sans lunettes, aura toutes ses dents, mangera de bon appetit, & digerera les viandes plus grossieres, ne sera catherreux, goutteux, ni autrement suiet à maladies. Et qui pourra douter, que tel ne face encores longuement des enfans? Pour fin de ce propos ie concluray, que la force de l'homme, touchant la generation & autres actions, ne peut estre iustement limitee à l'aage, lequel n'est que certain nombre d'ans, ains à la complexion & bonne habitude, qui à quelques vns dure fort longuement. Quant à l'autre propos qu'on dit ceux qui ont les yeux enfoncez, auoir esté engendrez d'vn vieillard, il n'est pas asseuré. Car on voit en plusieurs du contraire. Bien est vray, que si le pere estoit vieux, non seulement d'aage, ains aussi de complexion & indisposition, sa semence a esté moins succulante. Dont aussi le corps de l'enfant en doit estre plus menu & valetudinaire. Or vne des plus grandes cognoissances que l'on ait de l'embonpoint, & ferme santé, est communément aux yeux, lesquels changent facilement pour diuerses dispositions, tant ils sont molz & tendres. Et pourtant és maladies on y a grand esgard, pour iuger de la vie ou de la mort. Car ceux qui sont fort consumez & apauuris de l'humeur radical, comme les hectics, ils ont les yeux enfoncez, à cause de leur grand siccité. En plusieurs bestes qu'on mange, nommément au cheureau, on iuge de leur embon-point seulement à leurs yeux. Ainsi il est bien vray-semblable, que l'enfant pour estre né d'vn vieillard, aura les yeux plus enfoncez, comme aussi tout le corps plus gresle & moins succulant, si tel a esté son pere. Mais comme i'ay dit, il y a assez de vieillars qui sont vieillars & robustes, succulans & abondans en humeur radical. Et il y a plusieurs hommes ayás les yeux enfoncez, qui neantmoins sont bien sains, de bon suc, gros & gras, que l'on sçait bien d'ail-

leurs

leurs n'auoir esté engendrez de parens vieux. Dont il faut rapporter la cause de telle enfonceure à vn'autre raison, que ie reserue à nos escoles, sur ce que Galien en a dit en son liure intitulé Art petit, ou Art medicinal.

Abus des femmes qui se baignent toutes pour engrosser: & de celles qui auec cinq cens diuers remedes n'y peuuent aduenir.

CHAP. XI.



LE vulgaire ignorant a opinion, que les femmes ne sont steriles, sinon pour vne occasiõ: qui est, la froideur de leur matrice. Dont pour deuenir grosses, elles se baignent & rebaignent souuent, de certaine decoction de toutes herbes chaudes qu'elles peuuent recouurer: & sont pour la plus part, celles de la S. Iean, dõt les bonnes femmes se ceignent aussi les reins à ce iour là, desdites herbes, comme ayans proprieté de les rendre ou entretenir fecondes, mesme estant mises par dessus la robe. Or l'abus de se baigner ainsi toutes, est fort grossier, d'autant que toutes ne sont pas steriles, à raison de la froideur, ou superflue humidité de leur matrice, laquelle soit cause, que la semence n'y peut arrester, ains bien souuent c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chaude, & qu'elle brusle ou rostit la semence: ou bien dissipe, consume & resoult sa plus subtile & vaporeuse substance, principale portion d'icelle: dont elle demeure euanide & agannie, inepte à la cõformation du corps, & comme telle est tantost reiettee. Ceste disposition est fort commune à celles, qui sont d'inclination paillardes & lasciues, insatiables, gouffres de sperme, que on dit chaudes comme des chiennes, & que si n'estoit quelque peu de respect, courroyent & prendroyent les hommes à force, tant sont eschauffees en leur

harnois,qui leur prurit continuellement, & est souuēt tendu comme le membre viril. Telles bagasses eschauffadasses(comme on dit en Languedoc)n'ont garde d'engroisser. Il leur faudroit vne pinte de semence à chaque fois,pour estaindre ou moderer ce feu,& desalterer leur matrice. Car les petits coups que peut faire vn homme,n'est qu'allumer d'auantage,comme vn peu d'eau en la fournaise de charbon: & les altere tousiours plus comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgee, dont il est tousiours à recommencer. Et si à tels abismes de semence, qui l'engloutissent & absorbent goluëment(à raison de ceste grand ardeur vorace & insatiable) on ordonne des bains chaux, n'est ce pas mettre d'huile au feu, les faire courir les ruës,& enrager de telle soif, en danger de se ietter dans vn puis? Il faut donc sçauoir discerner & distinguer les causes de la sterilité aux femmes,pour n'empirer leur indisposition: qui requiert remedes contraires, afin d'attemperer leur matrice. Elle est le plus souuent trop froide, & estaint la semence: autrefois trop humide, qui l'amortit aussi,la noye, & reiette bien tost. Autrefois seiche & aride,comme terre sablonneuse,defaillāt en humeur,& partāt sterile. Autrefois chaude & bruslante,qui rostit & grille la semence,de sorte qu'elle ne se peut estendre ni appliquer & attacher contre telle matrice. Celle qui est froide & humide, requiert tels bains qu'vsent volontiers les femmes. La seiche en est offencee & encor plus celle,qui est trop chaude, où il conuient raffraischir & humecter, non pas eschauffer d'auantage,comme fait indifferemment le vulgaire à toutes complexions. Il faut aussi bien obseruer, s'il tient point au mari: car en vain on trauailleroit apres la femme, & tous les bains du monde soient naturels, soient artificiels,n'y feroient rien. Et voyla en quoy s'abusent souuent les femmes, qui reiettent sur elles tout le defaut:comme si tout hōme estoit capable d'engendrer & qu'il ne tient qu'à la fēme. C'est autāt que d'accuser la terre à tout propos,qu'elle ne fructifie de la semence,

mẽce,qu'on y aura ietté. Ne peut il estre que ce n'est la faute de la terre, qui sera bõne de soy,& bien cultiuee, fumee, arrousee, ainsde la semẽce, graine ou fruict, qui est euanide, agany, esuanté corrompu, ou trop vieux? Ainsi la matrice peut estre bien disposte, & la femme capable de conceuoir, mais on ni met rien qui vaille: ou s'il est bon, ne conuient à la complexion de ceste cy: à vn autre reuiendroit mieux. Comme aussi plusieurs graines & fruicts ne viennent ou fructifient en tout terroir, quoy que la graine soit en sa perfection, & la terre fort bonne: mais ne s'accordẽt pas ou le Soleil n'est assez puissant en ce lieu: l'air y est trop froid. De mesme il y a diuers empeschemens, ores du costé du mary, ores du costé de la femme: & plusieurs femmes conceuroyent d'vn autre mary, & plusieurs maris engendreroyent auec vne autre femme, & toutefois on veut tousiours qu'il tienne à la femme, qu'elle n'ait des enfans, sinon que le mary fut vieux. Et pour ceste opinion, il y a de bonnes femmes, infiniment desireuses de conceuoir, qu'y font toutes les receptes du monde, rationelles & empiriques, sans iamais cesser, en quoy elles s'abusent grandement, & bien souuẽt corrompẽt leur complexion, qui n'est autrement vicieuse, ains tardiue à porter enfans. Mais elles n'ont pas la patience d'attendre leur terme naturel, & veulent dans vn an ou deux, qu'elles sont mariees, auoir des enfans, cõme elles voyent à plusieurs autres. Et ne sçait on pas qu'il y a autant de complexions differentes, que de visages? Les bestes & les arbres en general, portent plustost fruict que les hommes: toutesfois il y a des bestes, qui ne portent auant quatre ans, d'autres auant six, dix, douze, &c. Des arbres aussi, les vns portent du premier an, les autres beaucoup plus tard: & dit on que la palme ne porte fruict qu'elle n'ait cent ans. Qui voudroit contraindre les plantes & les bestes d'auancer leur terme ordonné de nature, il ne feroit sinon les corrompre, & n'aduanceroit rien. De mesme est il des hõmes qui ont autant de diuersitez entre eux, qu'il y a entre

Voyez le secõd ch. du tiers liure.

tous les autres animaux, comme ie remonstreray amplement au troisiéme liure. Dõt bien souuent les femmes en vain se trauaillent de tant droguer leur corps: & que pis est, il leur aduiét quelquefois de tant brouiller les cartes, que mesmes au temps qui leur estoit prefix de nature, elles ne peuuent cõceuoir: d'autant qu'en cest aage là, elles ne se trouuent de la complexion que elles doyuent estre pour conceuoir adonc. Il y a aussi vne autre erreur : qu'elles y font tant de receptes, que l'vne gaste l'autre, & que s'il y en a quelqu'vne de bonne, par rencontre, elles ne peuuent attendre son effect: ains passent à vn autre. si viennent grosses incontinét. Leur pauure corps est tant alteré & brouillassé d'vn chaos de Medecines, & l'esprit si agité d'espoir, & desespoir, desir & defiance, que la semence n'y trouue port asseuré, ni à son gré.

Sçauoir-mon, si vn ladre confirmé, ou vn verolé, peut engendrer des enfans sains.

CHAP. XII.

IL y a plusieurs qui doutent là dessus: les autres croyent totalemẽt que les enfans des ladres & des verolez, sont ineuitablement tels. La verité du fait importe grandement & à la politique, & à l'œconomie: car l'alliãce deceux qui sont ainsi tachez de leurs parens, doit estre fort suspecté: & leur educatiõ ou nourriture doit estre plus exquise & exacte, que de ceux qui naissent de parens sains. Comme en toutes maladies hereditaires, epilepsie, phtisie, ou vlceration de poulmõ, nephritique, gouttes & semblables, il faut auoir soin des enfans, & les faire viure de certain regime ordonné par le Medecin, aux fins que telle inclination & disposition naturelle ne sorte à effect: ou soit pour le moins plus legiere : & estant ainsi

rompuë, s'estaigne en ses premiers enfans, sans passer iusques aux neueux & riere-neueux : comme elle fait, si des premiers & seconds on n'a prouueu à leur estat. Or quant aux deux parties de la question proposee, i'ay satisfait à la premiere (qui est du ladre confirmé) au dernier probleme de la troisiéme partie, de mon traicté des arcbusades : ou i'ay conclud, apres auoir agité le propos affirmatiuement & negatiuement, que tousiours le mortier sent ou peu ou prou, aux aulx : parquoy leur alliance est dangereuse. Quant à la secō-de, qui est du verolé, ce n'est pas si grand cas, il s'en faut beaucoup, de tant que la verolle est mal plus legier, que n'est la ladrerie : & mesme que c'est vn mal estran-gier, qui s'en va diminuant de peu à peu : tellement qu'à la longue il se perdra du tout (ainsi que ie prouueray ailleurs) ou il ne sera plus qu'vne simple rogne, laquel-le est aussi mal contagieux. Pour maintenant, la verol-le est aussi guerissable, que plusieurs autres maladies : ce qu'on ne peut dire de la ladrerie, de tout en tout in-curable, si elle est confirmee. Si dōc la verolle est gue-rissable, & plusieurs en guerissent parfaictement, il est certain que les enfans cōceuz quelque temps apres la guerison du pere & de la mere, ne s'en ressentiront aucunement. Mais il faut que les parens soyent bien gueris : comme ils peuuent estre facilement, s'ils sont de bonne complexion, qu'ils n'ayent guieres porté le mal, & soyent pensez doctement, prudemment, & dili-gemment, ainsi que nous remonstrerons au sixiéme chapitre du vingt & vniéme liure. Tels estans vne fois gueris, auront desormais leur semence autant pure & nette qu'au parauāt. Cela est fort certain : mais il me semble qu'on demande, si les hommes qui en-gendrent, ou les femmes qui conçoiuent, durant qu'ils ont la verolle, & n'en sont bien gueris, peuuent engendrer des enfans qui soyent sains. Ie vous diray : il y a des verollez qui n'ont pas grād mal, & d'autres qui l'ont tout au dehors, à cause de leur complexion robu-ste, qui chasse loing des parties principales toute la

malice du mal,dont les bras & les iambes en endurẽt quelques goutes, ou vlceres. Si le mal est plus exterieur,il peut estre que la semence n'en sera pas infecte, comme quand le mal est plus caché & profond,qu'on dit auoir penetré iusques aux mouëlles. D'auantage,si l'impression de la mauuaise qualité verolique, est legiere en la semence du pere, elle peut estre estainte en la matrice, pour la bonne trempe que luy donne la mere l'adoucissant de sa semence, & du sang copieux, qui peuuent dominer sur ladite qualité, & l'aneantir totallement. Dont aussi la femme est souuent exempte de la verolle, que son mary luy communique: mais elle n'y est apte, & resiste au mal, que sa bonne complexion dompte. Ainsi il est possible que l'homme verollé, non pas à vingt & quatre quarats, & qui tombe en pieces, mais qui ne l'est qu'honnestement, engendre des enfans sains, au-moins non verolleux. Car ils peuuent estre autrement valetudinaires & debiles, qu'on dit en commun langage, estre mal sains.

FIN DV SECOND LIVRE.



TROISIEME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant la Groisse.

Comme se peut faire, que d'vne ventree la femme porte neuf enfans.

Chapitre Premier.

AV pays d'Agenois y a vne illustre maison de Beauuille, iadis fort opulente, & de grand estenduë en biens & hōneurs: de laquelle est sortie la tres-vertueuse Dame, auiourd'huy femme du tres heroïque, tres-vaillant & hardy Capitaine, renommé par tout le monde, messire Blaise de Monluc tres-digne & meritant Mareschal de France. On tient pour vraye histoire, que l'ayeule de ladite Dame, fit d'vne vētree neuf filles, qui toutes furent mariees, & eurent des enfans. La mere, & lesdites filles successiuement, furēt enterrees à S. Crespasi, eglise collegiale d'Agen, bastie & fondee de ladite maison de Beauuille: la mere ayāt fait dresser sa sepulture au cymetiere sur vn portail, entre les neuf, qu'elles fit aussi pour ses filles en memoire de cela. I'en ay veu encor quelques vnes estant à Agé l'an mil cinq cens septante sept, en la susdite Eglise: les autres ont esté ruinees par les guerres ciuiles. L'histoire est telle: madamoyselle de Beauuille auoit vne gar-

ſe belle & gaillarde, de laquelle ſon mary ſembloit e-ſtre amoureux. Elle pour s'en defaire plus honneſte-ment, la marie. Ceſte garſe de la premiere groiſſe fait trois enfans: dequoy la Damoyſelle print phantaſie, que ſon mary y auoit participé: ne ſe pouuant perſua-der, que la femme d'vn ſeul homme peut conceuoir tel nombre d'enfans. Dont elle redouble ſa ialouſie, & quoy qu'on luy ſceuſt remonſtrer au contraire, ſe print à diffamer & hayr d'auantage la pauure garſe. Aduint que la Damoyſelle fut groſſe delà à quelque temps, & tant groſſe qu'elle enfanta neuf filles. Ce qu'on interpreta, eſtre d'vne punition de Dieu, afin qu'elle eut honte de ſa calomnie, puis qu'on luy pou-uoit obiecter vne plus grande faute, comme d'auoir paillardé auec pluſieurs. Car elle ſouſtenoit touſiours opiniaſtrement, que d'vn homme on ne pouuoit con-ceuoir, au plus haut que deux enfans, comme l'hom-me n'a que deux genitoires. Ainſi fort honteuſe, crai-gnant la diffamation, & condemnation par ſa propre ſentence, fut tellement tentee du mauuais eſprit, qu'il l'a conduit à ce deſeſpoir, de faire noyer les huit de ces filles, & n'en retenir qu'vne: ayant la choſe ſecrette, en-tre la ſage femme & vne chambriere, à laquelle fut donnee ceſte maudite commiſſion. Mais Dieu qui preſerua le petit Moyſe de ſemblable meſchef, voulut que le mary reuenant de la chaſſe, rencontra la cham-briere: & deſcouurant le fait, preſerua ſes filles inno-centes de mort: les fit nourrir au deſceu de la mere, & au bapteſme, les nomma toutes d'vn nom à ſçauoir Bourgue: comme auſſi la neufiéme que la mere s'eſtoit reſeruee. Puis quand elles furent grandettes, les fit ve-nir en ſa maiſon, toutes habillees d'vne eſtoffe & ſem-blable façon, ayant auſſi fait habiller de meſme celle de la maiſon. Eſtans miſes enſemble dans vne cham-bre, il y fait venir ſa femme, accompagnee des parents communs & familiers amis: & luy dit, qu'elle ap-pellaſt Bourgue. A ceſte appellation, chacune des neuf reſpondit. Dequoy la mere bien eſtonnee, & plus

encor de les voir autant ſemblables de taille, de face, contenance & voix, que d'habit, fut confuſe en elle meſme: & ſoudain le cœur luy dit, que c'eſtoyent ſes neuf filles: & que Dieu auoit preſerué les huit, qu'elle auoit expoſees & cuidoit eſtre mortes. Dequoy le mary l'eſclaircit mieux, luy reprochant deuant toute la compagnie ſon inhumanité, & remonſtrant, que ſe pouuoit eſtre aduenu, pour la confondre de la mauuaiſe opinion qu'elle auoit touſiours eu de luy, à l'endroit de ſa garſe. Voila à peu pres comment on le recite. Preſque ſemblable eſt le fait des Porcelets de la ville d'Arles en Prouence, d'où eſt ſortie la noble maiſon de Conuertis: leſquels furent ainſi nommez, par ce que la chambriere qui portoit noyer les huit, eſtant rencontree du mary, diſoit que c'eſtoyent porcelets, qu'elle alloit noyer: d'autant que la truye n'en pouuoit tant nourrir. Et en memoire de celà, ils furẽt nommez Porcelets: & ont vne truye pour armoiries. On dit que ce fut, par l'imprecation d'vne pauure femme, qui demãdoit l'aumoſne à la dame de la maiſon, ladite femme eſtant enuironnee de pluſieurs ſiens petits enfans. Ce que la dame luy reprocha, cõme procedant de laſciueté & d'eſtre trop abandonnee aux hommes. Lors la pauure femme qui eſtoit femme de biẽ, fit ceſte imprecation (cõme l'on dit) qu'icelle Dame peut engroiſſer d'autant d'enfans, qu'vne truye fait de petits. Et qu'il aduint ainſi par le vouloir de Dieu pour monſtrer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce qui eſt d'vne grande benediction. On en dit autant de la magnifique caſade de la Scroua à Padouë: qui porte en armoiries vne truye, en Italien dicte Scroffa, & en langage corrompu Scroua, ſurnom de ladite famille. On lit auſſi és Annales de Lombardie, que du temps d'Algemont premier Roy des Lombars, vne putain enfanta ſept fils, & que l'vn d'iceux ſucceda audit Algemont. Et Pic Mirandole eſcrit en ſes commẽtaires, ſur l'hymne ſeconde, que en Italie vne Allemande accoucha en deux fois de 20. enfans: la premiere ven-

tree estant de 11. & que son ventre estoit si importun, qu'elle le soustenoit auec vne seruiette. Albucasis, grand Medecin & Chirurgien Arabe, tesmoigne d'vne femme qui fit sept enfans: & d'vne autre qui auorta de 15. bien formez. Pline fait mention d'vne qui auorta de douze. Martin Cromer en son histoire de Pologne escrit, que la femme du comte d'Eboslaë en Cracouie fit d'vne ventree trẽte six enfans vifs, l'an 1269. Ainsi plusieurs histoires tesmoignent, que la femme irregulierement porte grand nombre d'enfans. Voyõs comment cela peut aduenir. I'excepte tousiours le pur miracle: car si on veut que cela soit du tout miraculeux, ie n'accorderay pas seulement d'vn tel nombre, mais encor de 363. comme l'on escrit de Dame Marguerite contesse de Hollande, l'An de grace 1313. regnant en France Philippe le Bel, ainsi qu'il est recité en la mer des histoires, au second volume, en la chronique de l'Empereur Henry. Et dit-on que ce fut, d'autant que ladite Dame se iactoit, de celles qui font plus d'vn enfant: & affirmoit opiniastrement estre impossible, qu'vne femme eut deux enfans à vn coup, engẽdrez d'vn mesme pere. Dont en punition de telles paroles, comme calomnieuse accusatrice de nature, elle conceut ensemble & enfanta vifs 363. enfans, comme petits poulets, qui eurent tous baptesme. Si cela est vray, c'est vn pur miracle, excedant les limites de nature: sinon que ladite Dame fut geante, & en ce qui est miraculeux, il ne faut autre raison, que la pure volonté de Dieu. Car il est tout puissant, & faisant tout de rien, fera bien s'il veut, que chasque poil de nostre teste deuiendra vn enfant: ou que de chasque pore & trou de nostre cuir sortira vn homme tout formé, comme en sortent des poux gros & nourris, à ceux qui ont le mal nommé Phthiriase en Grec, Pediculaire en Latin. En fait de miracles, il ne faut point s'arrester à la capacité du lieu, ni s'amuser à la semence, ou à quelque autre matiere. Rien n'est impossible à Dieu, seul autheur des vrais miracles. Mais comme il ne les fait,

que

que pour vn grand mystere: & à ce qu'ils soyent plus reuerez, il veut qu'ils soyent fort rares: aussi tost qu'on voit quelque chose estrãge & prodigieuse, il ne la faut prendre pour vn miracle. Comme l'abstinẽce de plusieurs, qui ont passé deux ou trois ans & d'auantage, sans boire & sans manger, pour vne raison naturelle, que i'ay suffisamment expliquee en mes paradoxes: ou i'ay excepté les ieusnes de Moyse, d'Elie, & de Iesus Christ, vrayemẽt miraculeux. Ainsi sont les groisses miraculeuses de la vierge Marie, & des saintes femmes, qui auoyent passé l'aage de pouuoir faire d'enfans, selon le cours de nature, & estoyent steriles: comme de Sara femme d'Abraham, laquelle auoit desia 90. ans (dont Isaac son fils, est appelé enfant de promission & d'esprit) & d'Elizabeth mere de S. Iean Baptiste, de laquelle l'Ange print argument, pour persuader à la vierge Marie, le mystere de l'incarnation de nostre Seigneur Iesus Christ: disant, & voila ta cousine Elizabeth, qui a conceu vn fils en sa vieillesse. Signifiant par expres vne conception miraculeuse, & que rien n'est impossible à Dieu, qui change & altere comme il luy plaist, l'ordre qu'il a establi és choses naturelles. Dont si on veut que ces portees de neuf enfans, soit pour miracle, il n'en faut plus parler, ains le croire simplement. Mais parce que on n'en est pas tenu, d'autant que ce n'est texte d'Euangile, ni chose authorisee de quelques saints personnages, il nous sera permis d'enquerir par raison, si cela se peut faire naturellement, & par quel moyen. Nous receuons tousiours, qu'il y a des choses fort estranges & rares, qui aduiennent par moyens naturels, lesquels aussi sont rares. Et appelons; miracles naturels, ou miracles en nature: à la difference des miracles supernaturels & diuins, esquels nature n'est employee, & n'y a aucun fondement en nature. Miracles naturels sont, si vous voulez, comme des femelles, qui enfantẽt à neuf ans, de ceux & celles qui ont vescu deux ou trois ans sans boire & sans manger. Qu'vne mule ait fait vn

Liure I. Paral. 2.

Gene. 17. & 21.

Luc. I.

poulain,comme nous auons veu à Montpellier, l'annee paſſee, que l'on contoit 1576. C'eſtoit vne grande mule de labourage,qu'on auoit amené d'Agel pres de Beſiers, laquelle nourriſſoit encor de ſon laict ſon poulain beau & grand. Qu'vne femme ait porté mort en ſon ventre vn enfant plus de quatre ans,au moins ſes os, les parties molles eſtant fondues & verſees en forme de pus : & neantmoins la femme conceut là deſſus,& apres ce dernier enfant, elle reietta les os du premier. Comme nous ſçauons eſtre aduenu de vray à vne vertueuſe femme de Frontignan,à quatre lieuës de Mōtpellier,mariee à Iacques Gaillard,riche Bourgeois.Matthias Cornax, Medecin de Vienne en Auſtriche, raconte d'vne femme, qui porta ſon enfant mort dans la matrice plus de quatre ans: qu'on fit ſortir en fin par vne incision faite au ventre,& que de là à vn an elle redeuint groſſe d'vn autre fils. Item d'vne femme qui porta treze ans tous les os d'vn enfant dans ſon ventre,& d'vne troiſiéme,qui ſortit les os de l'enfant mort auãt vn an,par vne apoſteme qui fut ouuert au vẽtre.Ie laiſſe à part tant de choſes naturelles, que i'ay en mes cabinets,aduenues cōtre l'ordre de nature,prodigieuſes & monſtrueuſes, leſquelles ie monſtre fort volōtiers.Dequoy on peut eſtre perſuadé,que autres cas autãt ou plus eſtranges peuuent bien aduenir. Voyons donc ie vous prie,commẽt cela peut eſtre fait. Les beſtes ont communément leur matrice partie en deux, comme deux cornes: & chaſque corne a pluſieurs diuiſiōs,comme ſieges ou cellules,dans leſquelles ſont les petits ſeparément logez, & il y a volontiers autant de logettes, que la femelle a de tetins: dont auſſi en peut autant nourrir que conceuoir, par la prouidẽce de nature.La femme n'a que deux mammelles,auſſi ne peut-elle porter que deux enfans d'vn ordinaire, & en nourrir autant. Car ſi ell'en fait trois ou quatre à la fois(comme nous auōs veu d'vne à Aubenas en Viuarez, qui de la premiere ventree fit deux enfans,de la ſeconde trois, & de la troiſiéme quatre)

Elle eſtoit mariee à Tucch en

l'vn

l'vn faisant tort ou empeschement à l'autre,ils ne viuent pas communément, ayans esté mal nourris au ventre de la mere, dont mesmes ne peuuent endurer l'effort de se mettre dehors, & meurent au passage,ou bien tost apres. Toutefois à Orlihac en Auuergne, la femme d'vn nommé Sabatier, enfanta trois fils d'vne ventree,le premier & le dernier vesquirent 24. heures: celuy du milieu (qui parce a retenu le nom de Iean de Trois)deuint hõme parfait & fut marié à Paris. Il n'y a pas long temps qu'il est mort. Semblablement maistre Ambroise Paré,premier Chirurgien du Roy,tresdocte,curieux,diligẽt & liberal à publier les talens de grand sçauoir & experience que Dieu luy a commis, annote en son liure des monstres, que à Seaux(entre Chartres & Maine)la Damoiselle de Maldemere, eut la premiere annee de son mariage deux enfans, la seconde trois, la troisiéme quatre,la quatriéme cinq,& la cinquiéme six: de laquelle derniere ventree est le sieur de Maldemere, auiourd'huy viuant. Aristote afferme, que en Egypte il n'est pas rare,qu'vne femme en face cinq: & qu'on y a veu femme, qui en quatre groisses fit 20. enfans, cinq à chacune: & que la plus part d'iceux deuindrent grans. Aule Gelle tesmoigne aussi,que du temps d'Auguste Cesar,vne sienne chambriere des champs fit cinq enfans, qui ne vesquirent guieres,ne la mere apres eux. C'est le plus grand nombre que les anciens raportent: qui est beaucoup moindre que celuy que nous auons en main, excedant de beaucoup le nõbre des mammelles d'vne femme,qui respondẽt volõtiers au nombre de la portee. Touchãt à la matrice,elle n'est pas ainsi my-partie, cõme celle des bestes, & n'a des logettes separees l'vne de l'autre, cõme quelques vns ignorãs de l'anatomie ont imaginé,& puis escrit leur songe, disans,qu'il y a trois cellules à la corne droite,où se forment les masles:autant à la senestre,pour les femelles:& vne au milieu,ou s'engendrent quelquefois les Hermaphrodites, autremẽt dits Androgines,vulgairemẽt ians-fames,qui ont tous

secondes nopces: & du premier mari n'auoit eu point d'enfans.

Liure 7. de l'hist. des animaux. chap.4.

Liure 10. chap.2.

les deux sexes. Ce sont des resueries,tout ce qu'on dit de telles diuisions & cabinets. Car à la verité, la matrice n'a qu'vne cauité,tout ainsi que l'estomach & la vessie : & vn enfant la remplist toute. S'il y a deux enfans,le chacun peut auoir son lict, ou arriere-faix, qui fait leur separation, & adonc la femme est fort grosse, quand ce vient aux derniers mois. Quelquefois tous deux sont dans vn lict conioins, sauf de la tunique Agnelette,qui est leur chemise,deliee comme vne petite peau,qui les separe. Loys Bouaciole Ferrarois recite au 3.chapitre du 1. liure des maladies des femmes, qu'vne fit 150. enfans,le chacun auec son arriere-faix, long & gros d'vn doigt: mais cela n'est pour viure, comme nous demandons.Et tels furent les gemeaux, dont ma femme auorta sans aucun effort l'an 1575. (à mon tresgrand regret & desplaisir) enuiron le quatriéme mois. Ils estoyent tous deux en vn lict,& chacun auoit sa chemise. Autremẽt ils seroyent conioins, comme conceuz ensemble : ainsi qu'on void des enfans doubles, que l'on dit monstrueux. Mais la seule peau ou tunique Agnelette, les separe aisément. S'il y en a plus de deux, ils peuuent aussi bien estre contens d'vn lict:& la matrice les contiendra plus à son aise,& les nourrira mieux. Car cest arriere-faix est bien souuent d'aussi grand volume, tient autant de place, & consume autant d'aliment,que fait l'enfant: quelquefois d'auantage.Dont on void des femmes si estrangement grosses,qu'on iuge qu'elles feront des gemeaux, & puis ne font qu'vn bien petit enfant:mais le lict fort importun,& qui couste plus à auoir que l'enfant. Ainsi ie voudrois dire, que les femmes qui ont fait plus de deux enfans, n'ont eu autant d'arriere-faix. Qui est beaucoup rabbatu de l'occupation du lieu, & de la nourriture. Puis i'oserois bien croire, qu'elles n'ont porté ces enfãs que l'espace de sept mois,qui est terme vital,non moins que le neufiéme. Dõt la matrice s'est bien peu eslargir autant,que requeroit plusieurs petits enfans,& neãtmoins vitalz. Car il n'y a point d'inconuenient

uenient qu'ils naissent affamez,transis & ridez , pour auoir esté mal nourris:baste,qu'ils soyét bien formez & ayent toutes les parties requises à la faculté nutritiue. Ils se recompensent bien de leur ieusne & abstinence,s'ils trouuét à propos des nourrices qui les alaitent bien. Ils auancét plus en huit iours,que les autres qui naissent bien nourris, n'auancent en trois semaines. Nous en voyons tous les iours naistre de fort petits,& tous fletris, ridez comme vne vieille pomme: qui en peu de temps deuiennent grans & gros à merueilles. Quād les quatre ou cinq d'vne ventree seroyét comme petits cadelz,pourueu qu'ils soyent bien sains, & ayent la force de tetter, ie ne doute pas qu'ils ne se sauuent bien: pourueu aussi qu'ils soyent bien gouuernez. Et ne peut il aduenir ainsi, que toutes ces circonstances se rencontrent en vne ventree,d'entre cinq cés mille milliaces,qui se font en moins de cét ans? Mais c'est beaucoup de neuf enfans, dira quelcun:& que tous puissent viure. Encor de cinq, comme on escrit d'vne Bernoise,femme du docteur Gelinger,qui fit de vne ventree cinq enfans:& l'esclaue d'vn Siennois qui en fit sept, comme tesmoigne M. d'Alechāps, tresdocte Medecin passé par non sçauance. Il nous faut donc, pour faire passer outre ceste creance, donner autre auantage à nos raisons. Et quel auantage faut il plus, que de supposer(ce qu'est fort vray semblable)que tel les femmes estoyent de la plus belle taille qu'on peut voir:grandes,grosses, fort larges de flancs & hanches, bien escartelees,bien fessues, & à grosses colomnes de cuisses,bas eniointes:ayans vne belle & ample matrice, non pressée de graisse des parties circonuoisines, dilatable à souhait. Aussi que le reste du corps,respondant aux parties basses, fut bien fourny, succulant & nourri:non affamé, ni transi: dont il y eust force bon sang en tout le corps de la mere,pour nourrir plusieurs enfans à vne fois. Ne voit-on pas des femmes de telle corpulence, qu'en vn seul corps il y a bien deux ou trois femmelettes? vn bras plus gros,que trois ou qua-

tre autres ensemble:la cuisse de mesme,& tout le reste en proportion:tellement qu'on peut dire, d'vne grande & belle femme que ce sont deux ou trois femmelettes ensemble. Et si chacune de ces femmelettes peut faire deux ou trois enfans d'vne ventree, comme l'on voit assez souuent, voire iusques à cinq masles (comme i'ay ouy dire d'vne petite bossue paunre femme d'vn bonnetier, en la ville de Roüen, l'an 1550.) pourquoy ne pourra ceste grand femme en faire autant seule, que les trois qu'elle represẽte? Ie ne veux pas que ce soit d'vn ordinaire, nõ plus qu'aux femmelettes d'en faire trois ou quatre: mais ie dis qu'il peut aduenir,& l'vn ne sera plus merueilleux que l'autre, si vne peut auoir la matrice autant capable, & du sang menstrual, autant que trois. Or voila nostre femme preste à conceuoir, tant qu'on voudra: il ne faut qu'auoir le masle pour fournir à l'apointement, lequel enfourne autant de matiere, qu'il faut à former neuf enfans: auec ce que la femme contribuera de son costé. Car elle a aussi de la semence qui se ioint, allie,& vnit pour la plus part à celle de l'homme:& ne s'en va toute en la crouste qui tient la semence enclose, comme la coquille d'vn œuf: ainsi que plusieurs l'entendent des propos d'Aristote: lesquels veulent, que ladite crouste soit le commencement, exorde ou fondement de l'arriere-faix. Car si cela estoit, il n'y auroit telle semblance des enfans à la mere, plus souuent qu'au pere. Mais de vray la femme contribue à la matiere principale, de laquelle est formé le corps de l'enfant. Sus donc, faisons que la femme soit seiournee, bien preste à faire son deuoir, preste à conceuoir,& fournir bonne quantité de son sperme: comme l'ayant accumulé & reserué de lõg temps, que son mari ne l'a cogneuë. Le voyci arriuer de loin, à petites iournees: afin de n'estre las ou recreu, comme ceux qui viennẽt en poste, pour se monstrer plus affectionnez à leur moitié, & quant ils sont au lict, n'est question que de se reposer. Ie veux qu'il vienne tout à son aise,& qu'il arriue en fort bõ poinct, frais, refait,

& ioyeux,fort amoureux de sa femme,comme elle est bien friande de son mari. Ie suppose que ce demy de l'Androgine Platonique, soit respõdant à la corpulence de sa moitié grand & bien fourni de toutes pieces,& mesmes de la principale. Qu'il ne soit gras & replet: car où il y a force graisse, n'y a guieres de semence, point cholere & chagrin:car tels aussi n'ont guieres de semẽce. Ie le suppose Iouial, & de complexion amoureuse,de taille alaigre & non importune. Il a ses vaisseaux spermatiques,& les boursettes qui sont au bout, sur le col de la vessie,pleines à creuer, pour auoir long temps abstenu de l'amour. Estans ainsi tous deux bien armez de toutes pieces,& munitionnez à l'aduantage,venans aux bras pour luitter & combattre d'extreme affection,qui doubtera qu'au premier coup il n'y ait grand effusion de sang blanchi,tant d'vne part que d'autre. Il y en aura bien assez pour trois ou quatre enfans,puisque sans tel appareil,d'autres en font bien autant. Ie veux que ce soit le matin,que le gentilhomme est arriué, & qu'il a trouué sa femme au lict. S'il recharge de là à quelque heure, apres s'estre vn peu reposé, ils enfonceront peu moins qu'au premier coup de lance, & en voila pour autres deux ou trois: qui peuuent estre sept enfans, ou la matiere pour les faire. Il faut puis apres desieuner, ou disner tout d'vn train. Quelque temps auant soupper, la compagnie qui l'estoit venu voir s'estant retiree, ils entrent au cabinet, & recommencent à se baiser: & si rien bouge d'embas, on acheue le prix fait, sinon on fera le surplus de la contente au lict, car de differer iusques au matin ensuyuant ce seroit trop sagement fait à personnes si fort piquees. Là il se peut adiouster aux precedentes pertes,dequoy faire vn enfant ou deux,sauf le plus. Dont il y pourra bien auoir de l'amas, si la matrice retient bien & conçoit (comme ie suppose tousiours) assez pour mouler & former dix enfans, mais ie me contente de neuf. Il n'y a plus qu'vn doute, sçauoir-mon si la semence qui est iettee en trois diuerses fois, se

peut assembler & vnir à faire vn groisse: car on tient, que tout se fait à vn coup, & non en plusieurs fois. Voila ce que nous reste à expliquer & resouldre. Car quand à la quantité de la semence, que puisse suffire au corps de neuf enfans, ie n'y trouue aucune difficulté: puisque l'homme peut estre tel (comme aussi i'ay supposé de la femme) qu'il en vaille trois autres, en corpulence, & prouision de ce qu'il appartient. Quand aux diuerses fois le cas n'est pas estrange, pour si petit interualle que i'y mets du matin au soir, ou de vingt-quatre heures: puisque Aristote reçoit bien la superfœtation de deux & de trois mois. Vray est, qu'il ne tient pour vitalz, ceux qui sont sur-engendrez de si lõg temps apres: mais si le second, dit-il, est conceu incontinent apres, il peut estre parfait & naistre auec le premier, comme s'ils estoyent gemeaux: ainsi que disent les fables estre aduenu d'Hercule & d'Iphicle. Ce que

Liure 7. de l'hist. des animaux. chap. 4.

„ on á aussi esprouué en vn adultere, qui fit vn enfant
„ semblable à son mari, & l'autre à sõ paillard. Que plus
„ est, vne ayãt cõceu des gemeaux fut sur-engroissee: elle
„ enfanta les deux gemeaux au temps requis, ensemble
„ le sureuenu, qui n'auoit que cinq mois, cestuy-ci mourut incontinent, les autres deux vesquirent. Vne autre
„ femme accoucha le septiéme mois d'vn qui mourut:
„ & au bout de deux mois, elle en fit deux qui eurent
„ vie, &c. Puis qu'ainsi est, si on ne veut accorder, que les semences iettees en trois coups, si peu distans l'vn de l'autre, se puissent vnir & allier ensemble, il n'y a point d'inconuenient, de recognoistre ces trois coups diuers, pour autant de conceptions, qui ne feront qu'vne ventree: & les enfans qui en prouiendront, pourront sortir aussi en pareils interualles: comme on voit souuent des gemeaux naistre l'vn apres l'autre quatre ou cinq iours: tellement, qu'on pourroit dire, qu'ils ont esté semblablement conceuz en diuers iours, & non tout à vn coup: mais d'autant que c'est de fort pres, on les tient pour gemeaux. Que plus est, il n'y a pas long tẽps qu'au pays d'Agenois on a veu vne portee de trois

gemeaux, qui sont nez huit iours l'vn apres l'autre. On escrit d'vne femme d'Alexandrie, qui fut veuë à Rome du temps d'Adrian, auec cinq fils, desquels le cinquiéme estoit né 40. iours apres les quatre, nez en mesme temps. Et quoy? nos praticiens tiennent, qu'vne femme gaillarde & robuste, peut continuer d'auoir ses fleurs bien reiglees, durant qu'elle est enceinte: & que pour ceste occasion elle peut estre surengroissee, long temps apres la premiere conception: & que l'enfant sortira parfait au temps de sa maturité. Voila tout accordé, ce me semble: dont ne faut plus douter, que s'il est faisable en quelque sorte que ce soit, que nous puissions comprendre par raisons naturelles, que les histoires proposees, estant bien tesmoignees ne soyent veritables. Et si on m'obijce, que pour le faire ainsi aduenir, ie requiers tant de choses, qu'a peine se rencontreront elles iamais: ie respons aussi, que des rares effets les causes sont fort rares. C'est assez qu'on ne suppose rien d'impossible: & que l'on ne requiere, sinon vn rencontre de causes, telles que puissent estre en nature, & separement ordinaires. Le seul rencontre est en cecy chose extraordinaire, & qui fait le cas merueilleux.

Gala. ch. 3. de ægr matr.

Si vne femme peut porter plus de neuf mois, & comment il faut entendre le terme de la Groisse.

CHAP. II.



ON se peut iustement esbahir, de ce que l'homme estant le plus parfait animal, qui soit au monde, veu que l'excellence des choses naturelles consiste au certain nombre & ordre, comment il n'y a point de temps préfix à sa generation, ni à sa natiuité: combien que la plus excellente des œuures de nature, soit

de pouuoir engendrer son semblable. Il n'y a beste qui n'ait certaine saison d'amour & copulation, hors de laquelle n'exerce volontiers l'acte venerien: cõme aussi il n'y a beste aucune qui estant grosse vueille admettre le masle, sauf la iument, ainsi que tesmoigne Aristote. Il n'y a beste qu'on sache, qui n'ait vn certain temps à porter sa ventree, & sans faillir d'vn iour ou enuirõ, n'enfante ses petits. La seule femme est tousiours de bon apoinctement : & comme dit le vulgaire de Languedoc, *donne & capones tousiours de saison*. Tous les quatre temps de l'annee, tous les mois, tous les iours, toutes les heures luy sont bonnes : toutes les Lunes, toutes les festes & vigiles, si on allegue les iours caniculaires, dangereux pour les hommes, elles respondent que les nuicts caniculaires ne sont pas deffendues. Puis estant grosse, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le masle, elle est pleine iusques à la gorge, & bien souuent en sera plus friande, voire affamee, que s'il n'y auoit rien au ventre. Mais ce qui est plus estrange, elle n'a aucun certain terme du port de ses enfans, comme ont les autres animaux. Car elle enfante quelque fois à sept mois, communément à neuf, quelquefois à dix & onze, tous ces termes estans bons & vitalz : car il ne faut ja parler des auortissemens, qui peuuent escheoir à tout mois & à toute heure. Quelques vns voulans rendre raison de ceste incertitude, quand au diuers terme de porter les enfans, on dit que c'est d'autant que la femme n'a aucun terme prefix ou saison propre & certaine à conceuoir. Et pourquoy n'a elle saison propre, & l'homme aussi, de s'accointer ? pource qu'ils ne le font pas seulement stimulez de nature à la generation, ains le plus souuent pour volupté & plaisir charnel. En quoy on rend l'homme plus brutal, & moins raisonnable, que la beste. Ils adioutent que l'homme est souuẽt cause de l'acceleration & incertain terme d'enfanter, quand il retourne à la femme grosse, où il ne fait que gaster la besongne: cõme qui remueroit la terre, apres qu'elle est semee, & le grain cõmence à germer. Mais

Voyez Arist. au 6. liu. de l'hist. des anim.

cela feroit plus-toſt cauſe des auortiſſemens, que des diuers termes vitalz, és mois 7.9.10.11. Car l'agitation importune peut precipiter l'enfant, au moins ne le retarde pas. Dont il faudroit que les femmes groſſes, qui ne ſont depuis la conception embraſſees du maſle portaſſent ordinairement iuſques à 11. moys: celles qui le ſont quelque peu à dix: qui d'auantage à neuf: & les mieux recogneuës, fuſſent à terme au ſeptiéme. Ou bien au contraire: d'autant que le fruict ou grain qui a deſia fructifié, s'il eſt agité & eſbranlé, perd du temps: parce qu'il luy faut reprendre racine, & ſe rattacher de nouueau, s'il doit profiter: dont il ſera plus tardif à ſa maturité, que s'il n'eut eſté remué, ainſi l'enfant qui ſera mieux ſecoux, naiſtra plus tard, & celuy plus-toſt, duquel ſa mere ſera laiſſee en repos. Ils veulent d'auantage, que le mauuais regime de la femme enceincte, ſoit cauſe, qu'elle enfante ores plus-toſt, ores plus tard: les viandes acres, piquantes & aperitiues, les coleres & autres paſſions d'eſprit, les violans exercices & mouuemens aux dances, & ſemblables agitations du corps, ou de l'eſprit. Ce que doit eſtre plus toſt rapporté au nõbre des cauſes de l'auortiſſement, & precipitation des termes naturels, que d'eſtre tenu pour cauſe de la diuerſité deſdits termes: ou il faudroit qu'il n'y eut qu'vn terme prefix de nature, ſçauoir eſt le mois onziéme: & que tous les autres fuſſent par acceleration & deuancement, pour les cauſes ſuſdites. Et touſiours la queſtion demeureroit indiſſoluë, comment peuuent eſtre ces autres termes vitalz, s'ils ne ſont de l'ordre de nature? Car auſſi bien peut aduenir à vne beſte, que par quelque effort elle enfantera quelques iours ou ſemaines auant ſon terme: mais les petits ne viuront pas: & ils viuent à la femme de quatre diuers termes. 7.9.10.11. mois. Or ie ne veux plus pourſuyure ce propos, d'autant que n'ay entreprins ceſte beſongne contre les Philoſophes & Medecins, gens de ma profeſſion: deſquels ie refute ailleurs les opinions & raiſons, qui me ſemblent fauſſes & abſurdes, icy ie

n'en veux qu'au populaire, luy refuter ſes erreurs, & l'inſtruire de ce qu'il deſire ſçauoir en toute modeſtie. Donques s'il veut entendre ce que ie penſe eſtre la cauſe de ceſte diuerſité, ie luy expliqueray familierement, en laiſſant toutesfois le iugement aux plus ſçauans que moy.

En l'vnique eſpece des hommes, il y a auſſi grand diuerſité, qu'en toutes les autres eſpeces de ce genre Animal: qui eſt preſque infini en diuerſité de quadrupes, reptiles, aquatiques & oyſeaux, deſquels les indiuidus ſont fort ſemblables en toutes qualitez, ne differans guieres l'vn de l'autre, qu'en grandeur, à raiſon de l'aage principalement. Trouuez moy autre difference d'vne carpe à l'autre, d'vn corbeau à l'autre, d'vne grenouille à l'autre, d'vn ſcorpion à l'autre, d'vn mouton à l'autre: ſi ce n'eſt quelquefois de la couleur, ou autre petite marque: encores ce leur eſt de race, qui y prendra bien garde: & tels ſont leur eſpece à part, d'vne difference non proprement ſpecifique, ains accidentale, comme parlent nos Logiciens. Mais l'homme en ces indiuidus, eſt ſi plain de ceſte difference, qu'on n'en trouue deux ſemblables en tout le monde: ou ſi ſe treuuent, on tient cela pour grand ſpectacle. Ainſi i'affirme qu'en la ſeule eſpece de l'homme, il y a plus de differences, qu'il n'y a d'autres eſpeces d'animaux. Ie n'ay icy affaire des autres diuerſitez, qui ſont infinies: ie ne veux que la difference des complexions, deſquelles procedent toutes actions naturelles. Nous diſons qu'il n'y a que neuf complexions, l'vne temperee & ſans aucun excez: les autres qui excedent de quelque qualité ſimple, comme chaleur, froideur, humidité, ſeichereſſe, chaleur & humidité, froideur & ſeichereſſe, froideur & humidité. Cela eſt dit en general, car toute complexion ſe rapporte à l'vne d'icelles: mais la chacune a de grandes differences du plus & du moins. C'eſt que toute complexion chaude n'eſt pas telle en pareil degré: ains ceſt homme eſt chaud à vn degré, l'autre à deux, l'autre à trois. Et ces degrez encor ſont

diuisibles:que l'vn n'est chaud qu'à demy degré, l'autre à vn tiers, l'autre à vn quart:vn autre à la huitiéme, l'autre à la dixiéme, &c. Et ainsi des autres complexions, qui sont neantmoins du genre de froideur, humeur, ou siccité, pour peu que ces qualitez y excedent. Et de telles infinies differences, procedent tant & tant de diuerses actions, non seulement naturelles & vitales, ains aussi animales, qui sont infinies en l'espece des hommes. On ne void cela en aucune espece de bestes. Toutes les gruës sont de mesme complexion, de mesme mœurs, & actions, vsent & aiment semblable viāde font leurs nids de mesme façon, &c. Tous les bœufs domestiques sont d'vne condition: tous les sauuages d'vn autre. Tous les Dauphins en mer sont de semblable temperature, semblables mœurs, actions & pasture. Les formis soubs terre sont de mesmes toutes, & toutes les mouches à miel, chasque espece retenant son industrie, sa discipline, & ses artifices, sans que vne formis ou vne abeille face autre chose que ses consortes: parce qu'elles sont toutes d'vne complexion, condition, & nature indiuiduelle. Les cigales toutes ont mesme chant, les cocus disent tous cocu: & tous oyseaux ont en leur espece, mesme iargon & ramage. Tous chiens abbayent de mesme sorte, ou peu s'en faut, & la principale difference peut estre en la grosseur de la voix: comme aussi au mugir des bœufs, ou béesler des brebis, au miausler des chats, au braire des asnes, à l'hanner des cheuaux, au crouas des corbeaux, au cabab des perdris, au corcalihat des cailles, au piou-piou des pouletz, au grunir des porceaux, au ragir des Lyons, à l'hurlement des loups, au coac des grenoüilles, au barrit des elephans. Mais en l'vnique espece de l'homme, combien y a de voix differentes, de langages diuers, façon diuerse de chanter, diuerses mœurs, diuerse maniere de boire, manger, coucher, danser, marcher, courir, combattre, s'armer, cheuaucher, ou se charrier? combien de sortes de mestiers & negotiations, occupations, maniemens, comporte-

mens, & entreprinses? quelle diuersité de conditions, passions, & phantasies? Cela est infiny, à qui y veut prendre garde: & pour le comprendre facilement, il ne faut sinon aduiser ceux, qui sont en mesme Prouince, quelle difference il y a des vns aux autres, selon les villes ou ils habitent. Mais encor dans vne seule ville, voire dans vne maison. Qui veut du rosty, qui du bouly, qui du froid, qui du chaud. L'vn est cholere, l'autre plaisant: l'vn auare, l'autre prodigue, l'vn paillard, l'autre continent. L'vn veut estre moyne, l'autre soldat: cestuy-cy aime estre braue, l'autre ne tient conte de soy: cestuy-là aime la musique, & l'autre la cuisine: l'vn hait le vin de nature, l'autre est tousiours yure: qui plus est, quelques-vns hayssent le pain contre tout humain naturel, les autres le frommage, les autres l'huyle. Il y en a qui euanouyssent de la seule senteur des pommes. D'où vient celà qu'ils sont tous de diuerse complexion? Dont aussi les vns sont hâtifs, & les autres tardifs: les vns sont boüillans & vifs, les autres mornes & froids: les autres escoutẽt volõtiers, les autres veulẽt tousiours parler. Les vns sõt de grãd amitié, & de grãd pensement, les autres n'ayment rien, se soucient de riẽ, tout leur est vn: Il y en a de fort adonnez au ieu, les autres ne font que mesnage. Les vns s'adonnent aux lettres & deuiennent sçauans, les autres ne veulent sçauoir ne lire ne escrire. Il y en a qui sont doux & benins comme des Anges: les autres sont pires que Diables. Tout cela peut estre és enfans d'vne famille, tous d'vn pere & d'vne mere: nourris en mesme lieu. Voyez, ie vous prie, quelle diuersité en vne seule maison à cause des complexions diuerses: & iugez par là, combien il y en peut auoir en toute vne ville, puis en vn Royaume, & puis en tout le monde.

Ie veux maintenant accommoder le fruict de ce discours, à soudre la question proposee. Puisque la diuersité des complexions est si grande en l'homme, & non és autres animaux, il ne se faut esbahir, que l'homme n'ait aucune saison limitee à faire l'amour

ni aucun terme à porter les enfans, comme les autres animaux ont le tout limité. Et quant au port de la groisse, le diuers terme est de la diuersité des complexions, tant de l'enfant conceu q̃ de la mere. Car il y a des enfans de grand esclappe & corpulence, qui requierent plus de seiour pour leur maturité: comme dit Aristote des elephãs, qui ont besoin de seiourner deux ans, dans la matrice, pour leur grande corpulence. Les iumens, pour mesme raison portent 12. mois, & les asnesses aussi. Il me souuient de la matrone, qui persuada à vn Florentin (ainsi qu'il est escrit au liure des ioyeuses auãtures) duquel la femme estoit acouchee douze mois apres qu'il ne l'auoit cogneuë, que si vne femme voit vn asne le iour qu'elle a conceu, elle portera autant de temps que fait l'asnesse. A vn gros sot (comme celuy-là contre le naturel de sa nation) il falloit bien vn enfant putatif, du terme de ceux d'vne grosse beste. Ainsi (pour reuenir à mon propos) vn gros fruict n'est si tost meur qu'vn petit. Dont si vn autre enfant menu & gresle dés sa conception ou premiere conformation, chaud & sec de complexion, remuant & trepineux, a assez de neuf mois, & quelque fois de sept pour sa maturité, à l'autre en faudra dix ou onze. Ainsi voit on communémẽt les filles venir iusques au bout du mois neufiéme, & les fils naistre au commencemẽt & entree du mois. Car la complexion chaude sert à la prompte maturité: la froide & humide est plus tard meure. Ainsi voit on des fruicts. Voyla quant à l'enfant, qui selon sa complexion, & la corpulence qui en procede, seiourne plus ou moins en la matrice, attendant sa maturité. Ciceron vse de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieux: On employe Diane aux couches: d'autant que l'enfant meurit en sept ou en neuf cours de Lune. Et il faut ainsi parler: veu que l'enfant est proprement vn fruict, qui est fait de semence: & meurit dans la matrice, comme dans vne gosse, ou autre escorce, qui vient à se ouurir quand le fruict est meur, prest à tomber. Ain-

Liu. 4. de la gener. des anim. chap. 10.

si fait la matrice, qui tout durant la groisse est si serree contre l'enfant, mesmes deuers l'entree, que rien n'y peut estre admis. Et lors que l'enfant est bié meur, elle s'ouure par là si amplemét, que l'éfant le requiert. Or la celerité & tardité de ceste maturation n'est pas toute de la complexion de l'enfant. La matrice y a sa bonne part: mesmes elle est principale en cecy, à dire la verité. Car selon sa disposition, le fruict est meur plus-tost, ou plus-tard. Vray est que la facilité ou resistance du fruict y fait beaucoup. Tout ainsi qu'en vn four, qui cuit le pain, celuy des pains qui sera plus petit & plus mince, sera plus tost cuit: & d'vn mesme feu, vne perdris sera plus tost rostie, qu'vne piece de bœuf, c'est le feu qui seul agit: la diuersité de l'effect, est la disposition de diuerses matieres. Ainsi la chaleur de la matrice fait beaucoup à la maturation prõpte ou tardiue de l'enfant: qui d'ailleurs a en soy dequoy se meurir, & voila en quoy il differe du pain, & de la chair, à qui nous l'auons comparé. On en peut dire autant du Soleil, & des fruicts qu'il meurit. Les fruicts ont bien en eux vne chaleur naturelle, qui les achemine à maturation: mais le Soleil, qui les touche, auance beaucoup plus. Dont nous voyons les fruicts d'vn arbre meurs en notable diuersité de temps: l'vn auiourd'huy, l'autre demain, & ainsi consequemment durant vn mois, ores l'vn, ores l'autre, & non tous à vn coup, ains auoir diuers degrez de maturation. Dont ils ne tombét tous à vn coup, si on les y delaisse: par ce qu'ils n'ont acheué de meurir. C'est du costé que le Soleil les touche, qu'ils meurissent plus-tost, & comme le Soleil de son cours naturel, tournoye l'arbre auiourd'huy plus haut, demain plus bas d'vn degré, ainsi les fruits meurissent. La matrice, & tout le corps de la mere, en fait autant à l'endroit de l'enfant. Dont ne faut trouuer estrange, si deux gemeaux ensemblemét conceus, l'vn naist auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femelle, ou celuy des masles qui est plus feminin, a besoin de couuer plus long temps, pour auoir sa parfaite matu-

maturité. Comm'on void des œufs qu'vne geline couue, tous les poussins n'esclorre à vn coup, ains par quelques interualles, selon leur sexe ou complexion, & que la mere touche l'œuf de plus pres, ou de l'endroit que ell'est plus chaude. Qu'on cesse dõc de s'esbahir comment vne mesme femme portera vn enfant dix mois, & en fera vn autre en moins de neuf: sçauoir est à sept mois.

Il ne reste plus que à voir, comment il faut conter les mois de la groisse, & surquoy est fondé le conte. Hippocras nous enseigne à conter par semaines, quãd il dit, que l'enfant est parfait, meur, & prest à sortir, en trois dizaines de semaines: qui sont deux cens & dix iours: reuenant à sept mois, à raison de trente iours pour mois. Les Iurisconsultes reçoiuent l'enfant pour legitime, qui est né en tant de iours, d'vn legitime mariage: & ce pour l'authorité du tresdocte Hippocras, *L. Septimo mense. ff. de statu ho.* comme dit Paul aux Digestes. Le mesme autheur donne quatre dizaines de semaines, à ceux du second ranc, qui sont 280. iours, qui reuiennent à neuf mois, le chacun aussi de trente iours. C'est tout de mesme, quand il leur attribue sept quadragenaires. Car sept fois quarante iours reuiennent à deux cens octante, qui sont neuf mois. Ie ne vois pas que ces nombres de sept ou simples, ou multipliez, ayant la force que plusieurs cuident: & qu'ils rendent le fruict vital à sept mois. Ne aussi la raison qu'on allegue, pourquoy du huitiéme l'enfant ne vit point: d'autant qu'il a fait ses efforts de sortir & naistre le septiéme, & n'ayant peu, il est las & debile. Parquoy s'il retourne à tel effort le mois ensuyuant, il meurt. Car on en pourroit autant dire, des mois dix & onze, qui neantmoins sont tenus pour vitalz. N'est-il pas vray semblable, que l'enfant aura fait ses efforts de sortir le neufiéme, qui est vn terme de maturité) & puis naistra le dixiéme: & que celuy qui naist le onziéme, ait fait ses efforts le mois precedent? Car on obserue, que à chaque retour de mois l'enfant a quelque remuëment extraordinaire,

depuis qu'il a passé les six. Quant au dixiéme & onziéme, suffit qu'il les ait attains, & non accomplis, pour dire que les enfans soyent decimestres & vndecimestres. Ainsi le veut Hippocras au liure de l'octimestre. Et Pline l'ensuyuant dit, que la femme porte quelquefois iusques au commencement du dixiéme & l'onziéme.

Liure 7. chap. 5.

Pour fin de ce discours, i'oserois bien dire, quoy qu'il semble estre contre la supputation d'Hippocras, que les mois doiuent estre entendus Lunaires, & non Solaires: c'est à dire de 27. ou de 29. iours, plus tost que de 30. car il suffit que la femme soit entree au septiéme, au neufiéme, dixiéme, ou onziéme mois, pour rendre l'enfant vital. Ce qui ne seroit, s'il falloit que les mois Solaires fussent complets de 30. iours chacun. D'auantage il y a plus de raison, que la Lune conduise ce conte puis que elle conduit les menstrues des femmes: qui sont la reigle de la cōception, de la nourriture de l'enfant dedans & dehors la matrice, & de tout son auancement. Dōt aussi les anciens ont tousiours eu recours à la Lune qu'ils appelloyent diuersemēt Diane, & Lucine, quand se venoit à l'enfantement. Car soubs vn certain poinct de son aspect on est conceu, & soubs vn semblable on naist par l'ordre de nature, si l'enfantement n'est aduancé ou retardé par vn mauuais gouuert. Et là se peuuent fonder les genethliaques, faiseurs de natiuitez, quand ils obseruent la planette qui montoit au poinct de la naissance. Car l'influence n'est d'efficace sur l'enfant qui naist, pour sa naissance: ains celuy qui luy respond & montoit lors de la conception, d'autant que c'est adonc proprement que l'impression peut estre faite à telle ou telle inclination, nompas depuis que l'enfant est formé & animé: & moins encore lors qu'il naist. Autrement les fautes qui aduancent ou retardent (comme dit est) l'enfantement, seroyent cause d'autre constellation, laquelle doit estre ferme & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

Ptolomee au centiloq. propos. 51.

Qu'il

Qu'il n'est possible de cognoistre par les vrines si vne femme est grosse: & quels sont les vrais signes de la groisse.

CHAP. III.

IL est certain qu'on ne peut asseurément cognoistre par les vrines, si vne femme est enceinte, ou non: car mesmes en autres dispositions, tant de l'homme que de la femme, soit santé, soit maladie, ou estat neutre, ce signe est autant fallace que rien plus. Or l'vrine d'vne femme qu'on doubte si elle est grosse, ne peut proprement indiquer, sinon la commune retention des menstrues, de laquelle on presume la conception. Mais que sert-il au Medecin, de comprendre & cognoistre qu'elle n'a pas ses fleurs, veu que la femme le sçait encor mieux, & plus seurement. De cest argument on ne peut inferer ou conclurre qu'elle soit enceinte: car à plusieurs pucelles ceste purgation est souuent supprimee: & plusieurs femmes grosses ne cessent de l'auoir, aumoins les premiers mois: quelques vnes tout le long de la groisse. D'ailleurs la femme enceinte peut auoir plusieurs indispositions, qui en l'vrine obscurciroyent le signe principal de la groisse, si aucun y en auoit: comme la douleur de teste, le rheume, la toux, l'indigestion d'estomach, mal de reins, &c. Que plus est, il ne faut sinon auoir mangé du fruict, de la salade, du laict, du lard, des poids, esparges, choux, artichaux, truffes, ou autre chose outre son ordinaire, pour faire changer la couleur, la consistance, & les choses contenuës en l'vrine. Ie laisse aussi à part l'infinie diuersité de cest excrement, obseruee des plus diligents Medecins: non seulement selon la particuliere complexion de chasque femme, & de son aage, ains aussi de la saison, region, coustume, maniere

de viure, negociation, des passions d'esprit: & autres choses infinies, desquelles la valeur d'vn poil (par maniere de dire) peut alterer & changer les vrines d'vne mesme personne, non seulement de iour à autre, ains à toute heure & tout moment. Donc quelle asseurance pourroit-on auoir de conception par les vrines? Il faut entendre, que l'vrine rapporte assez fidelement, l'estat des veines & arteres de tout le corps : pourueu qu'elle ne soit detrempee du rheume qui distille de la teste en l'estomach, ou d'auoir fort beu, & qu'il n'y ait rien d'estranger meslé, qui change la couleur, son odeur, sa consistance, & autres conditions naturelles, comme i'ay amplement demonstré en mon traicté des vrines, composees en Latin. Où i'ay aussi remonstré, comment l'vrine est peu feale à signifier la disposition des parties qui sont par dessus le foye, d'autant que le plus souuent, diuerses parties sont diuersement disposees, & quelquefois n'y en a qu'vne malade, toutes les autres se portans bien. Car l'vrine est retiree de toutes les parties de nostre corps, par la vertu singuliere des roignons, & la portion qui vient de la chacune, en fin se rend par les moindres tuyaux, dedans la veine caue, qui est le grand canal: auquel toutes les portions de la serosité (qui sera dite vrine) se meslent & confondent: & plus encor, passent outre des vaisseaux emulgeans à l'estreitesse des roignõs, où elle est transcoulee. De sorte, que la signification & note que rapportoit la portion venant de quelque membre, est obscurcie des autres, cõme aussi la note de la partie malade, sera effacee de ce que rapportent les portions de tout le reste du corps bien sain. Parquoy il n'y a grand fiat (cõme on dit) aux vrines. Et le plus certain iugemēt qu'on en puisse faire, est de la disposition des parties proprement dites vrinales, qui sont du foye embas, ou plus tost deça les vaisseaux emulgeans: sçauoir est, des roignons, des vreteres de la vessie, & du canal commun au sperme & à l'vrine, qui touche les parastate ou boursettes de la semence desquelles aussi l'vrine repre-

represente fort bien l'estat, mesmement en la gonorrhee venerienne, qu'on dit communément pisse chaude. Et l'vrine demonstre encor plus seurement la disposition desdites parties, quand il y a quelque chose contre nature, qu'elle rauit & emporte quand & soy: dont elle deuient quelquefois trouble & espaisse, morueuse, ou blanche comme laict: autrefois purulante, saigneuse, sablonneuse, ou pleine de poils & filendres, de petites caruncules, d'escailles comme du son, de brisettes comme grosse farine, de pierrettes & gros grauier. Lesquelles choses contenues en l'vrine, donnent certaine signification des parties depuis les roignōs en bas, par où elle a passé. Ie me doute que quelqu'vn pensera ce propos faire pour ceux, qui attendēt le iugement de la conception par les vrines. Car il semble que l'vrine vient de la matrice, non moins que de la vessie: veu que la femme pisse de la partie honteuse, par laquelle se fait la copulation & la cōception. L'vrine ne viēt-elle pas (dira-il) du lieu ou est l'enfant? Pourquoy n'en baillera-elle certain signe, comme des autres lieux par ou elle a passé? Nous voyons aussi, que quand la femme est preste d'accoucher, elle fait des eaux, qui est proprement vrine, venant de la matrice. Ie respons premierement, que telles eaues viennent bien de la matrice, & sont vrine pour la plus part: mais c'est de l'enfant, & non pas de la mere. Ces eauës estoyent retenues & reseruees dans les peaux de l'arriere-faix: lequel venant à se rompre, quand le petit s'en despouille, ces eaux viennent à verser: & seruent de rendre le passage plus glissant. Mais l'vrine de la femme, & durant sa groisse, & quand elle n'est grosse, ne passe point par la matrice, ni la touche aucunemēt. Elle est portee dans la vessie par ses vreteres, comme aux hommes: & de là se verse par son col, au grand passage de la partie honteuse (qui est comme la gaine du membre viril) fort loin de la matrice, laquelle est beaucoup plus en arriere, & profonde. Ainsi s'abusent les bonnes gens, qui cuident l'vrine venir de là où est

Obiectiō

Respōce.

l'enfant, & qu'elle en peut rapporter certaines nouuelles: & c'est, comme ils disent, quand il y a vn floc de coton ou de bourre suspendu au milieu de l'vrine. Baille luy belle. Il y auroit prou d'hommes gros & enceins, si cela estoit vray. Mais il y en a qui le deuinent pourtant, comme que ce soit, dira quelqu'vn: & de ce y a prou tesmoins. Ie dis que c'est par vn rencõtre (tout ainsi qu'à la blanque, & autres ieux de sort) s'ils disent vray, par la seule inspection de l'vrine: & s'ils sont heureux de rencõtrer bien souuẽt, c'est comme d'estre heureux au ieu des dez. Ils en diroyẽt bien autant sans voir l'vrine: laquelle ne leur sert que d'abusement, pour mieux piper le monde. Qu'ainsi soit, bien souuent on trompe ces deuineurs, en leur presentans l'vrine d'vn homme qu'ils disent estre gros d'enfant, dequoy à bonne raison & iustement, on en fait apres mille risees. En quoy donc se faut-il fonder pour cognoistre si vne femme est grosse, puisque à l'vrine n'y a point d'asseurance? Ie m'arreste plus volontiers, aux femmes qui sont du mestier, & qui ont souuent conceu, meres de plusieurs enfans: ausquelles il faut croire, ce qu'elles ont souuent esprouué, du changement que la femme enceinte sent en sa personne, à raison de la groisse, tant au ventre, qu'aux tetins. Il y a bien d'autres signes: mais ils ne sont pas ordinaires, ou necessairement consecutifs & demonstratifs, q̃ue nous appelons en Grec Pathonomiques, ains procedent d'vne indisposition particuliere de la femme, & sont equiuoques: c'est à dire, ils conuiennent à autres dispositions, que de la groisse: & n'aduiennent à toute groisse. Tels sont le degoustement, & la faute d'appetit, ou l'appetit de choses estranges & absurdes, vomissemẽt, foiblesses, & mal de cœur, douleur d'estomach, & dedain, grand crachement, mal de teste, douleur de reins, enfleure de iambes, lassitude, & grand pesanteur de tout le corps. Il n'y a rien de tout cela qu'vne pucelle ne puisse auoir, non seulement à part, mais aussi tout ensemble, par la suppression de ses fleurs: & encore

Obiectiõ

Respõce.

core

core aura elle du laict aux tetins qui est bien d'auantage, comme nous prouuerons au troisiéme chapitre du cinquiéme liure. Et n'y a il aucun signe de groisse, auquel on se puisse arrester, à ce que la femme se contregarde, mesmes quand elle est dangereuse de se blesser & affouler? voyci les signes principaux, & ausquels la femme doit prendre garde. La semence de l'homme est retenue, laquelle autrement s'escoule & verse vn peu apres la copulation: & à l'instant la femme sent quelque resserrement & contraction auec petite rigueur, comme frisson au profond, à l'endroit de la semence, tout ainsi que par fois nous sentons à la fin du pisser quelque petite horripiration, par la contraction de la vessie. Et mesmes du long de l'eschine, la femme sent plus de froid qu'ailleurs. Bien tost apres le ventre deuient plus gresle à l'endroit du nombril, comme enfondré. Quand elle est retenue au terme de ses fleurs, au lieu de les auoir, ses tetins s'endurcissent, & luy cuisent vn peu, à raison du sang qui les dilate & amplifie. Adonc elle peut dire, que ses paniers sont plains. Pour s'en asseurer mieux, on met diuerses preuues: ausquelles ie ne m'arreste pas beaucoup, tant pour n'estre asseurees, que pour le danger auquel on peut mettre l'enfant, dont elles ne valent guieres, que pour les mastines & vilaines, qui ne craignent d'offencer Dieu, & faire mourir leurs enfans, pour satisfaire à leur lasciueté. Ie me tairois desdites preuues, si n'estoyent par trop diuulguees: dont en les recitant, ie ne leur enseigneray à mal faire. Elles en sçauent bien de plus terribles, les meschantes. Et ie suis contraint de le dire, pour aduertir les sages, de ne se mettre en ce hazard de perdre leur fruict, pour se vouloir asseurer de leur grossesse par tels moyens. Les communes preuues sont en Hippocras, donner à boire à la femme quand elle se va coucher de l'hydromel fait auec eau de pluye. Si elle est grosse, elle sentira des tranchees, dit Hippocras: pourueu que ne soit accoustumee à tel bruuage, dit Auicenne: Item, qu'elle reçoiue par *Aphoris. 41. liu. 5.*

le bas vn parfum d'odeur forte & penetrante, la femme estant bien enueloppee tout à l'entour : si l'odeur ne luy paruient au nez, elle a conceu. Semblablement, si ayant mis vne teste d'ail en sa partie hôteuse quand elle se couche, le demain n'en a la saueur à la bouche.

S'il y a certaine cognoissance, que le fruict soit masle ou femelle, & qu'il n'y en ait qu'vn ou deux.

CHAP. IIII.

Aphoris. 42. li. 5. Aphoris. 48. li. 5.

QVAND à discerner, si l'enfant est masle ou femelle, Hippocras nous aduertit en vn aphorisme, que du masle la femme est mieux coloree, & en vn autre, que l'enfant est plus sur le flanc droit. Cela faut-il entendre aduenir le plus souuent: car volontiers la femme est plus gaillarde & disposte d'vn fils, que d'vne fille: s'il n'y a autre disposition que de la groisse, comme il faut tousiours supposer: car à raison de quelque mal ioint à la groisse, la mere pourroit estre estonnee, pesante & abbatue. Autrement elle a le teint plus net, la couleur plus vermeille, l'œil gay & vif, parce que le fils estant plus chaud de nature redouble la chaleur de la mere. Mais quãd au lieu droit ou gauche, ie n'y vois pas grand raison, d'autant que la matrice est au milieu du corps, assise sur l'os sacré: & n'ayant aucun mipartiment en dextre & senestre, vn enfant la remplit toute. Dont aussi il est porté communément au beau milieu du ventre, ou s'il panche d'vn costé plus que d'autre, ce n'est que pour l'inclination que la femme a de coucher plus souuent, ou ordinairement de ce quartier là. Encor moins certains sont les signes qu'on baille vulgairement: que si c'est vn fils, la femme a meilleur appetit, sent mouuoir l'enfant dãs trois mois, son ventre est pointu,

toutes

toutes ses parties droites sont plus habiles à tous mouuements, que le premier pas qu'elle fait estant droite, est du pied droit: que si estant assise, elle se veut leuer, met plus-tost la main droite sur le genoil droit pour s'y appuyer: l'œil dextre est plus mobile, le tetin droit engrossit plus-tost, & le mouuement de l'enfant est au costé droit, au contraire d'vne fille. On dit aussi, que si on met sur la teste de la femme enceinte, sans qu'elle s'en aduise vne plante de hache auec sa racine, si le premier nom qu'elle prononcera est masculin, elle est grosse d'vn fils: autrement d'vne fille. Que si la femme enceinte iette dans l'eau vne goutte de son laict, & il va au fond, c'est vne fille: sinon, vn fils. On en dit autant d'vne goutte de son sang: duquel aussi on prend cest argument, que si la femme saigne du nez, elle est grosse d'vne fille, d'autant (parauenture) que son sang est plus aigueux & sereux, ou que la fille n'en consume tant que le fils. Mais ie m'arreste plus à la couleur & consistance du laict, qui est communément plus aigueux & plus roux d'vne fille: plus espais & plus blanc d'vn fils. Dont il aduient aussi, que si on iette de ce laict, contre vn mirouër, ou autre chose lise, il s'y tient ferme en petits grains rons, comme perles: ou comme grains d'argent vif; & mesmes si c'est au Soleil. Item si on en iette dans l'eau, il va à fons perpendiculairement, à cause de sa crassitude & pesanteur. Ce que ne fera celuy d'vne fille, d'autant qu'il est plus clair & subtil: comme aussi il est plus chaud & cholere, ainsi que nous demõstrerons plus amplement au cinquiéme chapitre du cinquiéme liure, contre la vulgaire opinion. Pourtant aussi ce laict est plus roussatre & sereux, comme la virulance (qui est acre & mordicante) au prix du plus loüable. Mais, comme i'ay cy dessus remonstré, il ne faut grand chose pour alterer ces signes: la moindre du monde peut confondre tout, & rendre fallaces les plus certains indices.

Reste, si on peut cognoistre certainement, que la femme en porte deux à la fois. Ce n'est pas que la ma-

trice soit departie comme en cabinets, dextre & senestre: ains en mesme espace y seront, deux, trois, ou quatre, & iusques à neuf, ainsi que nous auõs prouué estre faisable au premier chapitre de ce liure. De deux enfans, la mere peut sentir mouuemẽs diuers en vn mesme temps: & les deux flancs seront plus enflez & releuez que le milieu du vẽtre: où le plus souuent on voit comme vn petit canal d'enfonsure. Toutesfois on y est souuent abusé: car nous voyons aduenir que la matrice appesantie de l'enfant gros & importun, glisse à l'vn des costez, & pressant de peu à peu les boyaux, les repousse au costé opposite. Là il semble y auoir vn autre enfant, qui n'a point de mouuemẽt: & on dit, que c'est vne fille, & l'autre vn fils: mais bien souuent il n'y a qu'vne grosse fillasse pour tout, qui s'est ainsi fait place à vn costé. On peut aussi estre abusé d'vn amas charnu, que nous appellons Mole, & les Lombars Harpie: de laquelle nous traitterons au prochain liure Chap.7. particulierement. Elle fait monstre d'vn enfant quelquesfois à l'vn des costez. Ainsi il n'y a guieres de certitude au nombre des enfans, & moins à la distinction des sexes. Ie croyray tousiours en cela plus volontiers les enfans qui viennent de naistre, que les plus grands Philosophes & Medecins du monde.

Que c'est vn grand abus, de mespriser les maux qui viennent à raison de la Groisse.

Chap. V.



IL y a des femmes qui ont fort bonne groisse: c'est à dire, qui ne se treuuent point autrement que de leur ordinaire & en pleine santé; de sorte que si n'estoit le ventre qui engroissit, elles cacheroyent aysément leur portee. Il n'y a que

que celà qui les descouure : & d'ailleurs elles sçauent que leur purgation est arrestee. Puis le mouuement de l'enfant sur les trois ou quatre mois au plus tard, les en rend asseurees. Telles femmes sont bien saines, & leur fruict est gaillard : qui consume autant de sang, qu'il y en peut auoir de superflu au corps de la mere, & ledit sang est bien qualifié. Dont il s'ensuit, qu'il n'y a pas humeurs deprauez & inutiles, tant à l'enfant que à la mere, qui regorgent à l'estomach, & aux autres parties du corps : dequoy suruiennent plusieurs maux & fascheries, sur tout és premiers mois à celles qui sont autrement plaines de mauuaises humeurs. Car telle cacochymie estát desplaisante, & au corps de la mere, & de l'enfant lors que la purgation naturelle est supprimee, croupit, & restagne au ventre inferieur: dont il s'en ensuit vomissement, dedain, faute d'appetit, ou appetit de choses estranges, selon l'humeur qui domine, horreur & abomination de ce qu'on aimoit le plus, foiblesse de cœur, courte haleine, & suffocation, distillation, force eau à la bouche, lassitude, pesanteur & enfleure molle de iambes. Tous lesquels maux & accidens, trauaillent aussi bien les pucelles qui n'ont leurs fleurs au temps qu'elles deuroient, que les femmes enceintes : & entre autres maux, leur causent vn appetit de choses estranges, absurdes, ineptes & bizarres, lequel on nomme Pie & Mollesse. Comme de manger volontiers du papier, du plastre, des cendres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poyure, & autres espiceries, le fruict tout verd & aspre, &c. ayent en haine toutes les bonnes viandes, cela prouiét (cóme dit est) tant aux vierges, que aux enceintes, des humeurs vicieux retenus par la suppressió de leurs menstrues, qui font desirer leur semblable, sçauoir est, des choses vicieuses. Dont il ne faut conclurre de celà, qu'vne fille soit grosse: on peut bien dire, qu'ell'a des appetits comme vne femme grosse. Or és filles, & vefues, & autres femmes que l'on sçait n'estre pas enceintes, nous trauaillons & taschós à guerir tous ces maux:

par ce que ils sont fort desplaisans, & ruynét le corps. Aux femmes grosses on laisse endurer tout cela,& faut que les pauuretes ayent patience iusques à l'enfantement, que l'eau chaude guerira tout, comme disent les bonnes femmes (c'est à dire, le bagner qu'on fait par la gessine) si plustost ne cesse de soy-mesme. Ainsi que le plus souuent il cesse, lors que l'enfant est plus grand & consume tout le supeflu bon & mauuais. Ceste opinion semble auoir quelque raison : d'autant que nous remedions aux filles, vefues,& autres qui ne sont grosses, par la solicitation & promotiõ de leurs menstrues: car cessant la cause, cessent les effets, osté que soit le mal, qui est l'opilation des veines vterines, tous les accidens cessent: lesquels en vain on combat & tasche à guerir, tandis que leur cause est entretenuë. Mais aux femmes grosses nous ne pouuons au moins nous ne deuons vser de tel remede : veu que la prouocation de leurs menstrues, est promotion de l'auortissemẽt, acte scandaleux, inhumain & damnable. Car c'est vn vray homicide, & trescruelle occision d'vn petit innocent. Dont il semble, que les pauures fẽmes doyuẽt de toute necessité, endurer tous ces maux: & qu'il n'est loisible au Medecin d'y ordonner aucune chose. Toutesfois nous voyons que tous les plus sçauans & renommez en nostre art, Aëce, Paul Æginete, Rasis, Auicenne, & leurs sectateurs, n'ont mesprisé tels maux, ains nous ont enseigné de les guerir és femmes grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter? Le peuple ignorãt nous tient les mains liees, & nous empesche de les pouuoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voicy où le peuple se fonde) que de prouoquer les menstrues, à vne femme enceinte: veu que leur retention est necessaire, pour la conception & grosse. Il ne faut aussi les seigner, s'il n'y a autre necessité que lesdits maux : comme ce seroit vne grand fieure continuë, pleuresie, squinance & semblables maladies aiguës: mortelles pour la plus-part és femmes grosses. La purgation semblablement y est suspe-

ctc, mesme des forts medicamens, tels que Galien & Hippocras vsoyent, ignorans les benins & faciles, qu'ō a depuis cognu. Or les petits maux de la groisesse n'ont besoin de ces grands apparats, & des remedes qu'on vse contre les grandes maladies qui font tenir le lict. Mais les petits & legiers medicamens, tant purgatifs, que autres, ne sont icy aucunement defendus, ains tres-requis & necessaires à mon iugement, suiuāt l'auis des plus doctes & expers qui ayent escrit en Medecine. Et que sert il de faire endurer à vne femme enceinte le vomissement, qui luy rompt le ventre & les costez, & met l'enfant en danger euident de precipitation ? Vn legier medicament, comme de rhubarbe, qui est fort cordial, l'exemptera de ces efforts, sans rien esmouuoir ni esbranler, en vuidant la cholere & autres humeurs corrompus, qui prouoquent l'estomach, & l'empeschent de retenir la viande. Dont il s'ensuit que la mere & l'enfant en sont plus mal nourris. Que sert-il à la mere d'endurer vn dedain fastid, & degouttement de toute bonne viande, à cause des humeurs vicieux, qui occupent & ennuyent son estomach, quand on les peut mettre dehors tout bellement? N'est-ce pas grand cruauté de luy faire endurer si longuement tels & semblables accidens, quand on la peut soulager facilement, sans nuire à son enfant ? Que dis-ie, nuire: cela luy apporteroit vn profit inestimable, non moins que à la mere. Car voyez ce qui en reuient, de laisser croupir & seiourner ces excremens, cause de tous les maux que souffre vne femme enceinte. Premierement la mere ieusne par force: car elle ne peut rien manger qui vaille : ou si elle mange, le reuomit incontinent. L'enfant fait la meilleure chere qu'il luy est possible, tant qu'il trouue à choisir & trier de bon sang parmy le mauuais & excrementeux. Quand il n'y en a plus, ou fort peu, il est contraint de se repaistre de ce qu'il peut auoir. Car la necessité le contraint de se remplir, ou de foin ou de paille (comme on dit en prouerbe) tout ainsi que le corps de sa mere : dont l'vn & l'autre

en endure. Seroit-il pas mieux fait de vuider ces ordures, afin que la femme recouurant l'appetit, & ne vomissant plus, fournist suffisamment de bonne nourriture, & à son corps, & à celuy de son enfant? Il ne faut craindre (comme i'ay dit) qu'vn legier medicament face aucun tort à l'enfant, nommément le rhabarbe, lequel en laissant astriction apres soy, le fortifie plustost qu'il ne l'affoiblit. Et que peut on tant craindre les Medecines, quand il y a des femmes grosses, qui des plus grands efforts, comme cheutes, coups, choletes, & semblables, n'auortissent iamais? Il y en a assez, qui ne craignent pas d'aller sur vn cheual trottier, danser la volte, & des gaillardes, estant grosses iusque à la gorge: & craindront-elles vne Medecine, qui n'agite aucunement, ou fort legierement, laquelle apporte ceste commodité, que le vomissement & le dedain se passent par son moyen, auec la foiblesse de cœur, la pesanteur & lassitude, la courte haleine, & autres fascheux accidens de la groisse, en vn corps plein de meschantes humeurs. Si quelque femme est suiette à s'affoller de peu d'occasion, elle doit encor moins refuser ou tenir pour suspects ces remedes. Car i'affirmeray bien tousiours, que l'effort de vomir, & la faute de se nourrir, luy feront plustost perdre l'enfant, que les legieres purgations. Dequoy les raisons sont fort euidentes, comme i'ay remõstré. Car nous ne craignons le purger, auec Hippocras & Galien, que pour l'agitation & grand esbranlement que fait l'ellebore, & tels medicamens forts, cõme on diroit auiourd'huy de l'antimoine. Or le vomissement de la groisse, secout bien plus le corps sans comparaison, que nos legieres Medecines. Et quant à la seignee, nous ne la craignons pas, auec lesdits autheurs, que pour la faute que peut faire le sang à l'ẽfant: auquel on soubtrait par ce moyẽ sa nourriture. Dont il est contraint à faute de munitiõ quitter la place. Et ne luy soubtrait-on ses viures, quãd la mere mange rien, ou beaucoup moins que l'enfant requiert? Il me semble certainement, qu'on fait grand

tort aux femmes grosses, de les laisser ainsi languir, & endurer de ce que on se peut bien passer. Il en reuient encor ceste infelicité, que l'enfant ne sera iamais si sain qu'il eust esté, pour auoir esté longuement abreuué & repeu de telles immondices. Car son corps est plus enclin & suiet d'en accumuler des semblables : & luy faut prendre cent Medecines en sa vie, pour vne qu'on luy a espargné, quand il estoit au ventre de sa mere.

Pourquoy dit on, que qui refuse quelque chose à vne femme grosse, vn orgeol luy naist en l'œil.

CHAP. VI.

Orgeol, est vne petite tumeur ou enflure, longuette en forme de grain d'orge (d'où elle a prins le nom) qui naist au bout & bord de la paupiere. C'est vn mal legier, & plus empeschant que douloureux. Il se resout, & s'en va en fumee le plus souuent : quelquefois suppure, & iette vn peu de fange. Quand on l'apperçoit à quelqu'vn, on luy dit volõtiers, vous auez refusé quelque chose à vne femme enceinte: ou si on luy refuse, on dit, vous aurez vn orgeol en l'œil. Ce sont petits quolibets, sobriquets, & comminations vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuuent & doiuent, aux femmes grosses, lesquelles sont dãgereuses d'auorter, pour vn grand desir de quelque chose, qu'elles ne peuuent auoir. Ainsi on menace les enfans qui maniẽt le feu, pour les en diuertir (à cause du dangier qu'ils ne se bruslent quelquefois, ou qu'ils mettent le feu en quelque endroit de la maison) que cela fait pisser au lict. Ce qu'ils craignent infiniment, sçachans qu'ils seroient fouëtez, s'ils y auoient pissé. Semblablement on leur dit, que la fleur du pauot rouge, qu'on nomme

Lagagne en Languedoc(de ce qu'elle fait venir les yeux rouges & chassieux, à qui la regarde fort attentiuemét, s'il a les yeux tendres & delicats, comme a vn enfant) que le manier de ladite fleur les fait pisser au lict. A ceux qui sont plus innocens, on leur dit, que s'ils boiuent en mangeant leur souppe, quand seront morts ils ne verront goutte: pour les destourner & dissuader, de rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'estomach. Aussi d'autant que le froid soudain apres ou parmy le chaud, gaste les dents, & les genciues qui sont fort molles, & tendres aux enfans. Ainsi est il de l'orgeol en l'œil, ou en l'vne des paupieres, que les credules craignent d'auoir s'ils refusent à vne femme grosse ce dont elle a grand appetit, comme si l'orgeol estoit vne punition du dangier auquel ils mettent la femme d'auorter. Car de vray l'auortissement peut aduenir(à celle qui y est aisee) pour vn grand desir, ou par depit & fascherie qu'elle aura, de ne pouuoir obtenir ce qu'elle desire extremement: non moins que d'vne grand cholere, ioye, ou tristesse, & autre passion d'esprit. Car telles perturbations causent quelquefois la mort subite aux femmelettes & aux vieillars, qui ont le lien & attache de l'ame auec le corps fort fragile & aisé à rompre: comme nous auons remonstré au premier liure du Ris. Combien plus facilement serôt les passions cause de la mort de l'enfant, & de l'auortissement. Les passions ou perturbations de l'esprit, sont comme les vents & orages, qui agitent l'eau de la mer, & la font verser çà & là, de grande impetuosité. Ainsi nos passions peuuent tellement esmouuoir & troubler nos humeurs, qu'ils verseront de toutes parts. Dont par vne cholere, ou vn despit, le sang menstrual qui estoit retenu à cause de l'enfant, maintenant agité & poussé en dehors, rauit & emporte l'enfant, comme vn torrent qui roule vn gros rocher. Parquoy il est fort dãgereux de refuser quelque chose à vne femme grosse, mesmement quand elle est des plus phantastiques, & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs

groisses

groisses difficiles : ou mesmes au contraire, qui sont trop patientes,& se contraignent en dissimulant leurs appetits : dequoy l'affection & extreme desir croist d'auantage,pour estre ainsi caché. Marc Aurelle recite, que Macrine, treshonneste femme de Torquate consul Romain,estant enceinte mourut soudain,d'vn extreme desir qu'elle eust de voir vn Egyptien monocule(c'est à dire n'ayant qu'vn œil, & iceluy au milieu du front)qui passoit par la ruë,au deuant de sa maison, qu'elle n'osa voir,pour ne rompre sa coustume,de n'estre veuë à la fenestre (& moins sortir de la maison) durant l'absence de son mary, qui estoit à la guerre contre les Volques. Le Senat eut grand regret de la mort d'vne si vertueuse Dame, dont quelque temps apres,se souuenant de ce malheur,entre les priuileges qui furent donnez aux Dames Romaines, qui s'estoyent monstrees fort liberales en la grand necessité de la republique,leur donna cestuy-ci, qu'on ne peut, ni osa refuser à vne femme enceinte,aucune chose qu'elle demandast honnestement & licitement.La liberalité des Dames, qui occasionna le Senat à les priuilegier de la sorte,fut telle : Camille, tresrenommé Capitaine,partant de Rome pour aller en guerre,fit vœu solemnel à la mere Berecinthe, qu'il luy offriroit vne statuë d'argent, s'il reuenoit auec la victoire. Ayant obtenu l'accomplissement de son vœu, il n'y auoit à Rome dequoy le payer. En telle necessité, toutes les Dames de leur propre mouuement,monterent au Capitole : offrirent & donnerent liberalement, mettant aux pieds du Senat,toutes leurs bagues & ioyaux,chaines,carcans, bracelets, ceintures,anneaux,boutons,& affiquets,auec toute leur pierrerie.Et vne d'elles, nõmee Lucine,au nom de toutes pria le Senat,de n'estimer point tant de tresor qu'elles donnoyent si liberalement, pour faire l'image de la mere Berecinthe, que ils n'estimassent encor plus que c'estoyent leurs maris & enfans,qui auoyent exposé leurs vies, en hazard de les perdre,pour obtenir ceste victoire.Le Senat esmeu

de ceſte grand courtoiſie & magnificence, les recompenſa de cinq beaux priuileges, deſquels fut le ſuſdit, qu'on n'oſeroit refuſer aux femmes groſſes, ce qu'elles demanderoyent honneſtement. Le ſecond, que deſormais on feroit honneur à l'enterrement des femmes en accompagnant leur corps, & leur faiſant oraiſons funebres, & epitaphes. Le tiers qu'elles ſe pourroyent aſſoir aux temples. Le quatriéme, que chacune pourroit auoir & tenir deux riches robbes, ſans demander au Senat congé de les porter. Le cinquiéme, qu'elles pourroyent boire du vin, en cas de neceſſité & grande maladie. Voila comment touſiours depuis on a bien obſerué, de complaire aux femmes groſſes: & on a inuenté ce petit ſobriquet de dire, que qui refuſe à vne femme enceinte, vn orgeol luy vient à l'œil: c'eſt à dire, quelque punition manifeſte (comme ce qui aduient au viſage) pour petite qu'elle ſoit.

Pourquoy conſeille on à la femme groſſe de mettre la main à ſon derriere, ſi elle ne peut ſoudain eſtre ſatisfaite de ſon appetit.

Chap. VII.

ON fait mille contes des marques apparentes aux corps des enfans, toutes rapportees au grand deſir & appetit non aſſouui & ſatisfait, de la mere quand les portoit au ventre. Les vns ont comme vne cerise les autres comme vne freize ou meure en l'vne des leures, au nez, ou autre endroit de leur perſonne. Il y en a qui repreſentent vne figue, vn melon, vn concombre ou autre fruiċt, à la cuiſſe, à la iambe, au pied, ou autre partie du corps: d'autant que la mere eut grand deſir de tels fruiċts hors de leur ſaiſon: dont elle n'en peut ioüir: vn' autre a comme vn

bec

bec ou museau de lieure, vne teste d'alouze, ou de lamproye : parce que la femme en eut appetit, & n'en fut satisfaite. On conte d'vne femme d'Auuergne, qui eut grande phantasie de manger de la chair d'vn bouchier, qui monstroit ses bras descouuerts fort blancs & charnus. Elle contrainte de ce fol appetit, le dit au bouchier: qui fut bien si pitoyable, que sur le champ il tailla vn loupin de chair de sa cuisse, & le luy donna. La femme bien ioyeuse la mangea tout à l'instant ainsi creuë, & la voila fort contente. Elle fit deux enfans masles, desquels l'vn auoit comme vne piece de chair au bout des leures : & l'autre auoit tousiours la bouche ouuerte & beante. Cestuy-ci (comme on l'interprete) n'eust sa part du morceau, laquelle pend à la bouche de l'autre. Dont il tient ainsi la sienne ouuerte, de l'impression du desir qui luy en est demeuré, & dit on, qu'il est tout niais. On m'a conté d'vn autre, qui a vne tache rouge incarnate à vn endroit de la main: laquelle tache deuient plus vermeille, & se hausse en couleur manifestement durant les vendanges. On dit que sa mere estant grosse, eut tresgrand affection & extreme appetit de boire du vin nouueau à la saint Iean, lors qu'il estoit impossible d'en auoir. Or ie ne veux pas ici disputer à plein fonds, de la verité de ses choses, qui sont le plus souuent des contes mal resonnez, & aussi mal fondez, que celuy de la bõne femme, qui disoit à son mari auoir engroissé d'vn fils en son absence, seulement pour auoir mangé de la neige, sur vne grand enuie de manger de l'ozeille. Car, comme à vn enfant desia grand, & à vn homme parfait, naissent diuerses tumeurs & loupes de façon diuerse, ainsi (& encor plus facilement) peuuent estre faites ces marques dés la premiere conformation: ne plus ne moins que six doigts, ou six orteils, ou vn orteil parti en deux, comme à tous les enfans de monsieur de Ioyeuse, lieutenant general du Roy au pays de Languedoc. Et les marques ou taches qui sont sans tumeur, sont de mesme celles dõt nous auons traité au 3. ch. du 2. liure.

Peut estre qu'il ne couppa rië : mais luy fit plaisir de la chair, qui pend entre les cuisses.

I'accorde bien toutefois, que la grand imagination & apprehension de la mere, peut beaucoup sur le corps de l'enfant, à luy imprimer quelque marque: mais c'est principalement à l'heure de la conception, ou tout le long du temps qui est employé à la conformation de l'enfant, qui peut estre d'vn mois, suyuant ce que dit Hippocras, trente Soleils (c'est à dire iours naturels) le forment: soixante le remuent, deux cens & dis le parfont. Et c'est aussi adõc, que la femme grosse a ses plus grandes enuies, comme ayant plus grand amas d'excremens retenus. En ce premier mois, dedié à la conformation de l'enfant, la vertu imaginatiue a bien assez de force: dequoy i'ay donné plusieurs exemples & raisons en ma preface du second liure du Ris. Mais quand l'enfant est ja du tout formé, & qu'il se remuë, estant fortet, il n'est plus subiet à ces impressions, s'il n'y a que la simple imagination de la mere pour grande & forte qu'elle soit, à mon aduis. Ie dis simple imagination. Car s'il y a quelque mal au corps de la mere, il pourra bien paroistre au corps de l'enfant, en mesme endroit. Comme on a veu quelquefois en la ville de Nismes, vne femme auoir vn carboncle sur l'espaule droite qui la fit auorter le huitiéme mois, d'vne fille qui auoit aussi le carboncle en semblable endroit.

Venons maintenant au propos, que la femme grosse est conseillee, de mettre la main à son cul, si elle ne peut estre soudain contentee de ce qu'elle desire. Le vulgaire a opinion, que si durant ceste affection & phantasie, elle se touche le visage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de son corps, en semblable endroit il paroistra à l'enfant vne marque de ce que la mere a eu appetit. Et pource, afin que ceste note soit cachee, il vaut mieux qu'elle soit imprimee aux fesses, ou autre lieu que le vestement couure. Or si le precedent que lon craint est vray, c'est tresbien aduisé, mais ce sont resueries, de penser que s'il y doit auoir impression au corps de l'enfant, ce soit en sem-

en ſemblable lieu que la main de la mere touche premierement. Car en cela il n'y a raiſon aucune, ni apparence ou il faudroit pour le moins que premierement il apparuſt au corps de la mere, en l'endroit de ſa perſonne qu'elle auroit touché: & de là ſe pourroit communiquer à l'enfant, comme nous auons dit cy deſſus d'vn carboncle. Et ie penſe qu'il n'y a non plus d'obſeruation, ou d'experience, que de raiſon: ains ce n'eſt qu'vn dire commun, ſans aucun fondemẽt, ſinon comme on dit par aduis du pays.

Des femmes qui mangent à force codignac durant leur groſſeſſe, pour faire que l'enfant ait bon eſprit : & des raiſins de panſe, à ce qu'ils ayent meilleure veuë.

CHAP. VIII.

ON ſçait vulgairement, que le codignac retraint & reſerre le flux de ventre, confortant la vertu retẽtrice de l'eſtomach & des boyaux, de ſa qualité aſtringente, qui eſt bien manifeſte. Les bonnes femmes ont de là prins aduis (comme ie penſe) que le codignac peut ſeruir auſſi à la retentiue du cerueau, que nous appellons memoire. Et pourtant elles diſent, que le codignac fait auoir bon eſprit à l'enfant meſmemẽt qui eſt dans la matrice. Car eſtant mol il reçoit facilement toutes impreſſions. On appelle *bon eſprit*, bien comprendre, & retenir promptement ce qu'on a apperceu. Pour le comprendre, il faut de la molleſſe plus toſt que de l'aſtriction, laquelle eſt rude & ſeiche. Mais on n'eſtime rien le comprendre, ſi on ne le retient aſſez de temps. Or l'enfant eſt ſi mol, que ſes impreſſions ſont preſque tout ainſi que l'eſcriture en l'air & en l'eau, ou (pour mieux les comparer) à ce qu'on imprime dans la paſte, ou la cire fort molle. Ce n'eſt

que temps perdu: il faut quelque fermeté à ce qui doit retenir. Ainsi l'enfant n'a comme point de retentiue, iusques à tãt que son corps soit vn peu desseiché. Voila pourquoy on dit que le codignac(qui est astringeant & dessicatif) luy fait auoir meilleur esprit. Mais cela est-il bon? Nenni pour beaucoup de raisons, premierement la mere,qui est communément plus constipee en cest estat, se constipe d'auantage mal à propos. Secondement,le codignac à l'endroit de l'enfant, ne fait rien qu'on puisse estimer : ou qu'vne autre viande exsiccatiue n'en face bien autãt.Mais il n'est pas bon que l'enfant deuiéne sec.La mollesse naturelle sert à l'augmentation de son corps, lequel demeure court,quand la paste est fort seiche. D'ailleurs, celuy qui naist plus sec,est plus tost vieux,& à bout de chemin,ce que chacun veut euiter & fuir tant qu'il peut. Aussi voit-on, que les enfans qui ont tant d'esprit ne sont de longue vie. Dont les bonnes gens disent bien : il n'estoit pas pour viure, car il auoit trop d'esprit.La raison est que les actions principales de l'esprit remuant & fort vif, deseichent le corps qui en est presque incessamment trauaillé: & le corps deseiché, aguise l'esprit:mais ce n'est pour durer longuement.Pourquoy il ne faut rien forcer nature : & puis que c'est le naturel d'vn enfant d'estre mol & humide, que cela le fait mieux croistre, & viure plus longuement, il ne se faut soucier du bon esprit:lequel neantmoins sera assez bon, si le corps est bien temperé. Car la principale action de l'homme temperé, est la prudence, comme dit Galien au premier liure des complexions ou temperamens.Et il est bien temperé,s'il est bien né & bien nourri:ayant esté engendré & conceu de parens bien sains. Les excellentes memoires,& tres-promptes cõceptions, ne sont pas tant loüabbles, que cuide le vulgaire. Ce sont des intemperatures du cerueau, l'vne trop seiche, l'autre trop molle. Aussi tels cerueaux ne sont pas des plus sages: comme nous auons obserué en plusieurs d'vne memoire monstrueuse (si i'ose ainsi parler) toutesfois imprudens,

imprudens, esgarez, esuantez, & estourdis comme le premier son de matines. De tels on peut bien dire, que ils ont tresgrand esprit, sçauoir est à comprendre & retenir tout ce qu'ils veulēt: rien ne leur eschappe. Mais en discours, raison & iugement, ils sont plus cours que plusieurs autres de memoire glissante, ou moins solide. L'homme bien temperé (qui est aussi prudent par consequent) a toutes les facultez moderees, & nulle excessiue: comprenant assez tost, retenant assez bien, & sage en perfection. Il ne faut donc pas estre si soigneux du bon esprit, ou de la grand memoire, que le iugement (principale action de toutes) en reçoyue aucun preiudice. Touchant à l'autre poinct, des raisins de panse, ou passerilles que nous appelons en Languedoc (c'est *vua passa* en Latin: & la plus renommee, est celle de Damas en Syrie) il y a assez de vray-semblable, que si la femme enceinte en vse volontiers, son enfant en aura meilleure veuë. Ce n'est pas d'aucune proprieté oxydercique (c'est à dire aguisant la veuë) qui soit en ces raisins desseichez: ains de ce qu'ils sont fort nourrissans, & qu'il s'en engendre vn sang loüable, pur & net. Duquel l'enfant estant nourri, sans doute il aura les sentimens deliez & à commandement, pour les esprits clairs & vifs, qui leur seront fournis, plus que s'il auoit esté nourri d'vn sang gros & borbeux. Or que la passerille soit de grand' & bōne nourriture, ie l'ay amplement remonstré aux Matinees de l'Iladam: & l'experience de ceux qui en vsent familieremēt, le tesmoignent assez. Certainemēt i'ay veu plusieurs personnes maigres, transies, & debiffees, qui par l'vsage de ceste viande, en peu de temps ont acquis vn embon-point merueilleux. Dont c'est tres que bien fait, d'exhorter les femmes grosses d'en vser plainement: & mesmes celles qui sont autrement degouttees. Car on mange assez de cela, plus volontiers que de la chair & du potage. Presque semblable à cestuy-ci, est le propos que on dit, que le premier morceau va à l'enfant: dequoy nous traiterons au chapitre suyuant.

S'il est vray que le premier morceau que mange la femme enceinte, va à son enfant.

CHAP. IX.



L'Ignorance de l'anatomie, fait dire au populaire beaucoup de propos absurdes & ridicules, de choses impossibles. Cōme i'ay ouy dire à vne Nonnain, se vantant de la beauté de son teint, quand elle estoit saine & plus ieune : que si elle beuuoit du vin rouge, on le voyoit descendre par les veines du col, tant elle auoit la peau blãche & subtile, & le teint delicat. Elle ne sçauoit pas, que le vin ne passe par les veines, allant à l'estomach, ains par vn tuyau, nommé œsophague, qui est au derriere de la gargamelle, & qu'il est impossible, qu'on apperceut la couleur du vin, quand il passeroit bien par les veines: puis que on ne voit pas la couleur rouge du sang qu'elles contiennent. I'ay ouy dire à des soldats, auoir veu vn œil sortir hors de la teste d'vn homme, que le blessé auoit dedans sa main, & qu'il luy fut soudain remis en sa place, & si bien accommodé, qu'il en veit comme au parauant. D'autres content le semblable d'vn nez couppé entierement, & cheu à terre. Il y en a qui font des autres contes ou discours, impossibles en nature de toute impossibilité, lesquels sõt pour rire. Tel peut estre dit, celuy qui nous est proposé: que le premier morceau de la mere enceinte, va à son enfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuide que l'enfant qui est au ventre, mange & boit cõme la mere: & ne sçait pas, qu'il soit nourri du sang seulement, lequel il tire à soy par son nõbril. Car il vit dãs le ventre, comme vn fruict pendant à l'arbre, qui attire le suc alimẽtaire de la plãte sa mere, par le pecoul ou queuë. L'enfant ne prend rien par la bouche, iusques à tant qu'il soit hors du ventre : & le premier aliment qu'il prend adonc, c'est l'air, qu'il n'auoit encor inspiré. Et

quand l'enfant qui est au ventre, vseroit de la mesme viande que fait la mere, ainsi que cuide le vulgaire, il ne s'ensuiuroit pourtant, que le ptemiet morceau fut sien, plus-tost que le dernier, ou que autre portion de la viande. Car tout ce que mange & boit la mere, se mesle ensemble dans son estomach, se cuit & digere ensemble, & y arreste (si l'estomach est bon) tant que tout soit reduit en vne substance, du tout semblable en couleur & cõsistence, qu'on nomme Chyle: & est cõme orge mondé bien delié, sans aucune inegalité. Puis quand l'estomach s'en est rassasié & nourri, il reiette le surplus aux boyaux: d'où le foye attire ce qui est le plus propre à conuertir en sang, par le moyen des veines mesarayques, & de tel sang est en-fin nourry l'enfant. Il est vray, que le foye, & les autres parties du vẽtre, peuuent bien à la necessité, succer & rauir de l'estomach quelque portion de ce qu'il a n'aguieres prins, auant que tout soit digest & cuit: & ce par les veines communes desdites parties auec l'estomach: par lesquelles aussi l'estomach famelique, attire de toutes parts à soy les humeurs qu'il en peut obtenir. Mais que le premier morceau s'en aille à l'enfant, il n'y a aucune vray semblance, ne probabilité. Car il est nourry de sang tant seulement, comme dit est, & dans le corps de la mere, il y a tousiours du sang pour luy fournir, & mesmes à l'entour de la matrice, où il se rend pour lors plus copieux. Il est vray aussi, que l'enfant affame la mere quand il est desia grand, & consume beaucoup de sang: dont la mere est contrainte, de manger plus que de son ordinaire: autrement elle sent des foiblesses, & esuanouyt facilement. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que l'enfant attire la viãde: & qu'à faute de viãde, il employe le sang, lequel fait depuis faute à la mere, & que pource il faut q̃ la mere soit mieux nourrie, ains il faut qu'elle soit mieux nourrie, à ce qu'elle ait plus de sang, qui suffise & à elle & à l'enfant, lequel est nourry de sang, tout ainsi qu'vn des mẽbres de sa mere. Pourquoy donc dit-on si cruẽ-

ment,que le premier morceau va à l'enfant? N'y a-il aucun fondement de raiſon en ce propos? Nous tenõs que la plus-part des phraſes & locutions populaires, sõt de main en main venues des Philoſophes,& autres diuins perſonnages,qui ont enſeigné le vulgaire à biẽ viure. Ce propos en eſt-il point venu, ou s'il eſt d'vne pure ignorance de l'anatomie du corps, comme nous auons propoſé au commencement? Le peuple teſmoigne bien telle ignorance par ce propos: mais il peut eſtre auſſi,qu'on le luy a baillé ainſi groſſierement, eu eſgard à ſa capacité:pour exhorter les femmes enceintes à ſe bien nourrir,comme il eſt treſneceſſaire, à ce que l'enfant n'ait faute de bon ſang, dont il ſoit robuſte & ſain,ſans preiudice de la mere. Et pourquoy dit-on cela plus-toſt du premier que des autres morceaux? Il eſt aiſé à entendre, qu'on ne veut pas dire ſimplement & eſtroictement d'vn morceau, ou bouchee de quelque choſe que ce ſoit:ains de la premiere viande, comme s'il y a du mouton & du bœuf, il faut que la femme enceinte commence au mouton: & s'il y a encor vn chappon,ou vne perdris,qu'elle mange pluſtoſt de cecy,que du mouton:& ainſi des autres viandes qui ſont de meilleure digeſtion. Qu'elle commence par vn bon potage,& laiſſe le fruict,la ſalade,& autres viãdes Eſpagnolles en arriere. Car ſi elle ſuit ſes appetits phantaſticz,& ſe prend du commencement à vne endouille,ſauciſſe,boudin,enchoye,ou ſardines ſalees,il eſt à craindre,qu'elle ſe rempliſſe trop de ces coquineries,& ne puiſſe apres manger du meilleur. Pourquoy on luy conſeille fort bien de commencer au moins par quelque bonne viande:& pour le luy perſuader on dit, que le premier morceau va à l'enfant.Car on ſçait,que les meres ſont naturellemẽt plus ſoigneuſes & curieuſes de leur portee,que d'elles-meſmes. Dont on ne les peut mieux inuiter à ſe bien nourrir,que en diſant,que cela eſt bon & neceſſaire à l'enfant.

FIN DV TROISIEME LIVRE.



QVATRIEME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant l'Enfantement & la Gesine.

Que l'oz Bertrand ne s'ouure point pour donner passage à l'Enfant.

CHAPITRE PREMIER.



OMME i'ay dit au dernier chapitre du prochain liure, l'ignorãce de l'anatomie, est cause de plusieurs propos absurdes & ridicules. Comme de dire que l'oz Bertrand (c'est du penil, en Latin *os pubis*) se ouure & eslargit pour le passage de l'enfant. Car le vulgaire ne peut comprendre, qu'vn si grand corps puisse sortir par le conduit ordinaire. qui est communément à la mesure du membre viril (toutesfois dilatable) sans grande violence, & que c'est la cause des fortes douleurs que sent la femme qui accouche, sur tout de ses premiers enfans. Car depuis que cela a esté souuent ouuert, il ne fait tant de mal. Pour ceste raison on dit aussi, celles qui sont mariees plus tard, ou qui autrement sont aagees auãt que d'enfanter, y endurer le plus: d'autant que leur corps, estant plus dur & sec, tels oz ne s'eslargissent que difficilement, dont les enfans meurent bien souuent au passage. Aucuns disent en outre, que les ma-

trones & sages-femmes de Genes, pour euiter ces difficultez, quand les filles naissent, leur enfondrent ces oz, à ce qu'ils demeurent tousiours separez & eslargis: tellement que les femmes n'ayent aucune peine, quãd viendront à enfanter. Voyla beaucoup de sotteries & mensonges, procedentes d'vne ignorance la plus grossiere qui fut iamais. Car il faut entendre, que l'oz Bertrand est la conionction de deux grans oz, qui font les flancs aux costez, ausquels oz s'attachent les cuisses. Ladite conionction est faite moyennant vn tendron ou cartilage, qui les tient liez si ferme, qu'il est impossible de les separer, sans tailler ledit cartilage. Ce qu'õ peut aisément comprendre, si on les void au descouuert, comme quãd nous faisons l'anatomie. Et de l'enfondrer (comme à vn chappon, ou à vne autre volaille, pour la faire paroistre plus ample, & de plus beau rencontre) cela ne se peut faire, sans notable nuisance des parties qui sont au dessous: sçauoir est, la vessie, la matrice, & le gros boyau. Ioint que de l'enfondrer, il s'ensuyuroit plus grand difficulté à la groisse & à l'enfantement, que de commodité, à raison de la compression faite interieurement: sinon que lesdits oz se releuassent par apres, & restassent desioints. Mais ie ne vois pas que cela se puisse faire: outre ce qu'il n'est aucun besoin qu'ils s'ouurent, ainsi que nous dirons tantost. Mais d'où est venu ce propos des Geneuoises? Il n'y a fausseté vulgaire & cõmune, laquelle n'ait quelque fondement, qui est cause de son erreur. C'est (à mõ aduis) que ces femmes là ont communément plus aisee deliurance que les autres, ainsi qu'on dit. Parquoy on a pensé, qu'elles auoyent le passage plus ouuert: & de là on a forgé le susdit moyen. Ie dirois plus volontiers (sauuant l'honneur de celles, qui sont chastes & femmes de bien, car par tout il y en a d'vnes & d'autres) que les Geneuoises, *donne senza vergongna*, comme dit le prouerbe, pour la plus-part lasciues & prodigues de leur honneur, se rendent par la frequence du ieu d'amours, plus habiles & promptes à l'enfantement.

Car les putains sont comme paitries de plusieurs paillards insatiables : dont leurs parties honteuses sont si vsees, que le passage bien frayé, est aisé à l'enfant. Aussi qu'elles ioüent tant du cropion, partie en ce fait principale (ie dis quant à l'enfantement, comme on entendra cy apres) que venant à faire vn enfant, le cropion est fort soupple à prester & à consentir. Les autres femmes qui l'agitent moins souuent l'ont plus roide, & sur tout les vieilles, qu'on espargne plus que les ieunes, mesmes en mariage: dont elles durẽt plus long temps, & si elles ont plus de mal des derniers enfans, que des premiers, cela en est cause. De mesmes les filles qu'on marie vn peu aagees, ont grand peine à l'enfantement: par ce qu'elles n'ont accoustumé de ieunesse à remuer le cropion, tandis qu'il estoit tendre & cartilagineux. Dequoy on peut entendre, que ce n'est en vain qu'on marie les filles plus ieunes que les garçons : cõbien qu'il y a plusieurs autres raisons, plus politiques que naturelles. Les villageoises, & autres femmes de labeur, qui font ordinairemẽt grande exercice, & sont plus debout qu'assises, ont beaucoup plus aisee deliurance, que les marchandes & bourgeoises, qui sont le plus souuent en repos & assises, ne trauaillant à autre chose plus qu'en ouurages & cousture. Parquoy Lycurge ordonna tres-sagement aux filles & femmes Lacedemoniennes, ou Spartanes, l'exercice de la luitte entre elles, pour les rendre plus fortes à soustenir toute sorte de peine, & mesme au trauail de l'enfant, à ce qu'elles en eussent meilleure deliurance. Or que le cropion soit icy le principal, les femmes qui ont enfanté, le peuuent tesmoigner : car leur principale douleur (outre celle des reins) est audit lieu, & non à l'oz Bertrand, lequel deuroit au moins douloir par ces ligamẽs sensibles, s'il estoit ouuert de violence, comme pense le vulgaire. Mais c'est le seul cropion qui endure d'estre violemment pressé & reculé, pour donner passage à l'enfant, entre luy & l'oz Bertrand, lequel ne bouge aucunement. Le cropion est vne petite queuë, compo-

ſee de quatre oſſelets,laquelle eſt plus lõgue à certains Anglets,que aux autres.Les Grecs l'ont nõmé Coccix, à la ſemblãce d'vn bec de Cocu.Ie ne ſçay ſi pour cela les Frãçois appellẽt Cocu, celuy qui permet à ſa fẽme de remuer ceſte partie là à l'appetit d'autruy. Car de l'appeller Cocu , pour ſemblable façon de faire , que l'oyſeau nommé Cocu,ce ſeroit trop grand faute:d'autant que le Cocu ne permet pas à autre oyſeau de nicher ou pondre en ſon nid,ains au contraire il va pondre au nid d'autruy. C'eſt de la Verdalle proprement (quelques vns l'appellent en Latin *Curruca*) qui eſt vn petit oyſeau:lequel ayant fait cinq ou ſix œufs,le Cocu les vient manger:& puisau meſme nid il pond vn œuf, qui eſt beaucoup plus grand que ceux qu'il a mangé. Dont la Verdalle ſe pourroit bien auiſer , veu la notable difference, pour peu qu'elle fut aduiſee. Mais elle eſt ainſi abuſee, qu'elle tient pour ſien ce qu'elle trouue dans ſon nid, dont elle le couue, & puis nourrit le petit qui n'eſt pas ſien.On dit qu'il en aduient ainſi le plus ſouuent,non pas touſiours: car autrement la race des Verdalles finiroit bien toſt. De ce propos on peut entendre, que le mary eſt improprement dit Cocu,en ceſte ſignification:car c'eſt au paillard adultere d'eſtre ainſi nommé.Mais du Cocu,c'eſt à dire Cropion,il eſt bien diffamé,ſur tout quand il y a de ſa faute. Les Italiens l'appellent *Becco*, pour la meſme raiſon , à cauſe de ce bec qui eſt plus proprement dit , que d'vn bouc: car le mot de *Becco*,ſignifie l'vn & l'autre. C'eſt donc le Cropion , qui s'eſtant fort remué au plaiſir de la conception , a depuis à ſouffrir extenſion douloureuſe, quand l'enfant doit ſortir. L'oz Bertrãd qui au ieu d'amours n'a bougé , ains comme vn enclume a ſouſtenu les coups & le fardeau,ne bouge en l'enfantement , & n'endure aucun mal.

S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'vn chauderon chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bonnet de son mary, pour auoir meilleure deliurãce, & quels sont les meilleurs moyens de accoucher.

CHAP. II.

CE propos seruira de confirmation au discours precedent. C'est que les bõnes femmes de village à l'entour de Montpellier ont esprouué, que si celle qu'est trauaillee d'enfant, s'assied sur le cul d'vn chauderon, qu'on a leué presentement du feu, elle enfante plus aisément. Nous sçauons que tel chauderon, auquel n'agueres l'eau bouilloit, a le cul tiede, qu'on dit froid en comparaison du reste, qui est chaud-bruslant. Or ceste tiedeur remollit le cropion, & le rend plus facile à ceder, comme font les fomentations remollissantes, que nous vsons à cest effect. Mais on les applique communémẽt mal à propos sur l'oz Bertrand, & en la region de la matrice sur le deuant. Il faut qu'elles soyent sur le cropion: autrement ne seruent de rien, & nuisent qui pis est. Ie dis qu'elles ne seruent de rien sur *l'oz pubis*: car il n'a à se remollir pour ceder aucunement. Et elles nuisent à la matrice, en tant que la remollition rompt la force de la vertu expultrice: laquelle ne requiert sinon astriction. Dont tant plus on rend laxe la matrice, tant plus on enerue sa vigueur à pousser l'enfant dehors. Parquoy les bonnes femmes de village le prennent mieux, de faire asseoir sur le cul du chauderon chaud, celle qui trauaille d'enfant. Il y a moins de raison à ce q̃ les mesmes villageoises font, de mettre sur le ventre de la femme, le bonnet ou chapeau de son mary, sinon parauẽture que y estant mis, on serre le vẽtre par dessus le bonnet, qui en ce cas sert de compresse, pour ayder à l'expulsion. Mais ie pense qu'on le fait en ieu, au moins

qu'il a eſté ainſi introduit : & que de puis on le prend à bon eſcient. Et le ieu peut eſtre prins de ceſte ſorte: Que les maris volontiers s'excuſent & defendent de n'aſſiſter à tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre, pour s'y aider: & ſi on n'en peut auoir autre choſe, on leur retient le bonnet, qu'on met ſur le ventre de la femme: comme en diſant, de l'homme eſt prouenuë ceſte enfleure de ventre, comme s'il auoit la pointe venimeuſe : luy ou ſon bonnet appliqué là deſſus, ſert de cõtre venin, & fait paſſer l'enfleure. Mais ie trouue bien plus raiſonnable, que ce ſoit luy meſme, qui de ſon ventre couure le ventre de ſa femme, non pas que ſa tiede chaleur vigorant celle de la femme, y fit tant que la copulation accouſtumee. Car la femme en ſe remuant tant ſoit peu, eſbranle doucement & plaiſamment le cropion : & la ſemence du mary rend le paſſage gliſſant, beaucoup mieux que ne font les eaux. C'eſt l'vrine de l'enfant, laquelle à ces fins doit ſortir la premiere, Ie ſçay perſonnes qui en vſent ainſi, dont leurs femmes ſe trouuent fort bien, & ont aiſee deliurãce. Ariſtote meſme nous aduertit de ce poinct. Il faut maintenant aduiſer de la ſituation en l'acte de l'enfantement. Aucunes veulent eſtre debout, ſouſtenues de quelques vns. Les autres aſſiſes en vne chaire percee, ouuerte par deuant : & les autres couchees. Ie laiſſe choiſir à celles qui ont tout eſprouué, la maniere qu'elles trouuent la plus ayſee. I'aduertis ſeulement, qu'on aduiſe que le cropion ſoit libre, & non preſſé, afin qu'il ſe puiſſe librement reculer. A quoy ſeruiroit infiniment l'eſtre debout, ſi on le prenoit à propos, & ſur le poinct que l'ẽfaut ſe preſente, ſans laſſer ou trauailler en vain la pauure femme. Car outre ce que (comme dit eſt) le cropion, par telle ſituation eſt en grand liberté, l'enfant de ſa peſanteur deſcẽdant mieux, aide à ſa deliurance. Il y a des dames & damoiſelles qui vſent de licts, qu'õ nomme de trauail, par ce qu'on les employe ſeulement quand elles ſont au trauail de l'enfant. Ce ne ſont proprement des licts à ſe cou-

Liure 7. de l'hiſtoire des animaux chap. 4.

coucher, ains chaires ouuertes par deuant qui ont des bras & pieds faits à propos, pour y attacher les bras, cuisses & iambes de la femme, auec des liens mols & larges : mais tant fermes & asseurez (sans les blesser aucunement) qu'elles ne se peuuent bouger en façon que ce soit, hors mis le cropion. Cela est bon & bien aisé, pourueu qu'on l'employe bien sagement.

C'est chose de grand importance de faire que la femme se deliure heureusement, veu le danger qu'elle & son enfant passent, quand il y a quelque difficulté. Dont à bon droit on nomme *Sages-femmes* les matrones ou leuandieres : car il faut qu'elles soyent bien prudentes & auisees, sur tout quand il y a deux ou trois enfans à sortir: car elles sont bien empeschees quelque fois d'vn. Que sera-ce quand il s'en rencontre neuf, comme i'ay escrit au premier cha. du troisiéme liure, qu'il aduint à madamoiselle de Beauuille à celle d'Arles, & à Padouë. I'entens qu'en la maison de Stourneau en Perigort, arriua vn fait semblable, y a plus de trois cens ans. La dame fit neuf enfans masles d'vne ventree: & en voulut exposer les huit, qui furent heureusement preseruez (par la grace de Dieu) du bon rencontre de leur pere. Tous les neuf vesquirent & furét proueus de grands estats, quatre en l'eglise, & cinq au monde. Des ecclesiastiques, l'vn fut Euesque de Perigueur, & abbé de Brantaume : l'autre euesque de Palmiers : le tiers, abbé de Grand-selue, & le quart de la Case-Dieu. De ceux du monde, l'vn fut lieutenant du Roy à la Reole contre les Anglois: l'autre eut vn gouuernement en Bourgongne : les autres trois furent en grand credit aupres du Roy. On voit encor auiourd'huy tout ce mystere, peint en vne sale du chasteau de Stourneau, ainsi que m'a dit le Sieur de Stourneau (issu de ceste tres-illustre & ancienne maison) l'vn des maistres de l'hostel du Roy de Nauarre, Henry troisiéme de ce nom, auquel Dieu doint tresbonne vie & longue.

Que les matrones faillent grandement, de n'appeller Medecins à l'enfantement : & autres maux peculiers des femmes, & que mesmes les Sages-femmes doiuent estre enseignees des Medecins.

CHAP. III.



L'OVTRECVIDANCE & presumption d'aucunes femmes est telle, qu'elles pensent entendre mieux à toutes maladies peculieres des femmes (comme à la suffocation de matrice, l'auortissemẽt & enfantement) que les plus suffisans Medecins du monde. Parquoy ne les y daignent appeller, si ce n'est au mal de la matrice, apres y auoir employé toute leur science, & l'auortissement ou enfantement, quand il y suruient quelque accident de fieure, ou autre difficulté. Ie trouue bien bon & raisonnable, qu'elles facent entre elles leurs petits remedes accoustumez, & que les leuandieres pratiquent leurs experiences, & la dexterité qu'elles peuuent auoir acquise de leur pratique. Mais si elles cuident que les medecins ne sçachent tout cela encor mieux qu'elles, il y a grand erreur en leur conte. Toutesfois nous leur quitons ceste partie de la Chirurgie, quant à l'enfantement: parce qu'il est plus honneste que ce mestier là se face de femme à femme és parties honteuses: comme nous auons quitté tout le reste aux professeurs de Chirurgie pour nostre soulagemẽt, & à ce que les malades fussent mieux secourus, ayans deux ministres pour vn. Mais le Medecin n'est point dispensé d'ignorer aucune chose de ce que traitent les leuãdieres, non plus que des autres operations chirurgicales, & est biẽ seant qu'il assiste par tout, s'il est possible, au moins pour peu qu'il y ait de difficulté. Car toutes maladies sont de sa cognoissance & haute iurisdiction. Tous

ceux qui se meslent de traiter aucun mal, ils sont subalternes au Medecin: comme les Chirurgiẽs, lesquels ont iurisdiction moyenne, & les leuandieres, qui ont la basse. Or l'enfantement est vn mal, duquel plusieurs & femmes & enfans en meurent: & l'auortissement encor plus: d'autant qu'il est contre nature, ne faut-il pas donc que le Medecin y soit surintendant? Mais pour n'auoir la peine de se trouuer par tout (veu mesmes que le plus souuent il n'y a pas beaucoup à faire pour la leuandiere) il suffit que les femmes qui en font profession, soyent instruites des Medecins, & sçachẽt la raison de ce qu'elles pratiquent: Et pour certain en vne Republique bien policee, il faut que les Medecins monstrent aux Sages-femmes l'anatomie des parties qui contiennent l'enfant, celles qui luy donnent passage, & aident à le pousser dehors, afin qu'elles puissent artificiellement cõprendre la vraye methode de proceder à leur operation. Autrement elles y võt comme aueugles & empiriques sans sçauoir ce qu'elles font. Et de ceste ignorance la plus part de ces femmes deuiennent outrecuidees, & presomptueuses, mais sur tout si elles ont quelquefois esté employees pour quelque grand dame, ou enuoyees querir de loing. De cela deuenues arrogantes, si vn Medecin leur dit ou remonstre quelque chose; elles s'en moqueront, ou les renuoyeront loin. Ainsi dit bien Terence, qu'il n'y a rien plus inique & iniuste que l'ignorãt: car il ne trouue rien de bõ, que ce qu'il fait. Ie me suis trouué quelquefois visiter vne femme malade, auec feu monsieur Rondelet, laquelle se plaignoit grandement de suffocation de matrice. Nous y rencontrasmes vne fois entre autres, vne vieille matrone, qui nous rebroüa & donna congé dés l'entree de la chambre, en disant que la malade n'estoit de nostre cognoissance, & que ceste femme estoit enceinte, & que cela n'estoit de nostre mestier. Comme si nous n'estions pour discerner la grossesse, d'vne disposition contre nature: ou si la fẽme enceinte, d'ailleurs estant malade, estoit exẽpte de nos

remedes. Cependant ladite femme ne ſe trouua pas groſſe : apres que la vieille matrone eut demeuré aupres d'elle , à faire bonne chere deux ou trois mois durant,aux deſpens de la pauure femme. O quelle folie! quelle temerité voila dequoy il me fait mal : non pas que les femmes pratiquent entre elles quelques petits remedes : leſquels toutefois ne ſont de leur inuention, ains les ont apprins quelquefois des Medecins, & puis elles ſe les communiquent de main en main. Car ces femmes n'inuenterent iamais aucun remede,tout ſort de noſtre boutique,ou eſt ſorti de celle de nos predeceſſeurs. Parquoy elles ſont fort ignorantes de penſer,que nous les ignorons , & qu'elles y ſçauent plus que nous. Mais les bonnes Dames ſe dementent euidemment , quand elles nous appellent au ſecours , ne pouuant venir à bout de leur entrepriſe. Car ſi nous pouuons le plus difficil,ne ſçauons nous le plus aiſé & vulgaire , qui eſt comme noſtre alphabet? Il feroit bon dire à vn qui ſçait bien lire & eſcrire, qu'il ne cognoit pas les lettres.

De faire bonne meſure aux garçons, & non aux filles: & comment il faut gouuerner la vedille, & ſi celle des filles ſert à leur faire des amoureux.

CHAP. IIII.



L'Homme n'eſt pas plus toſt né, qu'il endure la chirurgie: c'eſt en l'inciſion de la vedille, faite par les Sages-femmes, apres l'auoir bien liee contre le ventre, où ſera deſormais le nombril. Or les bõnes femmes , ſoigneuſes de la conſeruation du genre humain , remonſtrent volontiers & requierent charitablement aux Sages-femmes, quand c'eſt vn fils, qui luy faſſent bonne meſure. Car elles penſent que le mem-

le membre viril prendra là son patron, & qu'il deuiendra plus grand, si ce qui pend encores du nombril, est demeuré bien long. Quant aux filles il ne s'en parle point. Car si la vedille gouuerne ou transmue le conduit, qui va à la matrice (lequel respond à la verge de l'homme, comme la gaine ou cousteau) les femmes voudroyent bien, qu'il demeurast court & estroit, car il ne s'agrandit que trop. Mais elles s'abusent, & ont mal retenu ce que peuuent auoir quelquefois remonstré les anciens Medecins aux leuandieres: c'est que quand elles viennent à lier la vedille d'vn garçon, la laissent bien lasche, sans tirer en dehors. Car si elles la lient fort rasibus du ventre, la vessie qui en despend par vn lien, en est plus retiree au dedans: & le membre viril par consequent en est racourci: car le tuyau commun à l'vrine & à la semence, depend du col de la vessie. Ainsi importe assez à la longueur du membre, que on ne lie tant pres du ventre la vedille: nompas qu'on en laisse pendre beaucoup: car cela ne sert de rien. Au contraire, il sert aux filles, qu'il soit tiré & lié fort rez: Afin que la matrice, qui tient à la vessie, en estant retiree aye le col d'autant plus estroit, qu'il est plus alongi. Et voila le secret. Il faut aussi bien aduiser, que la vedille soit liee ainsi qu'il appartient. Car à faute d'estre bien liee, quelques enfans meurent, en perdant tout leur sang par là. Auquel danger fut ma femme, Loyse de Guichard, ainsi que racôte sa mere. Dont fut iugee des femmes qui y assistoyent, qu'elle n'auroit iamais grand couleur au visage, pour la grand perte de sang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. I'ay vn autre aduertissement concernant la santé, qu'il ne faut mespriser, comme l'on fait communément. C'est de la portion pendante, qui se meurt de peu à peu, & en fin tombe de Gangræne, ou plus tost de Sphacele. Les Sages-femmes communément la couchent contre la chair nuë du ventre de l'enfant: dont il aduient que le pauure petit sent de grands douleurs & tranchees de vêtre. Il crie nuict & iour, sans qu'on s'aduise de ce qui II.

l'offence, & on accuse mille choses qui ne sont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuse les seides (c'est à dire, des poilz comme de ceux des porceaux ou cheuaux) qui sont dans le ventre de l'enfant (disent-ils) & luy font des trãchees. Dont les bonnes femmes, trempent & fomentent l'enfant, & sur tout son ventre, d'vn lessif doux, fait de serment, auquel elles iettent vne poignee de paille bruslee. En frottant le corps de l'enfant, les portions de ceste paille se trouuent parmi les doigts : & adonc elles monstrent cela aux assistans, en disant, que ce sont les seides qui sortent du corps de l'enfant. Et ainsi le mal se passe : mais c'est propremẽt la vertu de ladite fomentation, qui efface le froid imprimé au ventre de l'enfant, d'où procedoyẽt les tranchees, comme de la colique: & nompas qu'il y eut des seides: ainsi que de vray il en sort quelquefois de l'eschine des enfans. Duquel mal incognu aux anciens nous traiterons (Dieu aidant) au 5. chapit. du 18. liure. Or donc c'est ce qui pend du nombril, qui leur fait mal au ventre de sa froideur, laquelle prouient de la mortification. Car comme on a fort lié au dessus les veines & arteres, la chaleur naturelle s'y estaint de peu à peu : iusques à ce que telle partie soit du tout morte, & noire. Lors elle est froide extremement: & est sur le ventre de l'enfant comm'vn glasson. Il ne faut pas dõc s'esbahyr s'il crie & se plaint. Pour euiter & preuenir ce mal (ayant compassion des pauures petits enfans qui ne le sçauent expliquer) i'ordonne & conseille, que ceste pandille soit dés le commencement. & iusques à la fin, bien & soigneusement enuelopee de coton, ou d'vn drappeau mollet: tellemẽt qu'elle ne puisse toucher le vẽtre nud. Et ie trouue, que par ce moyen les enfãs demeurẽt plus paisibles. Qui est vn certain signe (outre la susdite raison tres apparente) que c'est la froideur glacee de ce pẽdant, qui leur fait des tranchees. En quelques pays les bonnes femmes gardent soigneusement celle de leurs filles, pour leur faire des amoureux quand il les faudra marier. C'est qu'elles

ont

ont opinion, que si on donne à manger ou à boire de ceste vedille mise en poudre, à l'homme qui leur est agreable, il deuient extremement amoureux de la fille: & ne faut plus, sinon faire les pactes de mariage. Ie tiens cela pour vn erreur & abus trop euident: comme la plus part de ce qu'on dit des autres breuuages amoureux, en Grec dits *philtres*, que l'on attribue aux Sorciers & vieilles putains, pour coiffer les hommes de leur amour. Mais ie pense qu'il y a quelque secrette allegorie en telle opinion, & c'est (parauenture) que si les hommes viennent à si grand' familiarité des filles trop faciles & ployables, qu'ils puissent faire toucher & ioindre leurs nombrilz, qu'elles les attirent par là, & font la conionction de l'Androgine Platonique par telle reünion. En quoy plusieurs sont attrapez, quelquefois à leur dam. Et voila comment le nombril des filles, non pas le mort, ains le viuant, duquel on donne gout aux hommes, en les affriandant les rend eschauffez & abetiz, si la raison ne les domine & regit. Dont souuent ils entendent & condescendent à des partis indignes de leur condition.

S'il est vray qu'on puisse cognoistre aux nœuds des cordes de l'arriere-faix, combien d'enfans aura la femme qui accouche.

CHAP. V.

ON PEVT attribuer ce propos à Auicenne, ou à Rasis, qui ont escrit le moyē de cognoistre combien d'enfans fera desormais la femme qui accouche, seulement à voir & obseruer la veine vmbilicale, qui est comme vne corde, attachant l'enfant à son arriere-faix. C'est, que autant qu'il y a de nœuds ou riddes, & replis en ladite corde, autāt fera-elle d'enfans: & si n'y a aucun nœud, elle n'en fera pl⁹. Et si entre lesdits nœuds il y a grād distāce, la fem-

me aussi mettra grand interualle d'vne groisse à l'autre:& si la distance est petite, elle n'y mettra guieres. D'auantage si les nœuds sont noirs,ou rouges,elle fera autant de masles:& s'ils sont blancs,de filles. Maistre Antoine Garnier ose bien dire en sa pratique, au cha. 31. des maladies de la matrice, que en son temps il a trouué par experience, que tout cela estoit vray. Parquoy il ne se faut esbahir,que le peuple retienne ceste opinion, qui a de si graues autheurs Philosophes & Medecins. Dont il semble que nous ayons tort, si c'est vn erreur, de le colloquer entre les erreurs populaires. Ie respons à ceci, que ie veux oster d'erreur le peuple, en ce qu'il peut faillir au fait de la Medecine & cognoissance des choses naturelles, d'où que ait procedé la faute. Aussi ie sçay bien & confesse, que la plus part des erreurs populaires, au fait de la Medecine & regime de santé, ont eu leur force des Medecins, & de leurs propos,ou mal entendus, ou mal couchez. Il y peut aussi auoir eu fausse doctrine & erronee: comme nous en sçauons prou, & la refutons iournellemẽt en nos autres œuures, & en nos leçons. Ici ie traite seulement des plus vulgaires, & qui sont de la capacité ou cognoissance du peuple: comme le propos mis en auant, duquel les vieilles matrones & leuandieres veulent estre tenues pour deuineresses, & font des suffisantes à merueilles. Par ce qu'elles n'ont point de discours, ne de raisonnement, ce qu'elles ont vne fois comprins & receu pour veritable & certain, iamais ne leur eschappe. C'est comme vne tache d'huile. Et pour s'y confirmer d'auantage, il ne faut sinon que l'ayent ouy dire à personnes anciennes, & du temps passé. Voilà incontinent la proposition bien homologuee, verifiee, & authorisee. Si on leur dit quelque meilleur chose,ou en les reprenãt,ou en les enseignãt, elles n'en font pas cõpte, s'il n'est conforme à quelque autre reigle de leur sçauoir. Dequoy il ne se faut guieres esbahir, veu que il y a bien d'hommes qui font profession des lettres, autant stupides que cela, mesmes en

ce qui

ce qui est de leur estat. Or pour venir à mõ propos: ql-le raison y peut-il auoir, que les nœuds de cest arriere faix nous predisent combien d'enfans aura la femme? Ie ne veux pas obijcer, qu'elle peut mourir par quelque inconuenient de là à quelque mois: ou estre si mal gouuernee à ceste gesine, qu'elle sera desormais sterile: & par consequent n'aura tant d'enfans que ces nœuds ont promis. Telles obiections seroyent friuoles, d'autant qu'il faut tousiours faire supposition, qu'il n'y ait aucun empeschement. Comme si son mary venoit ce pendant à mourir, & qu'elle ne se voulut remarier, viuant chastement en veufuage, la prediction ne sera fausse pour cela. Car on entend, qu'elle continue le mestier, & face les actes requis. Il suffit que elle soit apte & idoine à faire ce que les nœuds promettent. Mais il n'y a aucune apparence de verité en ceste obseruation: d'autant que la situation, nombre, & couleur de ces nœuds, est du rencontre de la matiere, autrement & autrement disposee à cestuy-cy, que n'est à cestuy-là. Toute la signification qu'ils peuuẽt auoir, est de ceste coniecture, à mon aduis: que la multitude des nœuds ou tortillemens qui sont pres l'vn de l'autre, & de couleur rouge ou noirastre, peuuent tesmoigner la matrice de la femme estre robuste, & bien cõplexionnee de bonne chaleur, & non baueuse. Car ce qui est ainsi noué, est aussi plus fort: comme nous disons des incisions du muscle long & droit de l'epigastre, & la couleur rouge, est signe de viuacité. Dont on pourroit dire, à voir plusieurs nœuds en la veine vmbilicale, que la matrice qui les a formez est gaillarde, & en pourra faire beaucoup d'autres: nõ pas qu'on puisse deuiner le nõbre. Car elle en pourra faire plus ou moins qu'il n'y a de nœuds. Et par mesme raison, elle les hastera de pres, & ne sera guieres en seiour, veu sa fecondité: & fera plus de masles que de femelles. Car telle est la condition d'vne matrice bien temperee. Et c'est tout ce que peuuent demonstrer les nœuds en grand nombre, pres l'vn de l'autre, & de couleur rouge ou noirastre.

Des enfans qui naissent vestus, s'ils sont plus heureux que les autres: & si leur chemise preserue de danger ceux qui en portent.

CHAP. VI.



CE propos est encor plus inepte que le precedent, si on ne le prend en sens mystique & secret, pour signifier autre chose qu'on ne dit, ainsi que ie l'interpreteray. L'enfant de naissance a vne tunique ou mẽbrane fort subtile, qui le couure & enueloppe tout immediatement, cõme fait le suaire vn corps mort. On l'appelle en Grec Amnie, qui signifie Agnelette: ainsi nommee, pour sa mincetê & delicatesse. Par dessus est vn antre peau charnuë, dite Chorion & secondine: qui est le lict ou arrierefaix, auquel communément, se tient attachee ladite peau Amnie, l'enfant s'estãt despouillé totalement, & venant tout nud au monde: c'est à dire, hors la matrice, qui est immunde, orde & sale, situee entre le boyau cullier, & la vessie. Dont l'enfant est logé entre l'vrine & la merde. Tellement que le propos des bonnes femmes du Languedoc est bien veritable, que *Entre la merde, & lou pis, se nourris l'ou bel fils.* Quelque fois il sort reuestu de sa tunique, cõme d'vne chemise: laquelle rarement luy couure tout le corps, le plus souuent ne passe les espaules: & quelque fois couure seulement le visage. On prend cela à bon augure, & dit on qu'il sera heureux: parce que il est né vestu. Est-ce point vne allegorie, sur ceux qui naissent de parens riches & opulens: de sorte qu'ils n'õt rien à faire que pour leur plaisir, ou honneur, sans estre contrains d'aucune necessité? On dit communément de ceux là, qu'ils sont heureux, & naiz tous vestus: c'est à dire, auec force biens acquis de leurs parens. Les autres qui sont pauures dés

leur natiuité, naissent vrayement tous nuds. Ainsi le voudrois-ie interpreter. Car il n'y a point de raison, q̃ la chemise Agnelette apporte vn heur à ceux qui la retiennent. C'est d'vn rencontre que cela aduient, quand l'enfant ne s'est guieres tourmẽté à sortir. Car du grãd remuëment que font quelques vns, ils s'en despouillẽt entierement. Nous pourriõs dire aussi, que tels enfans sont plus mols, mornes & paisibles de nature. Dont aussi procede quelque plus grãde modestie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils paruiennent à grandes faueurs, biens & hõneurs. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aux audacieux*: & tels sont remuãs, qui peuuent bien auoir laissé en arriere leur chemisette. De sorte que en cest augure n'y a point de fondement solide. Moins en ce qu'on dit, telle chemise, ou portiõ d'icelle, empescher celuy qui la porte sur soy, de peril & danger. Il est vray que s'il tombe de cheual, & se rõpt les iambes, les pieces se trouuetont dans ses bottes, s'il en a. Quelle fadeize : C'est cõme des breuets que font quelques vns, pour ne se noyer, brusler, rompre le col, quand on seroit dans vne bien profonde riuiere, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y en a qui disent, sçauoir coniurer les arcbusades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous blesseront : de sçauoir charmer vn homme, qui ne sera blessé en vne bataille, quand il seroit bien enuironné de cent ennemis. Allez vous en à vn assaut de ville, armé de ces breuets, ou desdites chemises tant seulement, & vous verrez, si ceste camisade & breuetade ou breuade vous seruira. Ie crois que vous y seriez troussé en innocent. I'aymerois mieux pour vn iour de bataille, la Medecine de Grimache.

Gardez vous bien que par expres,
Vous n'approchiez de la bataille,
Qu'a trente lieuës au plus pres:
Ou que vous n'y alliez qu'aprez
Que tous les coups seront ruez.

Il y a là plus de raiſon, que de rythme : en l'autreil n'y a ne rythme ne raiſon. I'accorde bien qu'il y a des breuets, qui gueriſſent des fieures, arreſtent le ſang, & font autres grands effects, pour l'opinion qu'on en a, iointe à la forte imagination, mais d'empeſcher les accidents externes, & reſiſter aux maux qui viennent par dehors, c'eſt vne autre beſongne.

Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines.

CHAP. VII.

POVR ſignifier quelque beſte fort eſtrãge & monſtrueuſe, qui ait des griffes, on dit Harpie. Et c'eſt faiſant alluſion à ces Harpies feintes de poëtes, deſquelles Virgile fait mention au troiſiéme des Æneides: où il en met trois, & les deſcrit ayant viſage de femme, les mains crochuës, le ventre plein de vilanie : dont elles infectoyent toutes les viandes qu'elles touchoyent, & pouuoyent emporter & rauir. C'eſtoyẽt oyſeaux monſtrueux & rapaces (comme porte ce nom d'Harpie) enuoyees des Dieux pour punition à Phinee Roy d'Arcadie, à luy rauir ſes viandes, & polluer ſa table de grande & puante ordure, apres l'auoir rendu aueugle. Et ce d'autant qu'il auoit meſchamment creué les yeux aux enfans de ſa premiere femme, & auoit depuis eſpouſé ſa maraſtre. Quelque temps apres, elles furent chaſſees d'aupres de ce Roy miſerable, par Calais & Zethes freres, qui voloyent auſſi comme oyſeaux. M. Lud. Arioſto en ſon Roland furieux, imite fort gentilement ceſte fable, & l'accommode ainſi. Senabo Empereur ou Preſtcian, (comme on l'appelle particulierement) d'Æthiopie, fut ſi outrecuidé & temeraire, qu'il voulut combatre Dieu, au lieu qu'on luy diſoit auoir eſté Paradis terreſtre. Il en fut puni de

la mort de ses gens, iusques à cent mille, & d'estre aueugle: outre ce, luy furent enuoyees d'enfer sept Harpies, qui auoyent le visage de femme, pasle & mort, transies & seiches de longue faim, horribles à voir plus que la mort. Elles auoyent de grandes aillasses difformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochuës & tortes, le ventre grand & puant, la queuë lõgue comme d'vn serpent qui se contournoit & noüoit. Dés aussi tost qu'elles sentoyent la viande qu'on seruoit à ce triste Empereur, Roy de Nubie (où il faisoit son seiour) ces bestes estoyent là qui renuersoyent tous les plats, rauissoyent les viandes, & ce que ne pouuoyẽt aualer, le conchioyent d'vne si puante ordure, que nul n'en pouuoit aprocher. Ainsi ce pauure hõme mouroit de faim: iusques à tant qu'Astolphe mõté sur son Hippogryphe, par la vertu de son cornet, l'en deliura. Or tout cela sont fables, & inuentions poëtiques: esquelles toutesfois y a de belles instructions subtilement cachees Mais reuenons à nos moutons. Il est certain que les femmes conçoiuent & enfantent des Moles qu'on dit en François Amas. C'est comme vn lopin de chair qui n'a aucune figure ou façon distincte, & est engendree en la matrice, aucunefois des semences corrompues, tant de l'homme que de la femme, ineptes à la forme d'vn enfant, Dont par le moyen du sang menstrual, qui y accourt, ou y est attiré, il se fait tel amas & carnosité garnie de filamens nerueux. Autresfois c'est de l'ouurage de la seule femme, qui se corrompt en elle mesme, car elle a & semence & sang pour la procreer. Ceste mole est quelquefois seule, & la femme pense estre enceinte: quelquefois est auec vn enfant, auquel la mole fait souuent tort, en luy soutrayant sa nourriture. Tellement qu'elle est par fois cause d'auortissement, car l'enfant n'a assez de place, ni assez d'aliment pour aller iusques au terme de sa maturité: Voila qui n'est pas rare, comme ce qu'on escrit de diuers animaux qui s'engẽdrent aucunefois dans la matrice, des matieres corrõpues & retenues: tout ainsi que

à l'estomach & aux boyaux s'engendrent des vers gros & grans à merueilles. Il y en a qui escriuent, d'vn scorpion qui fut trouué auoir esté engendré dans le cerueau d'vn homme. Ainsi dit on d'auoir veu d'estranges corps animez & viuans, sortir de la matrice ressemblans à crapaux, & autres vilaines bestes. Nicole Florãtin les compare à chahuãs, ou hibous & harpies, & dit, que en certain pays on les appelle beste sauuage, ou le masle beste, & que quelquefois cela mord l'ẽfant & le tue: que à Pise, & encor plus en la Pouille, (au Royaume de Naples) les femmes y sont fort suiettes, à cause des mauuaises nourritures. En outre il nõme vn, duquel la femme fit par vn iour 9. pieces de chair separees & difformes que nulle ressembloit à l'autre: & la chacune pesoit de quatre à huit onces. Ce sont vrayement des molles ou amas, que les praticiens appellent aussi Harpies. Ils les nomment aussi freres des Lombars, d'autant que les femmes de Lombardie y sont fort suiettes (comme Gordon escrit) à cause de leur mauuaise nourriture, des fruicts & herbes, aimãt plus d'estre bien vestues que bien nourries. Aussi dit on en France, que la femelle doit estre biẽ vestue, mal nourrie, on y adiouste, & bien batue: ce que conuient aussi bien aux garçons, qui au contraire, doiuent estre mieux nourris que vestus. Le sieur d'Aubigné, escuyer du Roy de Nauarre, m'a conté, que luy estant à Geneue l'an 1565. demeurant escolier pensionnaire chez M. Philibert Sarazin tresdocte Medecin, deux Italiennes, l'vne femme d'vn frippier, & l'autre damoiselle, dans vn mesme mois accoucherent chacune d'vn part monstrueux. Celuy de la frippiere estoit petit, ressemblant à vn rat sans queuë. Celuy de la damoiselle fut de la grosseur d'vn Chat. La matiere de tous deux, noire & visqueuse. Au sortir de la matrice tels monstres se ietterent haut, encontre la paroy de la ruelle du lict: & là se colarẽt attachez ferme, plus haut que le ciel du lict. Voila ce qu'on en rapporte, voyons maintenant ce qu'on en doit croire. Il est bien vray que les fẽmes en-

gendrent souuent, & mettent hors leur matrice (apres quelque temps que leurs fleurs ont seiourné pensans bien estre enceintes) des loupins difformes de chair nerueuse, que l'on peut comparer à cecy & à celà, pour quelque semblance qu'ils en ont, comme on dit aussi des nues, que l'vne ressemble à vn cheual, l'autre à vn escritoire, l'autre à vn bœuf, l'autre à vn oiseau: qui à vn chandelier, qui à vn tripier, l'autre à vn bassin, l'autre à vn œuf, l'autre à vn panier: & rië de tout cela. Ainsi peut on bië dire de ces amas, que l'vn retire à vn crapaut, l'autre à vn escargot, l'autre à vn lieure, l'autre à vn oiseau. Mais ce n'est rien de tout cela, & ce corps n'a eu que vie vegetatiue, comme vne plante simplement, sans aucun mouuement de soy, ni aucun sentimët. Dont ce n'a iamais esté vn animal, non pas mesme reptile, ou autre plus imparfait. Parquoy c'est vn grand abus de croire, qu'il y en ait qui volent propremët cõme harpies, & se võt soudain attacher aux cortines du lit preparé pour l'acouchee. Ie n'ay pas bië retenu ce que m'en ont conté quelques Neapolitains, que deuiët cela en fin, & qu'il signifie. Mais il n'est pas dáné qui ne le croit. On dit communément, quand on raconte quelque chose fort estrange (qu'on dit autrement incroyable:) Si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois iamais. Par ceste phrase & maniere de parler, on dispence & excuse ceux qui ne l'ont veu, de n'en croire rien, voire mesmes on les en persuade. Car en disant, si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois pas, c'est autant que qui diroit, ie cõseille ceux qui ne l'õt veu, de ne le croire pas. Ainsi nous pouuõs bien dire de ces molles mõstrueuses, qu'õ nõme harpies, q̃ l'on dit voler cõme vn oiseau. Et n'est pas vray sëblable que nos praticiës qui les ont nõmé harpies, ayët pësé que ce soyët vrais animaux, & moins qu'ils ayët d'aisle pour voler, mais seulemët pour maniere de comparaison à vne chose bien difforme. Car aussi les harpies que nous auõs décrites selõ les poëtes ne sont rien de vray, ains choses cõtrouuees. Quãd au mot de frere des Lõbars, c'est d'autant

que les femmes des Lombars (nation iadis fort odieuse) y estoyent fort suiettes. Et par ce que cest amas est prins pour vn enfant monstrueux, on l'appelle frere des autres qui sont parfaits & accomplis : car ils sont conceus d'vn mesme ventre, & nourris d'vn mesme sang. Parquoy on les peut dire, freres-vterins, par vne medisance à personnes qu'on hait.

S'il est vray que la femme accouchant en pleine Lune fera depuis vn fils, & si en nouuelle, vne fille.

CHAP. VIII.

AVcuns tiennent ceste opinion, & affirment que si vne femme enfante en pleine Lune, à l'autre fois elle fera vn fils, venant à s'accoucher, & si en nouuelle Lune, ce sera vne fille. Ils disent l'auoir obserué, & qu'il n'y a point de faute. A quoy ie ne contredis pas, ains accorde volontiers qu'il n'ont iamais veu autrement auenir, y ayant prins garde en plusieurs femmes, iusques à mille, si vous voulez. Mais ie dis que cela ne rencontre pas à toutes, non pas mesme à vne de celles que i'ay peu obseruer, ayans fait plusieurs enfans: car ie ne m'arreste pas à deux, ou à trois enfans. Et pour n'estre prolixe à proposer diuers exemples que i'ay en main, ie feray content de citer les enfans que Dieu a donné à feu mon pere, le cheualier Ioubert, & à ma mere Catherine de Genas, encor viuante, iusques au nombre de vingt, tout d'vn
I. mariage. Iane fut la premiere, qui nasquit l'an 1519. le 6. de Iuillet, à 7. heures du matin, en nouuelle Lune. A-
II. pres vint Marguerite, l'an 1520. le 20. de Iuillet, à 6. heu-
III. res du matin, en nouuelle Lune. Susanne luy succeda naissant l'an 1521. le 9. de Iuillet, à vne heure apres mi-
IIII. dy, en vieille Lune. Fleurie suiuit, l'an 1522. le 20. de Iuillet,

Iuillet,à 7.heur.du matin, en vieille Lune. Vne autre
Iane nasquit l'an 1523. le 24. d'Aoust à 9.heur.du mat. V.
en pleine Lune. Apres toutes ces filles vindrẽt deux fils,
l'vn François, lequel nasquit l'an 1524. le 15. de No- VI.
uembre, à la minuit en vieille Lune. L'autre nommé
Guillaume, nasquit l'an 1526.le 16. de Ianuier à 2. heu. VII.
du mat.en nouuelle Lune. Vindrent apres deux filles:
Magdaleine, l'an 1527.le 26.Ianuier au matin, en vieil- VIII.
le Lune. Catherine, l'an 1528. le 7. de May, à 3. heu.du IX.
matin en vieille Lune. Ie viens de suite, né l'an 1529. le X.
16.Decembre, à 9. heu. du mat. en vieille Lune. Puis
vint Anthoine, l'an 1531.le 11.Ianuier à 6. heur.du mat. XI.
en vieille Lune. Succeda Isabeau, l'an 1532. le 14. De- XII.
cembre, à 7.heures apres midi, en vieille Lune. Vint a-
pres Anne l'an 1534.le 17.Iuin, à 6. heur. apres midy, en XIII.
nouuelle Lune. De suitte vindrent deux gemelles,
Loise & Iustine, lesquelles nasquirent l'an 1535.le 17. XIIII.
Iuillet, à 8.heu.du matin, en pleine Lune. Apres se ren- XV.
contra vn fils, nommé Anthoine second, l'an 1536. le XVI.
20. Octobre, à 7. heu. du mat. en nouuelle Lune. Ren-
cõtra aussi qu'vne fille suiuit, nommee Dauphine, l'an XVII.
1537.le 8.Nouembre à 5.he. du mat.en nouuelle Lune.
Puis nasquit vne fille, appellee Françoise, l'an 1538.le XVIII.
15. Decembre vne heur. apres minuit, en pleine Lune.
Suiuit vn fils, Claude, l'an 1540.le 9.Iuin, à 6.heures du XIX.
matin, en nouuelle Lune. Vint apres vn autre fils, nom-
mé Felix, dernier enfant, lequel nasquit l'an 1541. le XX.
4.Octobre à 11. heu. du mat. en pleine Lune. De ceste
genealogie, transcrite au vray du memorial de feu
mon pere (sauf les Lunes que i'ay cottees sur les Ephe-
merides des susdites annees) on peut aisément com-
prendre qu'il n'y a aucune asseurance en telle proposi-
tion. Ie l'ay encor mieux obserué aux enfans que Dieu
m'a donné, iusques au iour present, de Loÿse Gui-
chard, ma femme: Isaac nasquit le 3. Mars 1565.en vieil
le Lune. Susanne le 13. dudit mois l'an 1567. en vieille
Lune. Anne le semblable iour l'an d'apres, en nouuel-
le Lune. Marie le 29.Iuil.1571.en vieille Lune. Cyprian

le 4. Aoust 1574. en nouuelle Lune. On voit par là, que ce dire a rencontré en Marie & Cyprian, & a failli en Susanne & Anne.

De l'huile d'amandres douces, auec du succre candi, qu'aucunes femmes boiuent dés aussi tost qu'elles ont enfanté, & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos.

Chap. IX.

EN Languedoc, & quelques autres pays, cela est fort vsité que dés la deliurance, on donne à l'accouchee trois cuillerees d'huile d'amandres douces, auec vn peu de succre candi. Les autres prennent vn bouillon de chapon, ou de poulle consumee, les autres vn ou deux iaunes d'œufs, auec vn peu de succre, & non pas du sel à cause de l'alteration prochaine que l'on craint: les autres prennent autre nourriture, selon leurs facultez & moyens. A quoy il faut bien aduiser, comme nous dirons tantost, apres que nous aurons discouru sur l'huile d'amandres douces. Ie pense que elles ont prins ceste coustume, pour deux raisons principalement : c'est en premier lieu, que plusieurs femmes trauaillent assez long temps à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles crient longuement à gorge desployee: ce qui n'est à reprendre. Car le crier aide aucunement à la deliurance, de tant qu'on presse & tend fort les muscles du bas ventre, ensemble ceux de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice est poussee, pressee, & contrainte : de sorte que par ce moyen elle se vuide & descharge plus aisément. On en fait bien autant sans crier, en retenant fort son haleine, & en se espraignant, comme quand on veut vuider le ventre fort constipé. Mais il faut que la femme qui est en trauail de l'enfant, employe ces remedes bien

bien à propos,les reseruant aux efforts de l'enfant, & de la matrice:sans s'escrier, ou espraindre à toutes les tranchees qu'elle sent.Car il pourroit aduenir, qu'au besoin elle n'auroit la force d'employer tels moyens (qui aident beaucoup à l'enfant & à la matrice)estant fort lasse & rompue de s'espraindre & de crier. Or de ceci il aduient souuent, que l'accouchee a grande alteration au gosier, & vne aspreté qui la rend enroee. A quoy est fort bon ledit huile & le succre candi en adoucissant, humectant, & desalterant le gosier, restituant la voix à son entier. Les femmes peuuent aussi auoir vne autre opinion, que cest huile preserue des tranchees,ou fait qu'on en ait moins. Car pour ceste occasion il y en a qui boiuent vne esculee d'huile d'oliue,ou de noix. Il est vray que ces huiles adoucissent le ventre, & font passer les douleurs des parties qu'ils touchent,comme sont les boyaux : car ils sont lenitifs & anodins, sur tout l'huile d'oliue bien doux, & celuy d'amandres douces. Mais ils ne vont pas à la matrice, ni aux vaisseaux sanguinaires, lesquels pour lors versent & se desgorgent du sang superflu qui estoit retenu à cause de l'enfant.Et c'est là que se font les tranchees, quand ce sang grossier & bourbeux, comme lie & boudre de vin, s'amasse de tous costez, & accourt par les veines & arteres à la matrice:laquelle il penetre difficilement & par grand violence, reiette comme inutile. Voila les principales causes de ces tranchees. Il s'y peut aussi rencontrer quelque ventosité de l'air froid,qui sera entré dans la matrice, succedant à l'enfant: & plus encor, si la femme n'est bien gouuernee, & qu'elle soit esuentee,ou qu'on ait failli de mettre sur son ventre tout aussi tost l'arriere-faix bien chaud : & par semblable que son ventre ne soit vn peu pressé, les cuisses estant croisees, pour empescher le refroidissement & morfondement de la matrice, qui est bien fort à craindre. A ces causes de douleur & trãchees,cõment peut seruir l'huile,qui n'entre pas dans la matrice, ni dans les vaisseaux sanguinaires,&

mesmes sans les toucher? car il s'en va droit par dedãs les boyaux, iusques à l'issue du fondement. Ie respons que estant paruenu aux gros boyaux, nommez Colon & Cullier, il leur sert comme de fomentation appliquee de bien pres,& interieurement: de sorte que cest huile mitigue & adoucit les douleurs euidemment,& fait que les superfluitez se vuident plus facilement. Car l'huile est dans les boyaux, qui touchent la matrice & les susdits vaisseaux: tellement que ces parties en sont bien fomentees.

Voyons maintenant, si c'est aussi bien fait de donner incontinent que la femme est deliuree de l'enfantement, aucune nourriture. Il me semble qu'on se faut grandement, quand on le fait à toutes indifferemmẽt, & sans aucune limitation. Car peut estre, que la femme a bien disné, ou bien souppé, vn peu auparauant qu'elle face l'enfant. Quel besoin a-elle d'vn bon potage, consumé, ou des œufs fraiz, ou autre nourriture, puis qu'elle a assez de viande en l'estomach, encores cruë & indigeste? Ce n'est pas bien fait de mettre cru sur cru, & de surcharger ainsi l'estomach, lequel s'en affoiblira plus tost, que d'en estre fortifié: & par consequent, tout le corps. De luy donner vn peu à boire, & à collationner (comme l'on fait bien autremẽt sans auoir enfanté, deux ou trois heures apres le past) il n'y a point de mal: veu mesmes que pour les efforts & cris ell'a bien gaigné à boire. Mais de la nourrir ainsi mal à propos, & sans aucun besoin, ie n'y peux consentir. Car tout au contraire, pour euiter la fieure, & autres fascheux accidens, il faut commencer dés lors à la nourrir plus escharcement, comme vne personne qui seroit blessee. Aussi ne sçauroit-on mieux comparer la femme accouchee, qu'à vn qui a receu vne grãd playe. Encor y aura-il ceste difference, que au blessé on arreste soudain le sang, parce qu'il est bon: & à la femme n'est permis de ce faire, d'autant que ce sang ne vaut rien, aumoins pour la plus part. Donc il la faut nourrir petitement iusques à tant que les accidens de douleur, fieure

fieure,& autres ordinaires soyẽt passez,& que la femme soit bien espurgee. Ce que peut estre acheué dans huit iours,si ell'est bien gouuernee. Puis on doit commencer à la mieux nourrir, comme vne personne qui releue de maladie, & dans autres huit iours elle peut estre refaite,& assez forte(si ell'est de bonne complexion & saine) pour se baigner, & estuuer la semaine d'apres:& pouuoir sortir de la maison (si c'est la coustume du lieu: car autrement elle seroit batuë des autres femmes)au 21.iour. Car le 20.est le terme des maladies aigues,sans recheute ou decidence, suiuant l'arrest des Medecins. Mais d'où est venu la coustume, d'aprester & presenter ces nourritures, dés aussi tost que la femme a enfanté? Cela est fort ancien,comme ie pẽse,& a esté obserué depuis que les hõmes estoyẽt plus continens: de sorte qu'ils n'embrassoyent leurs femmes que au matin, apres auoir bien dormi & reposé. Dont aussi les enfans estoyent plus robustes, suiuant ce que i'ay remonstré au 2.liure chap. 7. Ainsi il aduenoit le plus souuent,que les femmes accouchoyẽt à heure semblable,ayant fait la reuolution requise à la maturité de leur fruict. Et lors estoit bien à propos le bouillon, ou autre nourriture. Car la femme ayant commencé de trauailler à l'enfantement dés le grand matin, elle a bien gagné le desieuner, quand elle a acheué ceste besongne. Maintenãt qu'on est plus adonné à ses plaisirs & voluptez charnelles, on fait ce mestier là à toutes heures du iour & de la nuict: le plus souuent bien tost apres le repas, & fort mal à propos, comme i'ay aussi remonstré au dit chap. Et de là vient, que pour le iourd'huy les femmes accouchent à toutes heures du iour & de la nuict. Mais ce n'est pas à dire pourtant, qu'il leur faille ainsi donner à toute heure des bouillons, ou autre viande, sans aucun besoin & necessité.

Qu'on nourrit trop les accouchees, disant que la matrice est vuide, & qu'il la faut remplir.

CHAP. X.

SI ON a mal commencé, on fait pis en cõtinuant, ie ne dis pas de nourrir, mais de saouler & farcir à creuer les accouchees: cõme si on vouloit faire vn boudin de leur ventre. Les bonnes femmes alleguent pour leurs raisons, que la matrice est vuide, & qu'il la faut remplir. C'est vne proposition de Physique & bien naturelle, que la nature a en horreur le vuide, & ne le peut souffrir. Mais la matrice qui se vuide par plusieurs iours apres l'enfantement, lors qu'il n'y a plus rien de superflu, elle se resserre & estroissit: tellement qu'elle n'a iamais capacité vuide, & indigente de repletion. Et quand ell' en auroit besoin, ce n'est pas la viande qu'elle requiert, ni du sang fait de la viande, ains du sperme tant seulement, qui est sa friãdise, & la chose plus desiree. Mais ie m'asseure que les honnestes femmes ne la luy accorderont pas, auant que leur gessine soit bien celebree. Doncques il n'y a pas lieu, de nourrir tant les accouchees, & sur tout és premiers iours. Ce n'est qu'adiouster mal sur mal, entretenir ou augmenter la fieure, & leur causer plus de mal aux tetins. Il y faut aller bellement, tout ainsi que aux blecez, comme nous auons dit au chapit 9. Toutesfois ayant esgard à l'euacuation (quoy qu'elle fut necessaire) il les faut mieux nourrir apres les sept ou huit premiers iours: & encor mieux, si elles veulent nourrir leur enfant, comme le deuoir porte. Ce que ie prouueray suffisamment au commencement du prochain liure.

S'il est vray qu'vne accouchee puisse pisser le laict.

CHAP. XI.

Plusieurs trouuent estrange, ce que nos femmes disent communément, *elle pisse le laict*: comme si c'estoit chose impossible & absurde. Toutefois ie l'ay souuent veu aduenir, non pas tant de soy mesmes, que par l'application des remedes à tarir les mamelles. Car il y en a de si forts, qu'ils repoussent & repercutent le laict ja formé au dedans, & le contraignent entrer dans la veine caue. Si ce n'est du laict, au moins, c'est vn sang pituiteux (propre à la façon du laict) vn peu blanchi, qui retourne aux grands vaisseaux: & de là il est retiré par les veines & arteres emulgeantes: & puis vuidé par les vrines, qui en deuiennent blanches. Quelquefois c'est du retour spontanee de ceste matiere, sans aucun repoussemét, comm'il aduiét, quand l'accouchee n'est tettee. Car la matiere du laict, qui se presente aux mammelles, y est entretenue par la frequente suction: autrement elle ne continue pas long temps. Mais comment se peut-il faire, que le laict passant parmi le sang des grans vaisseaux, puisse retenir sa couleur? Il est bien aisé à en-entendre que cela est faisable, puis que la bouë d'vn aposteme au foye, à la ratelle, au poulmon, & autres parties internes, se peut voir dans les vrines blanc ou roux, selon qu'il est digest. Si ceste-ci ne châge sa couleur, pour estre meslee au sâg, aussi ne fera pas le laict. Voila ce qu'on obserue: & la raison en est assez euidente à celuy, qui sçait, que nous auons és parties de nostre corps, vne faculté secretrice, ou separâte, laquelle peut tirer & choisir des matieres côfuses & meslees, le bon & le mauuais. Comme la vessiette du fiel attire à soy la portiô cholerique du sang, laquelle n'apparoit

Obiectiô

Solution.

au sens de la veüe dedans le sang. Et les roignons triét la serosité ou l'eau du sang,& la mettent à part. Aussi bien peuuent-ils retirer de tout l'amas du sang,ou de la masse sanguinaire, ceste portion pituiteuse,qui est reiettee des mammelles desia blanchie & demy laict. Dont n'est pas absurde ce que dit le vulgaire,que la femme pisse le laict.

Pourquoy est-ce que du premier enfant communément on a moins de tranchees.

CHAP. XII.



V neufiéme chapitre de ce liure, nous auons traité assez amplement, des causes des trãchees, que ont les accouchees. Ici nous faut receuoir pour certaines conclusions,ce que là a esté demonstré: sçauoir est,que le sang feculant & bourbeux,comme lie de vin,penetre difficilement dans la matrice, qui la refroidit & enfle. Or de la premiere ventree,la matrice est moins lasche,qu'elle ne sera desormais,en cõtinuant de s'amplifier. Dont ell'est plus subiette à receuoir de l'air,& en estre offencee. Quant au sang,il va tousiours en engrossissãt & espaississant: dont aussi il est plus difficile à verser & à se vuider. Mesmes il y a des femmes non enceintes, qui sur le poinct de leurs menstrues, ont de tresgrandes tranchees de ventre, & des douleurs de reins: à cause que leur sang est fort grossier,& penetre difficilement. On peut adiouster à ces raisons, que la douleur redouble par son retour. C'est que si vne partie est premieremét offencee,& qu'elle en sente douleur,si autrefois la douleur reuient,elle sera bien plus fascheuse. Car la partie est plus debile,qu'elle n'estoit, & par consequent plus passible. Voila pourquoy (à mon aduis) du premier enfant

enfant on a moins de tranchees. Les bonnes gens disent vne autre raison:que Dieu le veut ainsi, à celle fin que la femme ne soit desgoutee dés le commencemēt, à recercher de faire des enfans. Mais on voit bien, que apres les plus fascheuses gesines, elles en sont autant ou plus friandes. Quand elles auroyent bien esté pres de mourir, tous les maux s'oublient: & les bonnes dames sont de tresbon appointement. La Lune n'a pas acheué son cours, qu'elles sont prestes au retour. Vous diriez qu'elles n'ont iamais esté offensees, tant sont ployables & charitables, faciles à tout bon accord. Quoy que de ce combat en fin leur aduienne grand effusion de sang, elles sont si traitables, qu'aussi tost la playe ne saigne plus, il n'est plus souuenance que des premieres amours. O grāde bonté du sexe feminin! Il ayme tousiours plus ceux qui luy causent tant de maux, & desquels plusieurs d'elles en meurent quelquefois.

FIN DV QVATRIEME LIVRE.



CINQVIEME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant le laict & la nourriture des enfans.

Exhortation à toutes meres, de nourrir leurs enfans.

Chapitre Premier.

Liure 12. cha. 1.

PHAVORIN Philosophe Athenien, fait vne si belle remonstrance aux femmes de nourrir leurs enfans, recitee par Aule Gelle, que i'ay pensé de la representer icy, pour vn preambule à mon discours.

On aduertit quelquefois le Philosophe Phauorin (dit Aule Gelle) que la femme d'vn sien auditeur estoit accouchee d'vn fils. Allons (dit-il) voir l'accouchee, & gratuler au pere, car il estoit du rãc des Senateurs, des plus nobles maisons. Nous le suiuõs & entrons auec luy. Or ayant embrassé & festoyé le pere dés l'entree de sa maison, il s'assit: & là se print à informer, combiẽ sa femme auoit trauaillé à l'enfantement, & quels efforts elle y auoit eu. Puis ayant entendu que la ieune femme estoit lasse du trauail, & du veiller, prenoit le sommeil, il delibera de plus longuement deuiser, & ie ne doute pas (dit-il) qu'elle nourrira ce fils de son laict. A quoy la mere de l'accouchee

respõdit,qu'il la falloit espargner, & bailler des nourrices à l'enfant pour n'adiouster aux douleurs qu'elle auoit souffert en enfantant, la charge de nourrir, grieue & difficile: veu mesme la ieunesse tendre, & la delicatesse de la fille. Adonc Phauorin luy dit: ie vous prie, Dame, permettez qu'elle soit toute & entiere mere de son fils. Et qu'elle sorte de mere contre nature, imparfait & à demy, est ceste cy, d'auoir fait vn enfant & soudain le reietter ou eslongner de soy. D'auoir nourry dans son ventre de son sang, ie ne sçay quoy, qu'elle ne voyoit pas: & maintenant ne nourrir de son laict ce qu'elle voit ja viuant, ja vn homme, ja requerant le deuoir de sa mere? Et pensez vous que nature ait donné aux femmes les poupeaux des mammelles, comme quelques poreaux de bonne grace, pour ornement de leur poictrine, & non pour nourrir leurs enfans? Ne sont-ce pas femmes prodigieuses, celles qui se trauaillent à tarir & estaindre ceste tres-sacree fontaine du corps, nourrice du genre humain, & mesmement auec danger de leur personne, à cause du retour & de la corruption du laict (comme s'il enlaidissoit les marques de leur beauté?) Quelle difference y a il de ceste folie, à la forcenerie de celles qui s'efforcent par certaines meschantes inuentions de se faire auorter: à ce que la lizeur & polie planure de leur ventre ne vienne à se corrompre, qu'il ne se fendille, s'estende, & amplie de la pesanteur du fardeau, & du trauail de l'enfantemēt? Ce que doit estre decrié & detesté publiquemēt, hay de tous mortellement: d'aller tuer l'homme dés son commencement, quand il se forme, quād il reçoit la vie, le faire mourir entre les mains de nature, qui le façonne? Et combiē peu s'eslongnent de ceste meschāceté, les meres qui priuent leur enfant desia parfait & né, de la nourriture de son propre sang, qu'il cognoit, & a accoustumé? Mais il n'y a point d'interest (c'est ce qu'on dit) pourueu qu'il viue, & soit nourry, de quel laict que ce soit. Pourquoy est-ce donc, que celuy qui respond cela (s'il est tant hebeté à comprendre les

ſentimens de nature) ne penſe auſſi, qu'il n'y a aucun intereſt, en quelque corps que ſoit conçeu l'enfant, & de quelque ſang qu'il ſoit engendré ? Et toutesfois on regarde fort aux conditions de l'homme & de la femme, à leur race, au ſang, aux mœurs pour auoir lignee de la meilleure qu'on peut. Et n'eſt-ce pas le meſme ſang, qui a eſté en la matrice, celuy qui eſt maintenant aux mammelles: blanchi de beaucoup d'eſprit, par le moyen de la chaleur naturelle ? Quoy, ne voit on pas en ce fait l'euidente induſtrie & prouidence de nature, quand apres ce ſang, ouurier du corps, l'a acheué de former en ces entrailles, dés lors que le terme vient d'enfanter il ſe iette aux parties ſuperieures (ſçauoir eſt aux mammelles) & ſe rend là tout preſt à entretenir le commencement de la vie, offrant au nouueau né d'vne viande à luy cogneuë & familiere? Certes on n'a pas creu en vain, que comme le ſperme a la force de faire reſſembler les enfans, & de corps & d'eſprit, à leurs parens : le laict auſſi a vertu & proprieté d'en faire autant. Ce qu'on obſerue, non ſeulement aux hõmes, ains au beſtail. Car ſi on fait nourrir vn cheureau à vne brebis, ou vn agneau à vne chieure, il eſt certain, que la laine en ceſtuy-cy ſera plus dure, & le poil plus tendre en ceſtuy-la. Semblablement és arbres & fruicts de la terre le plus ſouuent la force de la terre & de l'eau, qui les nourriſſent, fait plus à l'augmentation ou diminution de leur naturel, que la vertu de la ſemence qu'on a miſe en terre. Et meſmes ſouuent on voit qu'vn bel arbre bien verdoyant & portant fruict en ce terroir, trãſplanté en autre, s'annichilit & perd, à cauſe de l'humeur du lieu. Que (may-loubet) dont en ceſte maniere de faire, de corrompre la generoſité & valeur de l'enfant, qui viẽt de naiſtre enſemble ſon corps, & ſon eſprit, qui ont eu ſi heureux cõmencement, & les deprauer par le moyen d'vne nourriture empruntee & degenerante, qui eſt d'vn laict eſtranger? cõme il pourra auenir ſi la nourrice qu'on luy donnera, eſt de nature ſeruile, meſchine

ou esclaue,& de nation barbare,si elle est mauuaise ou laide,ou paillarde,ou yurongne.Car pour la plus part, on prend sans aucune difference ou discretion,la premiere que l'on trouue auoir à force laict. Endurerons nous donc que cestuy nostre enfant bien né & gentil, soit infect d'vne contagion pernicieuse, & qu'il tire à son ame & à son corps des esprits d'vn corps & d'vn ame meschans? Certainement c'est dequoy nous esbayssons tant souuent,que les enfans de quelques femmes de bien,ne ressemblent à leurs parens ni de corps, ni d'esprit.Dont nostre Virgile, comme sçauant & expert,quand il imite ces vers d'Homere.

Ton pere ne fut onc le cheualier Pelee,
Ne ta mere Thetis:la mer bleuë & enflée
T'ha engendré,felon,auec les hauts rochers,
Car tu as vn esprit farouche dans tes chairs.

N'a pas seulement accusé la naissance ou geniture,que ledit Homere poursuit,ains aussi la sauuage & cruelle noutriture. Car il y adiouste du sien.

Les Tygres d'Hircanie ont esté tes nourrices.

Et c'est, d'autant que les esprits de la nourrice, portez en son laict,ont grand part & efficace à induire le ressent naturel, des mœurs & complexions differentes à celles dont il fut premierement abreuué, du sang & des esprits du pere & de la mere, par le moyen de leur semence. D'auantage,qui pourroit oublier ou mespriser ce poinct:que les meres qui abandonnent ainsi & renuoyent leurs enfans,les donnent aux autres à nourrir, retranchent ce lien, & ceste colle d'amitié, de laquelle nature conioint les peres & meres auecques leurs enfans:elles au moins la destrempent & l'empirent. Car apres que la mere s'est osté deuant les yeux l'enfant qu'elle a donné antre part, l'ardente vigueur de l'affection maternelle s'estaind de peu à peu,& tout le bruit du foucy tres-impatient qu'elle en auoit, est mis en silence. Et on n'oublie gueres moins le fils, renuoyé à vne autre nourrice,que celuy qu'on a perdu par mort. Aussi par vn reciproque, l'affection de l'en-

fant, quant à l'amitié & accouftumance: eft toute occupee enuers celle qui les nourrit, & parce il n'a aucun fentiment, ne aucun defir de la mere qui l'a engendré: comme il aduient communément aux enfans qu'on a expofez: dont ayant effacé & aboly totalement de fon efprit, les elemens de la pieté naturelle, tout ce que les enfans ainfi nourris femblent aimer pere & mere, la plus part de telle amitié eft par opinion de ciuilité: nō pas d'vn amour naturelle.

Voyla à peu pres ce que difoit Phauorin: à quoy i'aioufteray quelques remonftrances & beaux exemples, que propofe Dom Antoine de Gueuare en fon Horologe des Princes, touchant ceft argument, puis i'ameneray plufieurs inconueniens qui font contre toute forte & condition de femmes, qui refufent de nourrir leurs enfans.

N'eft-ce pas vne efpece de folie, mefprifer ce que l'on a fort defiré, procuré, & attendu? La femme, entre fes plus plus grands defirs, a de fe voir enceinte: & puis honoree d'vn bel enfantement. Comment eft elle incontinent fi inconftante & legiere, qu'a peine a veu fon enfant en lumiere, qu'elle s'en defait, l'enuoyant aux champs, pour eftre là nourry d'vne femme eftrangiere? I'allegueroís icy en premier lieu, l'exemple des autres animaux, en ce fait plus raifonnables que la femme, lefquels nourriffent tous fans aucū emprunt leurs petits, de leur propre laict (au moins ceux qui en ont, car les oifeaux paiffent les leurs, de ce qu'ils trouuent par les champs:) mais ie fçay que l'on me refpondroit incontinent, ce ne font que beftes, & n'ont moyē de s'accōmoder: vne femelle ne voudroit nourrir le faon d'vn autre: ainfi chacune eft contrainte de nourrir le fien. La femme eft contraire, cōme animal fociable, & d'amiable cōdition fait plaifir l'vne à l'autre, moyennant quelque honnefte recōpenfe. A quoy ie repliqueray que les beftes font de fi grande amitié enuers leurs faons, que quand elles pourroyent eftre ainfi accōmodees, iamais ne le permettroyent: com-

me l'on eſpreuue tous les iours, par les grands alarmes qu'elles donnent à ceux qui les en veulent priuer, ſoit pour les faire nourrir à vn autre, ſoit pour autre occaſion. Et en quelle ſaiſon (ie vous prie) eſt ce que l'on trouue les beſtes plus furieuſes? N'eſt ce pas quand elles nourriſſent? Bien ſouuent elles ſe pourroient ſauuer & eſchapper, en fuyant le chaſſeur qui les veut prendre: mais s'il faut par ce moyen abandonner leurs petits, elles ayment mieux eſtre miſes en pieces, que de les perdre & laiſſer en arriere. Auſſi (comme dit Platon à ce propos) les enfans n'ayment iamais tant leurs peres & meres, que quand les peres les ont ſouuent portez aux bras, & les meres nourry de leurs mãmelles. Or que la nourriture faſſe beaucoup à la complexion du corps, il a eſté ſuffiſamment remonſtré cy deſſus, par la nourriture d'vn cheureau & d'vn agneau. Car l'agneau qui aura teté vne chieure, n'aura pas ſeulement le poil plus rude, ains auſſi ſera plus farouche que ne porte ſon naturel. Ie l'ay encor plus curieuſement demonſtré en la declamation que ie fis pour mon Doctorat à Montpellier qui eſt entre mes paradoxes de la premiere Decade ou l'on peut voir quelle force a la nourriture ou education, à faire changer les mœurs & conditions, entẽdant pour la nourriture, qui ſurmonte nature, non ſeulement la diſcipline & inſtitution, ains auſſi la maniere de viure & qualité des alimens. S'il y a quelque femme de celles qui liront cecy, tant ſuiette à raiſon, qu'elle vueille biẽ eſtre perſuadee de ſon deuoir, elle pourra auoir le moyen de ſe faire expliquer par vn homme de lettres, ce que i'ay prouué audit lieu : Aux autres qui bouchent l'aureille à toutes bonnes ſuaſions, il ne faut pluslong diſcours: car (comme dit le prouerbe) celuy eſt aſſez preſché, qui n'a cure de biẽ faire. Toutefois ie pourſuiuray encores ce propos, à toute auenture ſi i'en pourrois gaigner & cõuertir quelqu'vne. Ie ne parle qu'aux ſages & vertueuſes femmes, qui ne faillent ſinon par ignorance de leur deuoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuſes.

Il ne leur appartient pas de nourrir leurs enfans, non plus que d'en auoir. Car il seroit à craindre que si elles nourrissoyent, leurs enfans fussent de mesme vicieux: & que le monde fut encor plus corrompu & trauaillé de leur race pernicieuse. Ce n'est trop de mal, d'auoir esté conceu d'vne mauuaise femme, & nourry de sang neuf mois dedans son ventre, sans que l'enfant tire d'auantage de ses meschantes conditions, en les succant auec le laict. Dont c'est tresbien fait de les leur oster aussi tost qu'ils sont nez, & les bailler à vne bonne & sage nourrice, saine de corps & d'esprit, pour effacer d'vn meilleur suc, la complexion mauuaise imprimee en son corps des mauuais humeurs de la mere, qui causeroit semblables mœurs. Ainsi on transplante ses arbres & autres plantes en vn meilleur terroir, pour les rendre meilleures. Ainsi on trempe & laue de plusieurs bonnes liqueurs les drogues, pour effacer quelques mauuaises qualitez naturelles, & les abreuuer des bonnes, requises à la santé de l'homme. Ainsi dit on que Alcibiade natif d'Athenes, fut fort hardy & vaillant, contre la nature des Atheniens: parce que cõme dit Platon il auoit esté nourry d'vne femme de Sparte. Or estoit la nation Spartane de condition virile & courageuse: les Atheniens au contraire, estoyẽt effeminez. Dont quelquefois Diogenes, venant de Sparte en Athenes, dit, qu'il venoit deuers les hommes, & s'en alloit deuers les femmes. Ce sont de grands poincts, que les honnestes Dames ont bien à estimer, & peser à la balance de leur iustice: & craindre, que les hommes mieux sensez prudens, qui sont d'auis ou cõsentent que leurs femmes ne nourrissent leurs enfans, ne le fassent pour la mauuaise opinion, ou la certaine science qu'ils ont, des mauuaises mœurs & vicieuses conditions de leurs femmes. Quant à moy i'en suis logé là, que si ma femme estoit entachee d'aucun vice, que ie sceusse, ie ne permettrois aucunement qu'elle alaitast nos enfans, & ainsi le doit faire chacun. Et les femmes se doiuent tenir pour reprouuees, & de mau-

uaise opinion enuers leurs maris, quand ils ne les solicitent de nourrir leurs enfans. Car les maris qui ne les y inuitent (supposé qu'elles soyent saines de leur personne,& le puissent bien faire) leur font autant de deshonneur,que s'ils disoyent publiquement,ma femme n'est pas bien nee, ou bien moriginée,ie ne veux pas que mes enfans y retirent. Bon Dieu,quel outrage est-ce là, si les femmes le sçauoyent bien cognoistre! Puis donc qu'il n'appartient que aux sages, pourquoy est ce que toutes vertueuses femmes ne declarent par cest effet leur sagesse,& ne quittent le rang des folles? Ie croy encores, que si elles sçauoyent quel plaisir il y a de nourrir ses enfans, duquel ioüissent leurs nourrisses,elles se loüeroyent plus tost à nourrir les enfans d'autruy,que de quitter les leurs. Et d'où procede que les nourrices communément sont tant amoureuses & passionnees des enfans qui leur sont estrangiers,sinon de l'extreme plaisir qu'elles y reçoyuent? lequel sans comparaison est plus grand que toutes les peines que donnent les enfans,dont il efface aisément les fascheries de la subiection,& quelque mauuais temps qu'on en a. Ie vous prie que l'on estime vn peu, le plaisir que l'enfant donne,quand il veut rire: comment il serre à demi ses petits yeux:& quant il veut pleurer,comment il fait la petite lippe: quand il veut parler,comment il fait des gestes & signes de ses petits doigts: comment il begaye de bonne grace, & double en quelques mots,contrefaisant le langage qu'il apprent: quand il veut cheminer, comment il chancelle de ses petits pieds. Mais y a-il passe-temps pareil à celuy que donne vn enfant, qui flate & mignarde sa nourrice en tettant? quand d'vne main il descouure & manie l'autre tetin,de l'autre luy prend ses cheueux,ou son colet en s'y ioüant: quand il rue coups de pieds à ceux qui le veulent destourner: & en vn mesme instant iette de ses yeux gracieux mille petits ris & œillades à sa nourrice. Quel plaisir est-ce de le voir parfois depiteux & fasché d'vn rien, fogner pour vne espingle ou autre

petite chose, se verser par terre, frapper & rudoyer ceux, qui les veulent ou appaiser ou prendre & emporter: comment il reiette l'or, l'argent, les bagues & ioyaux qu'on luy presente pour faire l'appointement: & tout soudain on le regaigne pour vne pomme, ou vn festu. Quel plaisir est d'entendre les folies des petits enfans, & voir leurs badineries: d'ouyr ce qu'ils respondent aux demandes, les questions & discours pueriles qu'ils font, les sottises qu'ils disent, & les propos qu'on ne sçait d'où ils viennent. De sorte que l'on dit bien vray, que là où il y a des enfans il ne faut ne fols, ne badins. N'y a-il pas grand plaisir de les voir ioüer auec les chiens, auec les chats, ou courir apres eux: petrir de la terre, & en bastir des maisons, ou des fours: contrefaire l'arquebousier, le coureur de lance, le piquier: sonner du tabourin, faire des reuerences, contrefaire les sages, pleurer d'vn moineau que le chat leur a prins, ou des oiseaux qui volent qu'ils ne peuuét auoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont perdue, & semblables chosettes? N'y a-il pas plaisir & passe-temps, quand ils ne veulent quitter leur mere, ou leur nourrice, & ne veulét aller à autre personne, quelque present ou flatterie qu'on leur sçache faire, & il se faut desrobber finement d'eux? Quand ils ne veulent permettre que leur nourrice caresse en leur presence vn autre enfant, ou que luy donne à tetter? Quand ils se mettent en deuoir de la deffendre si quelqu'vn la menace, ou fait semblant de la battre: comment il crie le premier, & se tempeste pour vindiquer l'outrage? Ceste grand' amour, iointe à ialousie, est si plaisante & aggreable, qu'elle rauit tout le cœur d'vne nourrice, si elle est de bon naturel, humaine & gracieuse: tellement qu'elle n'aimera pas d'auãtage ses propres enfans, que l'estranger qu'elle nourrit. Et que peut-il estre, quand la mere propre est sa nourrice? Si vous prenez plaisir à ce qu'vn autre aura fait, comme à vn liure, vne peinture, ou autre chose artificielle, combien plus à ce qui sera sorti de vostre esprit? Sans doute l'amour & le plaisir

ſur redoublent à l'endroit des meres, qui nourriſſent leurs enfans. Car au contraire, Dieu permet bien ſouuent, que les enfans aiment plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous liſons quelques exemples, que ie reciteray le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible. Corneille Scipion ſurnommé Aſian, ayant condamné à mort dix de ſes plus vaillans capitaines, pour auoir forcé le temple des Veſtales, meſpriſa l'interceſſion des plus apparens de Rome, qui le ſupplioyent de leur pardonner & mitiger la loy: & meſmes il ne fit cas de la priere que luy en faiſoit importunément le grand Scipion ſurnommé Aphricain, ſon frere vterin. Et neantmoins fut vaincu des inſtantes prieres d'vne ſienne ſœur de laict. Et quand ſon frere luy reprocha cela, comme diſcourtoiſie, il reſpondit, qu'il tenoit plus pour mere, celle qui l'auoit alaité ſans obligation naturelle, que celle qui l'auoit ſeulement enfanté. Nous liſons de deux cruels tyrans, monſtres en nature, les plus ſcelerats & enormes qui furent iamais, Neron entre les Romains, & Antipater entre les Grecs: leſquels eſtans ſaouls d'autres horribles meſchancetez, n'eſpargnerent la vie de leurs meres, deſquelles ils tenoyent la leur. Mais on ne dit pas que ces vilains infames, ni autres diables de tyrans, ayent iamais offencé leurs nourrices. Les deux Gracches Romains treſvaillans & fameux capitaines, eurẽt vn frere baſtard, ſemblablement hardi & vertueux. Ceſtuy-ci reuenãt des guerres d'Aſie, où il auoit treſbien fait, rencontra enſemblement ſa mere & ſa nourrice, il dõna premierement à ſa nourrice vne ceinture d'or, puis à ſa mere vne bague d'argent. La mere en fut honteuſe, & le luy reprocha, à laquelle il reſpondit, eſtre plus attenu à ſa nourrice. Car, vous ma mere (dit-il) ne m'auez porté que neuf mois dans voſtre ventre aſſez à voſtre aiſe: & ne m'auez nourri que de voſtre ſang, & auſſi toſt que m'auez veu en lumiere, vous pouuant dépaiſtrer de moy, vous m'auez abandonné. Et adonc ma nourrice m'a receu amiablemẽt, m'a porté en ſes bras, & nourri

de son laict, l'espace de trois ans, chose purement volontaire,& non de quelque necessité naturelle,comme à porter dans son ventre,& nourrir de son sang. Dont ie me sens plus redeuable à elle, que à vous,comme i'ay voulu demonstrer par la difference de mes presens. Voila de beaux exemples, qui doiuent bien piquer les honnestes & vertueuses femmes, les exciter & contraindre à nourrir leurs enfans.& ne permettre qu'vne femme estrangiere ait la meilleure part de leur amour,& le plus grand plaisir qu'ils donnent. Plusieurs royaumes d'Asie ont eu en si grand' reuerence, les enfans qui auoyent esté nourris de leurs meres, qu'ils ne permettoyent autres successeurs aux biens & estats du pere,que ceux que la mere auoit alaitez Dõt aussi les Lacedemoniens esleurent pour leur septiéme Roy,des deux fils que Thomiste auoit laissé, nompas l'aisné,d'autant qu'vne estrangere l'auoit nourri, ains le puisné, alaité de la Roine sa mere. Leur raison fut tresbonne, car il faut que l'enfant pour dignement succeder au pere, soit respondant à ses conditions & vertus, outre ce qu'il y peut auoir de la suppofition, quand les enfans sont nourris d'vne estrangiere,& hors la maison.Car il est aisé de changer vn enfant à la nourrice. Et de fait on reproche souuent à ceux qui ne rapportent aux mœurs de leurs parens, qu'ils ont esté changez à la nourrice. Voila de beaux heritiers, des biens qui ne leur appartiennent aucunement: & les vrais enfans sont faits coquins,pauures laboureurs ou artizans:ausquels neantmoins on obserue vn cœur noble,vne façon gentille & honneste. Car ils se ressentent volontiers de la generosité de leurs parens. Tels sont(à mon aduis) la plus part de ceux qu'on voit fort differens aux mœurs & conditions de leurs parens putatifs. C'est que pour auoir esté changez à la nourrice,ce gẽtilhomme est tout lourdaut,mauffade, mesquin,coüard & vilain, n'approchant rien du naturel de ceux qui pẽsent l'auoir fait:& ce paysant est gentil, honneste,courtois,liberal,& hardi:tout au rebours de ceux

ceux que l'on dit ses parens. On escrit du bon Artheban, Roy des Epirotes, que mourant vieux & ancien il laissa vn fils, auquel on supposa vn autre fils, d'vn simple cheualier, du consentement de sa nourrice, corrompuë à force d'argent. Depuis ceste nourrice ayant remors de conscience, descouurit la trahison: dont s'esleuerẽt de grãds guerres entre les deux competiteurs, qui finalement perdirent la vie en vne tres cruelle bataille:& le Royaume fut occupé d'vn estrãgier, nommé Alexandre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexandre le grand. Ceste desolation ne fut pas aduenue si la Royne femme d'Artheban eut nourri son enfant. Dont les tresprudens legislateurs Platon & Lycurge ordonnerent tresbien, que les femmes de moyen & de bas estat, eussent à nourrir tous leurs enfans, entant qu'elles pourroyent:& les grands Dames & Princesses, nourrissent aumoins leurs aisnez. C'est vne belle & sainte loy: & si elle estoit bien obseruee, les peres & meres n'auroyent tant de fascheries & desplaisirs pour leurs enfans mal nourris ou supposez, qui les affligent quelquefois si estrangement, qu'ils les voudroyent voir morts. Quel regret a vn pere & vne mere qui sont gens de bien & d'honneur, vertueux, modestes, continens,& paisibles, de voir quelqu'vn de leurs enfans insolent, yurongne, gourmand & tauernier, paillard, putanier & bordelier, bateur de paué, ioüeur, pipeur, larron, affronteur, brigand, voleur, assasin, mutin & querelleux, fol, enragé, malin & peruers, blasphemateur,& adonné à toute meschanceté. Quel creue-cœur est-ce aux bonnes gens, de se voir gourmander & matiner eux-mesmes de ce mauuais garnemẽt, s'ils ne le peuuent supporter en leur maison: ou s'ils le laissent à l'abandon, d'ouyr tous les iours des rapports, qu'on la mis en prison, qu'on l'enuoye en galere, qu'on le va pendre, ou mettre sus la roüe. D'vn autre enfant ils oyront reproches, qu'il a battu ou tué quelqu'vn,& qu'on le cerche par tout: qu'il a desrobé, ou prins par force vne fille: qu'il est preuenu d'auoir

fait la fausse monnoye, d'estre bougre ou incestueux: D'vn autre, qu'il aura espousé vne putain du bordeau, qu'il hante les plus meschans garnimens de la ville, qu'il a part à tous les exces qui se font. Ie ne dis rien qu'on ne voye souuent, ioint aux engoisses extremes qu'en ont les pauures gens, lesquels n'ont iamais peu rendre vertueux leurs enfans, mesmes dés leur enfance, à cause du mauuais laict qu'ils ont succé des nourrices mal sages & vicieuses, en maisons dissolues, parmi des propos & actes vilains & deshonnestes. Ou bien parauanture tels enfans ne sont leurs, ains d'autres personnes mal creez & de mauuaises mœurs: desquels ils ne degenerent pas. S'ils sont incorrigibles, c'est de leur naturel, ou bien de la premiere education, laquelle est d'impression tresferme. S'ils sõt des-obeissans, c'est d'autant qu'ils ne recognoissent proprement ceux-là pour peres & meres, qui ne les ont esleuez dés le commencement. Ils s'accommoderont trop mieux aux complexions & mœurs de leurs peres nourriciers (qui parauenture sont leurs vrais peres) & de leurs meres nourrices (le plus souuent fort vicieuses) que aux honnestes conditions de ceux, qui les tiennent pour leurs enfans. Ie taise sciemment les incõueniens qui peuuent aduenir au corps de l'enfant : comme de prendre la grosse verole de sa paillarde nourrice, dont nous en voyons de grand maux aduenus, depuis à toute vne famille : que le pere & la mere ayans mis quelquefois coucher le petit entre eux deux, ont eu leur part de la verole, encor secrette dans le corps de l'enfant. Ie ne dis rien de ceux que les nourrices estouffent malheureusemẽt, estant par trop endormies, bien souuent accablees de vin, lequel malheur aduient beaucoup plus rarement aux meres, d'autant que la naïue amour les rend plus vigilantes, diligentes & soigneuses de preuenir tels inconueniens. Quel desastre est ce là, quel regret, quel desconfort, quelle rage à vne pauure femme, qui aura long temps desiré d'auoir vn enfant, & fait mille choses pour y aduenir: apres qu'elle

qu'elle aura porté en son ventre auec mille fascheries, qu'elle aura depuis enfanté auec grand trauail & danger de sa vie,quand estant hors de tous ses maux,tres ioyeuse & cõtente d'auoir en fin vn bel enfant, qui luy fait oublier tout le mal qu'elle en a eu:delà à quelque mois on luy vient dire que sa nourrice l'a estouffé. Or ie vois maintenãt que toutes les femmes sont conuerties,&(Dieu merci)bien resoluës de nourrir leurs enfans.Il n'y a plus qu'vn empeschemẽt, qui n'est de leur costé:c'est qu'elles s'excusent sur leurs maris, ausquels elles sont (comme doiuent estre) subietes. Car il y a plusieurs maris, qui ne veulent pas ouyr ou endurer le bruit,& le tintamarre que donnent souuent les enfans. Dont il faut faire chambre à part : & les bonnes femmes ne consentent pas volontiers d'estre separees de leurs maris. Car aussi est-il ordonné que l'homme ne separe ceux que Dieu a conioints. Ces bonnes femmes seroyent bien aises de supporter la peine que donnent les enfans,pourueu que leurs maris ne quittassent leur lict pour ceste occasion. Il y en a aussi, qui ne veulent permettre à leurs femmes de nourrir, afin que leurs tetins demeurent plus iolis,qu'ils se plaisent à manier, non pas des tetins mols. Il y en a d'autres qui haissent la senteur du laict au sein de leurs femmes. Les voila bien delicats:Et la plus part de ceux qui parlent ainsi, font plus souuent l'amour à la nourrice, qu'à leur femme.Les tetins mols de la nourrice,ne la sẽteur du laict ne les desgoute : pour cela les bonnes gens ne la treuuent pas mauuaise robbe. I'osé bien dire d'auantage (pensez y bonnes femmes) que plusieurs de vos maris qui ne veulent que soyez nourrices, le font pour tenir dans la maison vne autre femme, esperans d'en iouyr, afin d'aller au change quand bon leur semble. Et ceux qui s'excusent, disans, que si leur femme nourrissoit, elle perdroit temps,ne redeuenant si tost grosse,& que ils desirent nombre d'enfans : croyez qu'ils prennent bien plaisir d'auoir nõbre de nourrices, pour assouuir leur cupidité charnelle. Car les nourrices sont plus

aisees à desbaucher, que les garces & autres seruantes. Et on ne voit guieres de nourrices, sortir de la maison de ces hommes tant delicats, qu'elles n'y ayent rempli leurs panniers. Et puis on dit, que c'est quelque valet ou voisin qui l'a fait. Si les bonnes femmes sont bien aduisees, elles garderont honnestement leurs maris de ce peché mortel: en n'acceptant aucunes nourrices, ni dans leurs maisons ni ailleurs, ains faisans elles mesmes ce deuoir de nature, & Dieu benira leur labeur. Quant aux maris qui craignent tant le bruit, hayssent les tetins mols, & la senteur du laict, ie leur donneray à part des receptes contre toutes ces fascheries, si on me les demande.

Quand est bon le laict d'vne accouchee, combien d'heures doit estre l'enfant sans tetter, & qu'est-ce qu'on luy doit donner premierement.

CHAP. II.

QVAND l'enfant n'a plus besoin de sang, estant sur le poinct de sortir de la matrice, ledit sang recourt aux mammelles. Le premier qui y est receu, est celuy que l'enfant a plus desdaigné, cõme vicieux & mal agreable, dont il s'est tousiours tenu plus loing de la matrice, & partant il est plus tost aux mammelles, comme il en estoit plus voisin. De tel sãg grossier & bourbeux, se fait le premier laict espais, trouble, & cailleboté, appellé des Latins *Colostre*: lequel a esté estimé de toute ancienneté mauuais & trespernicieux, de sorte, qu'on l'a tousiours defendu aux enfans, pour les deux premiers iours. Car il leur cause vne indispositiõ d'estomach, dite *Colostratiõ*, tenue pour mortelle. Voyez ce qu'en dit Pline. A ceste cause il est

Liure II. *chap.* 41.

tresbien

tresbien aduisé, que l'accouchee a vne femme substituee, (nommee *Soustenery* en Languedoc) qui donne sa mammelle à l'enfant és premiers iours, attendant que ce laict trouble s'esuacuë, par le moyen d'vn petit chien qui tette, ou autrement: & qu'il vienne aux mammelles de bon laict, du sang qui estoit prochain de la matrice, ou meilleur que cestuy-là, apres que tout le piré est vuidé. Il est vray que les pauures femmes, & mesmement les villageoises, ne regardent à tout cela. On leur donne tout à tetter, bon & mauuais: comme aussi quand ils sont plus grands, iaçoit que la mere se trouue enceinte, pour cela ne plus ne moins. Tãt qu'il y a de laict, ils leur en donnent, iusques à la derniere goutte, & ne s'en trouuent pas mal: d'autant que ces enfans sont de robuste complexion, nais de peres & meres nourris grossierement, comme ils seront aussi. Dont telle nourriture ne les peut endommager. Mais à gens de ville, qui sont nourris plus delicatement, & à tous ceux qui ont moyen de mieux nourrir leurs enfans, ceste obseruation est bien requise & necessaire, que de deux iours pour le moins l'enfant ne tette sa mere.

Et luy doit on bailler aussi tost qu'il est né, la mammelle de sa soustenery? on a accoustumé de laisser passer quelques heures, auant que luy donner à tetter, qui deux, qui trois, qui d'auantage: car il y a des matrones qui sont d'auis, que l'enfant ne doit tetter auant quatre heures de sa natiuité. Ie vous diray les faons des bestes aussi tost qu'ils sont nez, courent aux mammelles d'vn instinct naturel, & y retournent d'heure à heure, iusques à ce que leur petit estomach soit eslargy, & fait capable de suffisante quantité de laict pour plus long temps. Cela est raisonnable & naturel. Car l'enfant dans la matrice vit comme vne plante, qui incessamment tire suc de la terre par ses racines, dont estant sorty de là, il ne peut guieres durer sans alimẽt, qu'il ne crie & braye à la faim. Voila pourquoy le faon recourt soudain aux mammelles, sans crainte du cloi-

ftre, qui eft auffi és beftes: mais elles font moins delicates que nos enfans. Et d'autant auffi qu'elles font moins excrementeufes, il ne fait pas mal à leurs faons de tetter incontinent: comme il feroit à nos enfans, qui ont l'eftomach & les boyaux pleins d'vn humeur vifqueux & noiraftre, qu'on appelle vulgairement Syrop, lequel doit vuider auant que l'enfant tette, ou pour le moins eftre hors de l'eftomach. Autrement ceft humeur corromproit le laict que l'enfant fucceroit. Dōt pour le hafter à defcendre & à fe vuider, on donne à l'enfant bien toft apres qu'il eft né, quelque chofe à propos de cela, comme nous dirons incontinent. Les beftes n'ont point de fes obferuations, comme auffi n'en ont point de befoin. Car (ainfi que nous auons dit) elles font moins excrementeufes: tefmoin qu'elles ne mouchēt, ne crachent, ne pleurent: qui font moyés d'expurgation. La matiere de cela s'en va au poil, ou plume, ou efcaille. L'homme qui naift tout nud, eft fort mol & delicat, le plus excrementeux de tous les animaux, comme il eft le plus fage. Donques il eft tres bon, que l'enfant ne tette que n'ayt paffé deux ou trois heures: & qu'en criant vn peu, il n'ait exercice de fon poulmon, qui donne contre l'eftomach, (par le moyen du diaphragme) lequel en eft plus toft defchargé de fō excrement, efchauffé & preparé à receuoir le laict, & en faire mieux fon profit.

Et que donnera on ce pendant à l'enfant, pour amufer fa faim, qui eft impatiente, fuiuant ce que nous auons dit? Anciennement on leur donnoit du beurre & du miel: fuyuāt ce qu'il eft dit au Prophete Efaye, chapitre 7. Voicy la vierge conceura, & enfantera vn fils, qui aura nom Emanuël, il mangera beurre & miel. I'entens qu'encores pour le iourd'huy, les Iuifs en donnent à leurs enfans, auant qu'ils tettent aucunement. Quant aux noftres, on leur donne diuerfes chofes: les vns de la theriaque ou du mithridat le gros d'vne febue: les autres vne cullieree de miel rofat, les autres de fyrop violant: les autres vn peu de fuccre en poudre,

auec vne fueille d'or hachee bien menu:les autres autre chose,comme au pays d'Agenois, d'huyle d'amandre douces, auec succre candi,tout ainsi qu'à la mere: ou vne cullieree de vin pur,ou des ails maschez, pour les y accoustumer de bonne heure, & faire qu'ils soyét moins suiets à la vermine. Ceux qui leur baillent de la theriaque,ou du methridat, pensent que le syrop, que les enfans ont dans le corps soit chose venimeuse:parce qu'il est noirastre, & de laide façon. Mais ce n'est qu'vn excrement, respondant à la fiante des boyaux, qui luy succedera. Parquoy le miel rosat, & le syrop violant sont fort bons,& suffisans à le faire vuider,& à purger l'enfant de ceste ordure. Pour executer les deux intentions, ie leur donne volontiers du succre & de l'or. Car le succre purge & nettoye assez, l'or est contre-venin. Dont on satisfait mieux à l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'enfant aura crié on luy donnera l'vne desdites choses: & de là à deux heures pourra tetter, mesmes apres auoir dormy. Quand au laict de la mere,il en abstiédra pour le moins les trois premiers iours.

Qu'vne pucelle peut auoir du laict en quantité notable.

CHAP. III.

LEs Logiciens font vne fausse consequence, quand ils disent : S'elle a du laict, elle a faict vn enfant: veu que les femmes grosses, auant leur deliurance en peuuent monstrer beaucoup. Ils cócluent bien mieux, quand ils inferent du laict, qu'elle a eu compagnie d'homme. Si est ce que ceste reigle n'est pas si veritable, que quelquefois ne soit veu autrement. Car si on presse les mammelles aux enfans qui viennent de naistre, on en voit

sortir vn peu de laict, sinon à tous, au moins à la plus part. Mais ie ne m'arreste pas là: ie veux prouuer que aux grandes filles, que passent l'aage de douze ans, on en peut trouuer quantité, elles estant pucelles. Hippocras est le premier qui nous en a donné aduis, escriuāt en ses Aphorismes que si vne femelle sans estre enceinte, ou auoir enfanté, a du laict, sa purgation naturelle est empeschee. La raison est bien euidente, à qui sçait, d'où prouient le laict: & quand nous l'aurons declaree, ce propos ne sera si nouueau & estrange, cōme il semble de prime face. Nous auons enseigné au premier chapitre du secōd liure, que le sexe feminin froid & humide en comparaison, a plus de sang que n'a le masculin : mais il est plus cru & aiqueux. Nature l'a ainsi fait, pouruoyant de nourriture aux enfans, que les femmes ont à porter communément neuf ou dix moys: pource que les enfans le cuisent d'auantage dedans leur foye, qui ne deuoit pas estre oisif ne inutile: & la mere, n'en pouuoit engendrer la quantité requise, s'il ne demouroit imparfait. Le pere a moins de sang, mais il est plus espais & cuit, pour cause de la semence, qui en deuoit prouenir: & il estoit necessaire qu'il fournit de plus grande efficace, que la femelle. Donques les femmes ont prou de sang puis qu'il suffit à deux, à trois, quelquefois à quatre & iusques à neuf, selon le nombre des enfans d'vne vētree. Et quād elles ne sont enceintes, vne portion demeure superfluë & excrementeuse, de sa seule quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au corps, faisant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. A quoy nature a prouueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fust separé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les moys vne fois suiuant le discours de la Lune: Ce qu'a donné occasion aux gēs de dire, que les femmes tiennent de la Lune, & se gouuernent par elle, comme dit Aristote. Ce qu'elles vuident, leur est tout inutile, parce qu'elles en ont plus grande prouision qu'il ne fait besoin à leur corps attē-

Aphoris. 30. li. 5.

Voyez le 1. cha. du 3. liure.

Liure 7. hist. des animaux chap. 2.

dant la conception. Lors tout est retenu communément, pour nourrir le petit, qui fait bien son profit de ce qu'estoit trop à la mere, & met à son vsage le sang pituiteux, le faisant deuenir fort bon. Quand l'enfant est grandet, & s'appreste de venir en lumiere, nature qu'a eu le soin d'auitailler sa demeure auant qu'il y entrast, pense soudain à le nourrir ses premiers ans, d'vne matiere accordante à sa delicatesse, & qui soit germaine de l'aliment qu'il a prins dans le ventre. Car sa tendreur ne pourroit endurer vne grande mutation: & il luy faut de la nourriture fort agreable, d'autant qu'elle doit passer par la bouche, & non plus par le nombril. Pour ces deux causes il a esté ordonné, que le sang qui seroit de reste, ne seruant de rien à la mere, apres l'enfantement se tourneroit vers les mammelles, en lieu d'estre vuidé tous les mois comme de coustume. Là il deuient plus doux & blanc, estant façonné de ces glandes que nature y a mis en grand nombre pour tel effect. Ces glandes cuisent de leur chaleur & alterent à leur semblance, le sang qui leur est octroyé phlegmatic & imparfait, trié par tout le corps. Il ne faut pas cuider ce, que nos maieurs ont creu, qu'il y ayent certains vaisseaux, qui d'vne continuité portent droit aux mammelles le sang, qu'au parauant versoit en la matrice: d'où ils prenoyent l'accord de ces parties là. Il est vray que le flux d'embas cesse communémét, tandis que la femme a du laict: mais le passage d'vn lieu à autre, se fait par long contours de la grosse veine caue, & de ses rameaux, iusques à ce que le sang vient aux branchettes qu'apporte la nourriture à la poitrine & aux tetins. Ceux aussi faillent lourdement qui pensent le laict estre fait du sang decuit au rencótre des mammelles. Car il n'estoit qu'a demy cuit, fort detrempé, & comme pituite insipide naturelle: les glãdes des tetins y mettent tant de façon, qu'il deuient espaix, doux & blanc en perfection. Ces qualitez ne viẽnent pas d'ailleurs, que de la concoction: laquelle finit ordinairement à l'assimilation, dernier but de nature.

Mais tels propos sont mieux pour nostre escolle (où il faut monstrer les erreurs des Medecins vulgaires) que pour instruire le peuple. Reprenons doncques nostre discours, & concluons mes-huy sans plus de plaid, ce qu'auons proposé.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croistre, il se trouue dedans leurs veines, beaucoup plus de sang qu'il n'est de besoin pour la nourriture de leur corps. Parquoy il s'amasse vers la matrice, & par là se vuide ce qui est trop, par certains lapz de temps. Si la femme vient à conceuoir, tout est retenu par l'enfant: & depuis pour faire le laict. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'a sa purgation continuee chaque mois (comme elle auoit de coustume) nous pensons que le sang luy est diminué pour quelque occasion: & n'en a point de reste, quand son corps en a prins autant que luy en faut: ou que les veines de l'amarris sont opilees & closes de quelque matiere espaisse, qu'empesche le sang de sortir: ou que le sang est destourné ailleurs y causant de grans maux. Comme nous voyõs quelquefois des rougeurs laides au visage, à cause du sang qui s'accoustume de venir és lieux hauts. Aux autres il fait douleur de teste, & l'estourdit de sa grand quantité, ou de ses vapeurs. Les autres en perdent le sens, & en deuiennent folles: les autres saignent souuent du nez: les autres vomissent le sang. D'autres ont peine d'haleiner pour la repletion pulmonique: les autres ont douleur aux reins du sang qui est par trop pressé dedans la grande veine: les autres ne peuuent marcher, pour vne pesanteur de iambes, non d'autre occasion que d'vne repletion demesuree. Ainsi peut-il aduenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, en peu de temps s'augmentera, & les tetins enfleront à outrance. Comme on voit, que dés aussi tost que le corps cesse de croistre, & commence à redonder en sang, le sein deuient fourny & plein, les mammelles poussent auant & frairent. Si donc elles reçoiuent par quelque occasion, plus de sang que ne leur en faut au besoin de leur

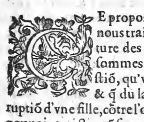
nourriture, elles croiſtront en toute dimenſion euidéte:& ſi la cauſe perſeuere, pourquoy ne pourront les mammelles de ce qui leur abonde, en faire du laict, puis que elles ont ceſte proprieté donnee de nature? Qui reſpondroit, que les mammelles ne s'y amuſent point, ſinon pour nourrir l'enfant né du corps, auquel elles ſont: ceſtuy-là ſignifieroit, que nos parties vſent de quelque diſcretion ou raiſon: qui eſt vne propoſitiõ fauſſe. On pourroit bien mieux dire, que non-obſtant l'affluence du ſang, les tetins n'en font pas du laict, s'ils n'ont fraiſchement receu de la conception, certaine qualité excitante leur vertu lactifique. Mais ceſte raiſon, fondee ſeulement ſur l'experience de ce qu'aduiét le plus ſouuent, ne peut renuerſer la premiere. Car ſi les glandes du tetin ont ce pouuoir, à raiſon de leur complexion & forme, de conuertir le ſang en laict: pourueu qu'il leur en vienne plus qu'elles n'en peuuét conſumer (dont nous diſons, que c'eſt leur excrement benin, comme la matiere de la ſemence au reſpect de tous les membres) pourquoy ne le feront elles, toutes les fois que cela aduiendra? Telle puiſſance ne vient pas de l'enfant, ou elle ne ſeroit pas naturelle nee, comme nous l'eſtimons. D'auantage, ſi le laict eſt perdu aux nourrices, long temps apres l'enfantement nous le remettons en ſon train, tirant le ſang vers les mammelles. Et quoy? Ariſtote dit bien (& on le voit auſſi de fait) que quelques hommes ont du laict, qu'on peut ſuccer ou eſpraindre. On fait auſſi conte d'vn Syrien, qui nourrit ſon enfant plus de ſix mois de ſon propre laict. Il n'y a rien donc qui empeſche, que la femelle aye du laict, ſans auoir enfanté ou conceu, par la ſeule retention de ſes menſtrues: pourueu que la furie du ſang ſe rue aux mammelles. Mais de vray cela n'eſt pas de duree, & ne ſouſtient ſinon quelques ſecouſſes du ſang, qui y eſt porté aſſez impetueux. Car bien toſt apres il eſt departi aux autres membres, s'il n'eſt entretenu en ce quartier là par frequente attractiõ, ou s'il trouue depuis yſſue par les vei-

Liu. 4. hiſto. des animaux chap. 10.

nes de la matrice. Voila pourquoy c'est chose rare, de voir qu'vne fille aye du laict. Toutesfois il peut aduenir par les raisons susdites, lesquelles font trouuer Hippocras veritable en l'aphorisme que nous auons cité. Doncques il ne faut pas nier le pucellage, sans deuë consideration, à celle qui auroit du laict, puisque l'autorité d'vn si grand personnage (qui peut auoir veu ce cas aduenir) nous peut suspendre le iugement. Ainsi le Iurisconsulte admet, pour la seule autorité d'Hippocras, le part septimestre au 17. liure des responces de Paul, en la loy *Septimo, ff. de statu hom.* Mais la raison d'abondant est plus forte, que toute l'authorité des plus sçauans du monde, & il me semble que les causes alleguees monstrent assez euidemment, estre chose bien naturelle, que pour la repletion des veines aux tetins (laquelle suit la suppression des fleurs) la femelle sans estre grosse ou auoir enfanté, puisse auoir du laict: lequel s'il est succé, continue quelque espace de temps.

S'il y a certaine cognoissance du pucellage d'vne fille.

CHAP. IIII.



CE propos n'est d'icy proprement, où nous traittons du laict, & de la nourriture des enfans: mais d'autãt que nous sommes venus à mouuoir ceste questiõ, qu'vne pucelle peut auoir du laict & q̃ du laict on ne peut arguer la corruptiõ d'vne fille, cõtre l'opinion vulgaire, i'ay pensé de pouuoir traicter cõsecutiuemẽt, s'il y a quelque argument certain du pucellage. La question est de grand importance, à l'honneur ou deshonneur des filles, à la dissolution du mariage contracté auec vn impuissant, ou froid & maleficié: & à la condemnation ou absolution

lition de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairement defloré vne fille. Parquoy les Magistrats y doiuent bien aduiser : & plus encor les Medecins & Chirurgiens à ce deputez, comme expers, ausquels le Magistrat en croit. Dont s'il y a faute, le tort en est plus aux commissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au Iuge qui a fait la sentence. Les matrones ou leuandieres s'attribuent ceste prerogatiue, de sçauoir mieux iuger du pucellage, que nous, ou que les Chirurgiens, d'autant qu'elles y sont plus exercees & duites que les hommes, ayans familiarité & accez libre auec les filles entieres & corrompues, qui se cõmuniquent plus volontiers aux Sages-femmes qu'aux hommes, encor qu'ils soyent plus sages. Mais les matrones s'y peuuent grandement abuser, sur tout à faute d'estre bien versees en l'anatomie des parties honteuses. Car celuy seul peut cognoistre la verité du pucellage, qui est bien exercé en l'obseruation occulaire des matrices en diuers aages. Hippocras dit generalement de toute la Medecine, que le iugement y est fort difficile. Ie dis semblablement, qu'il est tresmal aisé de iuger du pucellage : & encor plus d'en respondre, suyuant ce qui est escrit en Esope, de celuy qui auoit tousiours porté deux filles gemelles dans vne besasse pendue à son col, dés qu'elles furent nees: interrogé si elles estoyent pucelles, il dit, qu'il le respõdroit bien de celle qu'il portoit deuant: mais non pas de celle qu'il portoit sur le doz. C'est vn bestail de tres mauuaise garde, comme dit le prouerbe. Et quant à la cognoissance, tant de defloration, que de pucellage, les Sages-femmes quelquefois en font trop bon marché. I'y trouue bien de difficulté, quoy que ie ne sois pas ignorant de l'anatomie vterine, comm' elles sont pour la plus part. Car i'en veux excepter au moins donne Geruaise, matrone de Montpellier, vrayement Sage-femme & bien aduisee, qui ne faut guieres aux anatomies publiques, lors que nous auõs en main vne femelle. Or pour monstrer l'abus qui se commet à la

Apho. I. Liure I.

perquisition du pucellage, ie departiray les signes & argumens que le vulgaire tient, en deux ordres: l'vn sera des plus vrais, que l'on recerche au visage, au col, aux tetins, & ailleurs, sans visitation des parties secretes: l'autre sera, de ceux qu'on recerche plus proprement és abismes desdites parties. A raison dequoy ie reciteray quelques depositions des Leuandieres, pour monstrer leur accord és poincts principaux qu'elles touchent.

Vn des signes qu'on veut estre des plus expres, est si absurde que rië plus. C'est que le tetin, ou petit bout de la tette, change de couleur, à l'instant qu'vne fille est defloree. Car son entour deuient tanné, ou noirastre, ou autrement changé. O combien il y a de vieilles filles, vrayement pucelles, qui l'ont ainsi couloure? Cela est commun à toutes femelles, que par le changement de l'aage, cest entour (nommé *Phos* des Grecs, qui signifie aussi lumiere) change de couleur. Et comment seroit-il possible, que ceste mutation aduint à vn instant, pour l'ouuerture faite au cabinet de la virginité? Qui en seroit la cause immediate, prochaine, & conioinete? i'accorde bien qu'il y a vn tresgräd consentement des mammelles à la matrice, comme i'ay remonstré au precedent chap. & le pourray encor mieux expliquer au prochain. Mais le consentement le plus grand qui soit entre toutes les parties de nostre corps, ne peut causer vn tel changement, ne si soudain, mesmes en faict de couleurs. La defloration se cognoistroit plus tost au visage, & aux yeux, si la fille n'est par trop asseuree, deshontee, & effrontee. Car estant depucellee, quoy que ce soit honnestement & par mariage, elle en est vn peu matee & honteuse, l'œil triste, terni, & vergogneux, son visage rougit facilement, quand elle voit ses plus familiers. Voila des changemens qui peuuent aduenir soudain aux filles, si elles sont modestes & honnestes. Car le iour au parauant vous les voyez plus deliberees & enioüees. Aussi tost qu'elles ont perdu leur pucellage, induisent

vne

vne autre contenance, & le visage en est aucunement changé. Mais des tetins, c'est vne pure resuerie, ce que on en dit. Autant vain est vn autre signe, que l'on veut estre commun aux garçons & aux filles, qui ont perdu leur pucellage. Mesurez auec vn fillet la grosseur du col, puis du mēton au sommet de la teste. Si les mesures sont esgales, la personne est vierge. Si le col est plus gros, ell'est corrompue. Car (disent-ils) le col s'engrossit à l'instant que l'on se corrompt, ou en soy, ou auec vn autre. Mais cela ne peut auoir lieu à la defloration d'vne fille, puis qu'il peut aduenir de soy-mesme, & non plus d'vn garçon: car on ne l'estime pas moins vierge, pour les pollutions nocturnes, qu'il peut auoir. D'auantage, il n'y a pas dequoy s'arrester à cest argument, veu que par la puberté le col engrossit de soy-mesme. Et c'est adōc que l'enfant change de voix (que l'on dit en Grec, *tragan*, qui signifie bouquiner) à cause que la tranchee artere ou gargamelle, se dilate euidēmēt, par la chaleur plus forte & seiche. Dont il s'ensuit, que le col engrossit de mesmes. Et qui doute, que plusieurs demeurent encor vierges, long temps apres le terme de leur puberté? On dit aussi, que à l'instant que les garçons ou les filles perdent leur pucellage, le bout du nez se entr'ouure: & que depuis on y trouue manifeste separation des deux cartillages. Mais c'est vne baye. Car la diuision y est tousiours: & on la sent plus manifeste, quād le corps est plus deseiché. Cela est en la puberté, & depuis que le poil aussi prouient és parties honteuses, tesmoignant exiccation notable. Dont ceux qui s'addōnent plus tost aux fēmes, ont plus tost de la barbe, qu'ils n'auroyēt pas: d'autāt que leur corps se deseiche d'auantage. Ainsi dit Martial à ce propos:

II.

III.

Delà vient le bouquin, & les poils fort hatifs,
La mere s'esbahit de voir barbe à son fils.

On fait aussi des preuues, à cognoistre si la fille est pucelle. Donnez luy vn peu du bois d'aloës puluerizé, à boire, ou à manger: si ell'est vierge, pissera incontinēt. IIII.
Item, mettez sur la braise des fueilles de lapas brisees, V.

& que la fille en sente la fumee. Si ne se compisse, ell' n'est pas vierge : comme aussi, si elle ne deuient pasle, de la fumee des fleurs dudit lapas. Tout cela est mal fondé, & tel qu'on ne s'y doit aucunement arrester. Il faut s'approcher de plus pres, & descendre aux abismes de l'enfer de la tresdeuote Alibec de Boccace, auquel le bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on trouuera le secret du pucellage, si aucun y eu a, & où l'on sçaura de ses nouuelles. C'est le second ordre des signes & argumens qu'on propose à cognoistre de la defloration & du pucellage. Et premierement oyons ce que en rapportẽt les Sages-femmes. I'ay deux depositions, l'vne de Paris, l'autre de Bearn: qui sont lieux assez distãs, pour ne s'estre communiquees les vnes aux autres. Dont on pourra voir, comment ces bonnes femmes s'accordent en leurs signes & iugemens, lesquels doiuent estre vniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consonne & accordante à elle mesme. Et les femmes ont leurs parties amoureuses semblables les vnes aux autres, soyent de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du monde, soyẽt Damoiselles ou paysandes, belles ou laides. Car (comme on dit communément) couurez le visage, tout le reste est semblable. Il n'y a que le teint & les traits du visage, qui amusent & abusent les hommes, sinon parauanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'vne plus belle, sans autre condition agreable. Voyons donc comment les susdits rapports s'accordent, l'vn de la defloration, & l'autre du pucellage, car ils se doiuent rencontrer, par la raison des contraires : & commençons aux Bearnois, parce qu'il atteste du pucellage, qui est premier en temps, en ordre, & en dignité.

Nouue. 10. iournee 3.

Nous Iouanne del Mon, & Iouanne Verguiere, & Beatrix Laurade, de la perroquie d'Espore en Bearn, matrones & myroulieres, interrogades & esprouuades. Certifican à tous & à toutes que appartiendro, que per ordonnance de iustice, & comman-

commandement de haut magiſtrat, monſieur lou iuge del dit loc d'Eſpere, que lou quinzieme iour del mes de May, l'an mil cinq cens quarãte cinq, nous matrones ſudittes, auen trouuade, viſitade, & reguardade, Mariette de Garigues, de l'aage de quinze ans ou enuiron, ſus aſſo, que ladite Mariette diſie, que ero forſade, desflorade, & depuiſelade. De là ou nous meyroulieres ſudittes, auen tout viſitat & regardat, dam tres candelons alucats, toucat dab las mas, & eſpiat dab lous oueils, & arreuirat dab lous digts. Et auen trouuat, que non eron pas, lous 1 broquadés podads, ny lou 2 baillon delougat, ny la 3 barbole abaiſſade, ny 4 l'entrepé ridat, ny lou 5 reffiron vbert, ny lou 6 gingibert fendut, ny lou 7 pepillon recoquillat, ny la 8 dame dau miech retirade, ny lous tres 9 deſuiadés, ny lou 10 vilipendis pelat, ny lou 11 guilleuard alargat, ny la 12 barreuidau deſuiade, ny l'oz 13 bertrand romput, ny lou 14 bipendix aucunement eſcorgeat. Lou tout nous matrones & meyroulieres ſudittes ainſi diſen per noſtre rapport, & iugement adrect.

Voila quatorze notes qui ſignifient le pucellage, ſelon les Bearnoiſes. Voyons maintenãt la depoſition des Pariſiennes, qui font leur rapport d'vne qui eſtoit defloree.

Nous Marion Teſte, Iane de Meaux, Iane de la Guigans, & Magdaleine de la Lippue, matrones iurees de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le quatorzième iour de Iuin, mil cinq cens trente deux, par l'ordonnance de monſieur le Preuoſt de Paris, ou ſon lieutenant, en ladite ville, nous ſommes tranſportees en la rue de Frepant, ou pend pour enſeigne la pantouffle, ou nous auons veüe & viſitee Henriette Peliciere, ieune fille, aagee de quinze ans, ou enuiron, ſur la plainte par elle faite à iuſtice, contre Simon le Bragard, duquel elle a dit auoir eſté forcee & defloree. Et le tout veu & viſité au doigt & à l'œil, nous trouuons qu'elle a les 1 barres froiſſees, le 2 haleron demis, la 3 dame du milieu retiree, le 4 ponnant debiffé, les 5 toutons deuoyez, 6 l'enchenart retourné, la 7 babolle abbatue, 8 l'entrepent riddé, 9 l'arriereſoſſe ouuerte, le 10 guilboquet fendu, le 11 lippon recoquillé, le 12 barbidant tout

escorché, & tout le 13 lipandis pelé, le 14 guilleuard eslargi, les 15 baluuaus pendans. Et le tout veu & visité fueillet par fueillet, auons trouué qu'il y auoit trace de vit. Et ainsi nous dittes matrones certifions estre vray, à vous monsieur le Preuost, au serment qu'auons à ladite ville.

En voyla quinze de bon conte, qui respondent assez bien aux quatorze signees des Bearnoises, ainsi que ie les rapporte les vns aux autres, sauf le dernier *Balunaus*, qui n'a son respondant, que ie sçache.

1	*Brocadés podads.*	C'est à dire.	*Ponnant debiffé.*
2	*Haillon delougat.*		*Haleron demis.*
3	*Barbole abaissade.*		*Barbolle abbatue.*
4	*L'entrepé riddat.*		*Entrepend ridé.*
5	*Reffiron vbert.*		*Arriere-fesse ouuerte.*
6	*Gingibert fendut.*		*Guilloquet fendu.*
7	*Pepillon recoquillat.*		*Lippion recoquillé.*
8	*Dame deau miech, retirade.*		*Dame du milieu retiree.*
9	*Tres desuiades.*		*Toutons deuoyez.*
10	*Vilipendis pelat.*		*Lipendis pelé.*
11	*Guilleuar alargat.*		*Guilleuard alargi.*
12	*Barreuidau desuiade.*		*Enchenart retour.*
13	*L'os Bertrand romput.*		*Barres froissees.*
14	*Bipendix escorgeat.*		*Barbidaut escorché.*

I'en veux adiouster vne troisiéme, qui est la deposition des matrones de Carcassonne, pour plus grand confirmation de ces propos. Car il est dit, qu'en la bouche de deux ou de trois consiste toute verité.

Nous autras Guillaumine & Iano iuradas de la ville basse de Carcassonne, pressas d'offici per monsieur l'official del dit Carcassonne, per visitar Margarite d'Astorguin, si elle ero desflorado & desuerg'nado, disen & attesten à tous aquels & aquellos que aquestas leittras veyran & legiran, que lou iour de huey, nous hen transportadas en la maison de ladite d'Astorguin

florguin, & l'auen trouuado colcado sur vn liech, & apres auer sach allucar tres candelas de cero, l'auen regardado en lous yols, palpado & tocado en lous digts. Auen trouuat que l'os Bertrãd és romput & fendut, la donno del miech es reuirado, lous tres pels desuiadés, lou quinqueral tout esquinsat, lous intrans & pindourlets tous escoussendus, lous bons dals coustats pla maserats, lous pels de dessus tous recoquillats. Per so disen, que ladite Marguarite, per y auer estat passat lou bout del mescle, es ben desflorade & desuerginade. A tal disen & attesten.

Or venons à l'examen de ces arguments ou signes. Il y en a de fort legiers, & d'autres qui sõt faux. Legiers sont ceux, qui ne tesmoignẽt sinon quelque compression faite contre la partie honteuse. Car depuis que les filles & femmes ont apprins de cheuaucher à l'Italienne, le iarret contre l'arçon, leur poil n'est si bien rengé, ains vn peu recoquillé : & la motte est plus en platte forme, qu'aux autres femelles, qui cheuauchent les cuisses bien serrees. Vn signe tres faux est celuy de l'oz bertrand rompu: car nous auõs remonstré au premier chap. du quatriéme liure, que mesmes par l'enfantement (qui est bien vn plus grand effort) il ne s'ouure ni froisse. Laissons les autres signes, & venons au principal : qui de tout temps a esté renommé pour vraye marque du pucellage. C'est la dame du milieu, que les anciens ont appelé Hymen, ceinture ou zone, & cloistre de virginité : sçauoir est, vne peau tendue au trauers du passage, qu'il faut rõpre au depucellement. Et pour ce on appelle Hymenee, le Dieu qui preside aux nopces, & lequel on innoquoit pour estre fauorable aux pucelles à ce combat, aux fins qu'elles n'en mourussent. Plusieurs estiment que c'est vne fiction poëtique, & vn erreur des gens peu versez en l'anatomie, soyent Medecins ou Chirurgiens, qui ont receu & tenu iusques à present, qu'il y a au deuant du col de la matrice, presque au milieu du passage dedié au mẽbre viril (comme la gaine au couteau) vne peau tissue de veines & arteres, en façon de haye, que l'on rompt en la defloration. Dont les pauures fillettes ont

grand douleur, & rendent quelque sang vermeil. Les modernes, Fernel, Syluius, Vassé, & autres tiennent cela pour fable, affirmans qu'il n'y a aucun obstacle, ou diaphragme, hayë ou mur metoyant (comme on le voudra appeller) en ce passage là, non plus que dans le gros boyau, trop cognu des Sodomites abominables. Si cela estoit vray, la douleur que sent vne pucelle en sa defloration, ne seroit que l'extention & dilatation du cõduit, (lequel iusques adonc estoit demeuré contraint & serré) qu'on eslargit maintenant par force: comme quand on met le doigt au fondement d'vn petit enfant, pour le sonder, à cause de la pierre. Car la nature de la fille est ainsi dilatable, sauf le plus: dont il ne faut trouuer estrange ce qu'on dit quelques vnes auoir esté deflorees à six ou à sept ans (& plus ieunes encore) par des vilains infames. Mais tant plus la fille est estroite de sa nature, tant plus elle endure de mal à la nouuelle entree du membre, qui la contraint à s'eslargir. Semblable douleur, mais vn peu plus cuisante, est en l'enfantemẽt, pour lequel il faut que ce passage soit encor plus dilaté. Et puis tout se remet & resserre gentillement, quand l'enfant est sorti: tellemẽt que le conduit n'en demeure guieres plus large qu'au parauant. C'est cõme vn boyau fort charnu & espais, qui se peut eslargir par force: & la force cessant, il retourne en son premier estat, ou peu s'en faut. Bien est vray, que la femme qui n'a iamais porté enfans, quoy que son engin ait esté long temps reuisité, recognu, & bien frequenté, demeure plus estroite, que si elle auoit fait des enfans. Mais il s'en peut trouuer, que ne seront plus larges ayant souuent enfanté, que d'autres qui sont nouuelles mariees. Cela procede tant de la corpulẽce, & cõformation, que de la charnure de la femme, ioint le qualibre du membre qui en aura iouy. Car quant à la corpulence, n'est il pas raisonnable qu'vn plus grãd corps ait toutes ces parties plus grãdes, s'il est biẽ proportionné, & par consequent, les ouuertures naturelles plus amples? Et aux corps moins proportionnez, ne voit-on

voit-on pas aux vns fort grand bouche, fenduë iusques aux aureilles: aux autres de grandes & larges oreilles, comme des vans à vanner le grain. Il y en a qui ont l'œil fort fendu & ouuert, d'autres ont les narilles si amples & patentes, qu'on leur voit iusques au cerueau par maniere de dire. Il y en a qui ont les doigts fort longs, les iambes fort longues, & le corps court. Les antres au contraire, ont tout petit & peu fendu. Semblablement des parties internes, les vns ont grand & ample estomach, capable de beaucoup de viande, iaçoit que le corps soit petit, les autres vn grand foye. Il y en a qui ont la vessie fort ample, les boyaux grands, les veines & arteres fort larges, les autres au contraire, ont tout plus resserré, ou ceste partie plus estroite, & l'autre moins. Pourquoy ne sera il de mesme, tant de la matrice, que de son passage? comme aussi nous voyons du membre viril, qui luy respond en proportion. Tous hommes l'ont ils de mesme taille ou qualibre, en toute dimension? Il est certain que non. Et quoy qu'on dise, *ad formam nasi, cognoscitur ad te leuaui*, d'autant que la proportion des membres n'est obseruee en tous, plusieurs ont vne belle trompe de nez, qui sont camus dans la brayette: & plusieurs camus de nez, sont bien appointez du principal outil. On dit que les femmes fort fendues de bouche, sont aussi bien fendues en bas: & celles qui ont petit pied, ont leurs cas plus estroit. Peut estre que cela auroit lieu, si tout estoit proportiõné de mesmes: ce qui n'est pas comme i'ay remõstré. Parquoy souuent on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairement. Il aduient bien communément, que selon la corpulence, les grãdes femmes ont tout plus grand, & les petites plus petit, & que la conformation des parties retenant certaine proportiõ en tout le corps de la grande ouuerture & capacité de l'vne, on comprendra & inferera le semblable des autres, mais non pas tousiours & en toutes. Et pource nous y adioutons la charnure, qui en ce fait est de grande importance. Car les femmes de chair ferme, ont leur

cas plus serré: & les mollasses au contraire. Finalemẽt l'outil de grand calibre, fait plus grande ouuerture & dilation que le petit: d'autant que cest estuy ne s'eslargit qu'à la mesure de l'instrument qu'il reçoit. Puis donc que la diuerse taille & corpulence, de la diuerse conformation des parties, & differente charnure, les filles d'vn mesme aage sont differentes en la capacité de leur enfer, & quand le diable de Rustic y a passé, elles restent encore differente selon le calibre de sa teste escornee, comment pourra on iuger du pucellage, en les sondant auec le doigt, ou auec vne chandelle, par le moyen d'vn Miroir matrical, à recognoistre si ce cõduit est serré & estroit, ou lasche & large plus ou moins? Car si la fille est de l'aage nubil, & de la corpulence requise à mariage, elle receura sans difficulté, encor qu'elle soit vierge, vne assez grosse sonde, cõme elle receuroit bien le manche de l'homme autant gros. Toutesfois on ne dira pas, pour le passage qu'y a fait la chandelle, que la fille soit moins pucelle, comme on le dira, si ledit manche y a passé. Et quelle differẽce y aura il en ce passage? Ne demeurera il pas semblable à soy, de mesme figure, situation des parties, & autres accidens, pour auoir receu la chandelle, que pour le membre viril, & au contraire? Voila cõmẽt on fait tort à quelques filles, en les sondant ainsi, pour iuger si elles sont entieres ou corrompues: car si la chandelle y entre assez facilement, on iuge que le membre viril y auoit fait passage, & toutefois il n'y aura chose à la verité, sinon que son conduit est aisement dilatable: & la chandelle y peut estre aussi bien le premier receu, que le membre soupçonné. Ie vous demande, si la fille y auoit mis quelquefois son doigt bien auant, seroit elle pour cela moins pucelle? Et toutesfois, on y trouuera le passage tout fait. Semblablement quand on sonde celle qui est de vray pucelle, on pourroit dire que en ce faisant on la depucelle: car on y fait passage. Et si en la sondant, on trouue ce conduit fort estroit, de sorte que la chandelle y entre tres-diffi-

cillement, que dira-on? qu'elle est pucelle? voire, mais elle ne le sera plus apres que la chandelle y a passé. Car sondez-la vne autre fois, la sonde y entrera si aisement, que vous iugeriez tout au contraire, qu'elle n'est pas pucelle. Semblablement si quelquefois on a esté contraint d'vser des pessaires, à cause de la retention des fleurs trop tardiues à vne fille aagee, ou pour quelque autre indisposition virginale, vous ne la trouuerez pucelle. Et à quoy pourriez-vous cognoistre, que le passage a esté fait du membre viril, plus-tost que d'vne chandelle, ou d'vn pessaire, ou du propre doigt de la fille? Il n'y reste point de vestige, qui marque ces differences. Doncques toutes ces filles seront esgalement depucelees. Et il y en aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que rië y ait passé: d'autant qu'à la premiere preuue, on trouue le tuyau aisé à dilater, & facile à prester, à cause de son amplitude & mollesse naturelle: comme en celles qui sont bien membrues, & sur tout bien flanquees. Et vne autre malautrue, qui sera fort serree de nature, qu'vn goujat aura farfouillé de son petit engin, vrayement depucellee, sera tenue pour pucelle, à la susdite preuue: non moins que à vne autre, qu'il ne faut oublier. C'est vn signe vulgaire, que l'on baille communément, pour cognoistre du pucellage, au pisser d'vne fille. La vierge (dit-on) pisse plus delié & clair qu'vn autre: parce que son engin est encor serré & estroit, iusques au bord exterieur: qui la fait aussi pisser plus roide & loin, à peu pres comme vn homme, duquel le canal vrinaire est fort estroit. Si donc vne fois son cas est eslargy, de quelque chose que ce soit, elle pissera comme la femme corrompue, & aura perdu ceste belle marque de pucellage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite fille de quatorze ou quinze ans, depucellee d'vn petit compagnon, lequel ait le membre fort petit, paroistra mieux pucelle à toutes preuues, qu'vn autre de belle taille, aagee de vingtcinq ans, estás vraye-

ment pucelle, qu'on aura esprouué. Car la grande corpulence, & belle fourniture de fesses & de hanches, dõne auantage à la matrice, logee bien au large, à se pouuoir aisément dilater. Il ne se faut donc guieres arrester à ce signe d'estroitesse, qui à diuerses filles est fort diuers, & aux femmes aussi, qui ont vsé du masle longuement: & mesmes (que plus est) à celles qui ont enfanté. Les raisons en sont si apparentes, qu'il n'est besoin d'en traiter plus au long. Reuenons à la dame du milieu, qui est comme vne case-matte dans le fossé, laquelle doit estre rompue du premier qui fera le passage. Nous auons dit, que plusieurs nient ceste closture ou defence: & i'ay esté long temps de leur aduis: mais en fin, aduerty de Fallope, i'y ay regardé de plus pres, & recognu encores plus expres ce qu'il en escrit en ses curieuses obseruations anatomiques. Ie trouue que derriere le conduit de la vessie, par lequel l'vrine se verse au grand canal, il y a de chasque costé vne peau charnuë, qui fait vn demy cercle: & que toutes deux se ioignent pour fermer le conduit: leur conionction estant faite de certaine viscosité, comme est la chassie qui agglutine & colle ensemble les paupieres. Ce n'est pas vne peau continue, ainsi que plusieurs ont pensé, ains deux membranes contiguës & connexes de quelque glu: dont le passage est mollement bouché. De sorte que aduenant la necessité des menstrues, il s'y fait vn petit passage au beau milieu, par où distille & degoutte le sang dit menstrual. Mais quãd la fille vient à estre defloree, le membre viril fait totale ouuerture, en renuersant ces deux membranes deça & de là, contre les costez du canal, où depuis elles demeurent ainsi retirees & applaties, sans se plus tourner, conioindre ou agglutiner. Et c'est ce que les matrones disent, la dame du milieu retiree. On en voit encor les vestiges aux vieilles femmes, iaçoit qu'elles ayent fait beaucoup d'enfans. Mais ce n'est qu'vn petit filet charnu en chasque costé: le reste s'estant perdu, & (comme l'on diroit) vsé, pour auoir esté frayé & refrayé infinité de fois. Or

la douleur que sent la vierge au depucellement, est, q̃ la mantule ne separe pas ces mẽbranes de peu à peu, ains les force tout à coup de sa teste, qui est plus grosse que le demeurant. Car les maris qui pensent de n'y estre iamais à temps, & encor plus les paillards, violateurs du sacré pucellage, y vont à l'estourdie, & veulẽt entrer dedans tout à vn coup. Si on taschoit à separer de peu à peu ces deux peaux, & premierement d'vn petit mẽbre, puis d'vn moyen, & en fin d'vn plus grand (si on en auoit trois, comme feignoit le compagnon, de qui l'espousee craignoit fort le gros manche, & puis le trouua trop menu) certainement la fille n'endureroit pas douleur. Tout ainsi que sans douleur, on defait petit à petit les paupieres chassieuses, lesquelles si on veut ouurir tout à coup, outre ce qu'on y sent grand douleur, quelquesfois l'vne ou l'autre s'escorchent, ou toutes deux, ceste cy en vn endroit, & ceste là en vn autre. Par ce que la viscosité les retient fermement attachees: & il faut detremper la chassie au preallable, & puis retirer bellement chasque paupiere de son costé. Ainsi plusieurs filles endurent violence & dilaceration à l'ouuerture de ce passage là: & vne des membranes emporte quelque piece de l'autre. Ce qu'aduient plus à celles qui sont d'aage, que aux ieunes fillettes, d'autant que la cole se rend plus ferme, cõme le corps se deseiche, & par consequent elle tient plus. Aux ieunes filles encor mollasses, ce n'est que mucosité & baue, dont si on y va sagement, il n'y a tant de difficulté: supposant tousiours que le suiet soit de taille requise, & qu'il n'y ait sinon à separer & renuerser lesdites peaux. Qui sont vrayement values : c'est à dire, portes fendues en deux parts, qui se renuersent en dedans. Et de là peut estre dit Vulue, le canal qui donne entree & conduit à la matrice : laquelle est comme vne chambre preparee au lict de l'enfant : ayant encor son antichambre, entre elle & le grand canal. C'est le vray col de la matrice, duquel nous parlerons tantost. Or de cela on peut entendre, cõment & dequoy plusieurs filles

rendent du sang en leur desloration: sçauoir est, pour la dilaceration de cest hymen, sur tout en celles qui sont aagees. Les plus ieunes en peuuent rendre aussi, mesmes si elles ont eu quelquefois leurs mẽstrues. Car au derriere desdites peaux se retient quelque matiere du sang qui a flué des parties superieures. Et lors que l'ample ouuerture est faite, ce reliqua se vuide au premier assaut par la nouuelle bresche. Voila comment toutes peuuent auoir quelque saignee en leur defloration, pourueu que elles soyent en puberté, capables de leurs menstrues. Comme il est bien raisonnable, qu'on ne marie plustost les filles, selon la loy de nature escrite dãs nos cœurs: & ie croys que la loy de Dieu ne le permet autrement. Dont non sans cause, il est dit
Cha. 22. au Deuteronome, que si la femme est accusee par son mary, de n'auoir esté trouuee pucelle, le pere & la mere d'elle presenteront aux enciens de la ville, les vestemens, ou linges, esquels seront les signes de sa virginité. Dequoy on peut entendre, que les parens estoyent curieux de garder les linceux, & la chemise de la premiere nuict, pour tesmoigner & respondre de la virginité de leurs filles en temps & lieu. Encores auiourd'huy les Espagnols, grans obseruateurs de ceremonies, font que lendemain des nopces, les matrones monstrent en public, & auec grande acclamation, les draps du lict nuptial: pour voir les taches de la defloration, crians par plusieurs fois, d'vne fenestre, qui responde à la rue, *Viergen la tenemos*. Mais il s'y fait beaucoup de tromperies: comme aussi dit le prouerbe, qu'on est plus trompé en femmes & en cheuaux, que en tout autre animal. Tant y a, qu'il est suffisamment tesmoigné deuoir estre ainsi, puisque l'esprit de Dieu l'a dicté en l'escriture Sainte. Parquoy ie laisse à part l'autorité de tant sçauans Medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, lesquels sont de mesme sentence. Car la parole de Dieu, qui a tout creé, & formé, nous en peut mieux, sans comparaison, ressoudre & asseurer.

Il y a vn autre cloistre ou closture, (reffiron & arrierefosse l'appellent les matrones) qui n'est de moindre importance que celle là, sinon plus, à mon aduis. Car les susdites peaux & values, peuuent estre ouuertes & escartees de la fille mesme, y mettãt souuent le doigt: comme font quelques vnes peu chastes de cœur, & qui receuroyent bien dans leur enfer, le diable du bon hermite, si elles en auoyent telle commodité, & n'estoyent tenues en crainte & en subiection: filles qui ont mauuais commencement, d'vne meschante inclination à paillardise, ou pour estre oisiues, ou adonnees à folles compagnies, à la lecture des liures de l'amour, & autres causes de lasciuité. Mais il y a vn autre fort, & rauelin plus en arriere, que la fille ne peut toucher de ses doigts, au moins ne le peut pas ouurir: ou ce seroit par vn autre moyen. C'est l'antichambre que nous auons dit, proprement appellé le col de la matrice: qui est fendu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuse, que l'on rencontre premierement. Car il y a trois portes iusques à la matrice: deux en forme de Values, & la troisiéme fendue de trauers. Ce col de matrice est rond & dur, ressemblant à vne teste de lãproye, ainsi fendu & aspre, comme s'il estoit garny de dents. Il faut que ce conduit se ouure pour la conception. Car que la semence soit iettee au grand canal tant qu'on voudra, sans entrer en ce destroit, il n'y a rien de fait. Ce passage est le plus difficil, & qui s'ouure le plus tard. On aura iouy d'vne fille quelquefois bien long temps, auant que le col de sa matrice ait esté ouuert. Dont on la peut encor dire pucelle, d'vn second pucellage: entant que la copulation charnelle a pour fin & principal but la generation. Et que d'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on prend à l'acte venerié, est en cest endroit là. Parquoy tout le demeurant peut estre pour la follatrie, & non à bon escient. C'est là (à mon aduis) le principal cloistre, ou l'arrierefort de la virginité: & ne faut tenir vne fille pour bien deflo-ree ou depucellee, tant que ceste arrierefosse n'a point

esté ouuerte. C'est comme la fauce braye, que vous rẽcontrez ayant franchy le grand fossé. Il faut encor dõner là dedans, si vous voulez entrer au fort, & y planter l'enseigne. Or on peut recognoistre, que ce reffiron ou arrierefosse (qu'appellent les matrones) a esté quelquefois ouuert, par deux moyens. L'vn est, en dilatant & eslargissant auec vn miroir matrical, les deux autres passages. Si on a bonne veuë, on peut voir le col de la matrice, auec sa fente: qu'on iugera assez facilement: si elle a esté ouuerte, ou non. Car ayant esté vne fois eslargie, elle n'est iamais tant reiointe, qu'on ne puisse bien remarquer la trace de son ouuerture. Mais pour plus grand confirmation, que l'on y presente vne chãdelette. S'elle y entre facilemẽt, le passage y a esté fait. Car ce n'est pas comme nous disions du grand canal charnu & mol: ce col est dur, & de substance moyenne entre chair & cartillage. Dont ayant vne fois cedé & presté, il est tousiours depuis aucunement beant: sinon lors que la femme est enceinte. Car adonc, comme toute la matrice se presse contre l'enfant, ainsi son col est fort retiré & contraint. Voila vne des preuues qui est oculaire & manuelle. Ie viens à l'autre plus hõneste & secrette: mais non-pas si certaine. Faites entrer dans les susdites values, par le moyen d'vn entonnoir matrical, du parfum de iayet, ou mettez vn peu de son huile dans la nature d'vne fille. Si vous en sentez l'odeur à sa bouche, ou à son nez, de l'air qu'elle expirera, il y a grand apparence & probabilité, que son arriereclоistre est ouuert. Toutesfois elle pourroit bien auoir la matrice tant espaisse, que l'odeur n'en paruiẽdroit en haut, iaçoit que son col fut ouuert: comme il aduient bien à des femmes, suyuant la preuue qu'en fait Hippocras en l'aphoris. 59. du cinquiéme liure.

Voyla ce que me semble des signes de pucellage: qui sõt assez douteux, pour les raisõs que i'ay deduites. Ie m'attẽdrois plus volontiers, à ceux d'vn pays de par le monde (il ne me souuient pas où c'est) que la Sage-femme, apres auoir coupé le nombril, vient à coudre la pre-

la premiere value, porte ou entree du grand canal. La fille pisse facilement par les entrepoins, & par là aussi peut degouter le sang de ses menstrues: mais elle ne peut faire la folie aux garçons. Puis quand on la marie, le iour des nopces on baille solemnellement vn petit cousteau au mari, pour la descoudre luy-mesmes, & qu'il recognoisse de vray, que l'entree a esté iusques alors fermee. Car il n'est pas croyable, que les filles soyent tant impudiques & lasciues, que pour en prendre quelque plaisir à credit, elles se voulussent descoudre, pour endurer en apres d'estre recousues, quand ce viendroit aux nopces. Toutefois ie vous diray, il y a remede à tout: *& fatta la legge, fatto l'inganno*, comme dit l'Italien. On pourroit bien faire, comme au bout des oreilles qu'on a percees, pour y mettre quelque pendant. Le trou y estant vne fois cicatrissé de toutes parts, on y passe & repasse ce qu'on veut sans douleur. Ainsi pourroit bien faire vne folle à son cas, duquel les bors sont de mesme substance, que le bout des aureilles, ou que le prepuce de l'homme. Ainsi faisoit-on anciennement l'infibulation ou boucleure, côme Celse le recite, afin que les garçons n'abusassent des femmes, auant l'aage competant. On tire auant le prepuce, dit il, au bout duquel on passe vne esguille enfilee. Le fil demeure, qu'on remue tous les iours pour frayer les trous, iusques à tant qu'il s'y face vne legiere cicatrice à l'entour. Puis on y met vne boucle que l'on peut oster & remettre sans douleur. Ainsi de plusieurs anneaux on boucle les iumens. Tout de mesme pourroit faire la fille, qui a esté cousue dés sa natiuité: c'est de retenir les trous qui ont esté faits, pour se coudre & recoudre à sa volonté, & faire de la folle, voire des enfans, attẽdant vn mari. Car venant à iour de nopces, elles ne faudra pas de se recoudre gentillement sans aucune blesseure, comme on lasse vn corps de cotte: & son mari (si elle veut) trouuera les mesme fils, duquel elle fut premierement cousue, ou vn semblable bien compissé & barbouillé à poste. De sorte,

qu'il y a moyen à tout, pour ceux & celles qui ont volonté de mal faire: & il se fait mauuais fier (comme on dit en commun prouerbe) de la beste qui a deux trous dessous la queuë. Certainement il y en a vn, qui est fort difficile à garder, voire impossible, si la sagesse, pudicité, & honnesteté de la fille ou femme, ne le garde elle mesme. Aux cent yeux d'Argus, ordonnez pour garder vne vache, il y eut moyen d'oster l'empeschement. Ie ne sçay si à tel mal, on pourroit trouuer vn plus seur remede, que l'agneau de Hans Caruel, duquel Pantagruel vous fera sages, si vous voulez.

D'où vient le consentement des mammelles, & de la matrice, qu'on voit si euident.

CHAP. V.

GALIEN au 14. liure de l'vsage des parties, enseigne, que la matrice & les mammelles ont des veines communes, non pas contigues, mais voisines, & qui peuuent mutuellement receuoir, ou bailler: comme sont au foye les rameaux de la veine porte, & de la caue. De mesme aduis semble estre Vesal, escriuant ainsi au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aux veines de la matrice, regorge ailleurs, cerchāt lieu commode à se remuer. Or l'endroit plus commode, sont les veines qui montent du long des muscles droits de l'abdomen, & approchēt de celles qui courent embas dessous l'oz de la poitrine, car les susdites veines, se deschargent de leur sang en celles cy, & font que le laict est frere germain des menstrues, comme a dit le diuin Hippocras. Ceste sentence est transcrite de Galien presque de mot en mot: à laquelle contredit non seulement la raison, ains aussi la demonstration oculaire. Car les veines, qui par dessous

ſous l'oz pectoral, paruiennent à la partie ſuperieure des muſcles droit pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy apres) ne ſont pas tant voiſines de celles qui montent du long dudit muſcle, qu'elles ſe puiſſent entretoucher, comme font au foye les rameaux de la caue, & de la porte. Car il y a quelquefois deux grands doigts de diſtance, entre les bouts & orifices des ſuſdites veines. Dont il appert, que la pretendue communicatiō de ſang, ne peut eſtre faite par ces vaiſſeaux là, qui deuroyent au moins s'entretoucher. Et de fait, ils ne ſont ordonnez, que pour la nourriture du muſcle droit: duquel la partie ſuperieure eſt alimentee des rameaux de la veine qui deſcend ſous l'oz pectoral. Autrement pourquoy les beſtes, qui n'ont pas les mammelles à la poictrine, mais au ventre inferieur, auroyent elles ſemblables veines? Pourquoy l'homme, qui n'a point de matrice, les a de meſme comme la femme? Cela prouue aſſez, qu'elles ont autre vſage, que le pretendu des vulgaires anatomiſtes, veu qu'on ne peut alleguer aux maſles, le conſentement des mammelles, à la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle donc eſt la communication des mammelles, & de la matrice, eſprouuee en mille ſortes? Car ſi on met vne vētouſe ſous les mammelles, le ſang qui verſe par la matrice eſt retenu: & quand nous voulons faire perdre l'abondance du laict, nous retirons le ſang vers la matrice. Et certes on a de tout temps obſerué, que le laict & les fleurs ne peuuent commodément abonder enſemble, ou c'eſt choſe bien rare. Dequoy l'on coniecture, que leſdites parties ont non ſeulement vne matiere commune, ains auſſi quelques vaiſſeaux communs. Toutesfois on ne voit aucune continuation de veines, de l'vne à l'autre partie, ſi ce n'eſt de la veine caue, commune à tous membres: par laquelle, non ſans longs & enfractueux deſtours, le ſang peut recourir de la matrice aux mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouuer quelque raiſon, qui nous explique de plus pres la cauſe conioincte & neceſſaire de tel

effect:laquelle ie deduiray comme s'ensuit.

Nature en la premiere conformation des parties, a fait qu'aucunes sont alliees ensemble d'estroite amitié, outre le consentement general de toutes, ainsi que elle a mis és autres choses certains accords & discors, qu'on appelle en Grec Sympathies & Anthipathies. Or ce consentement ou accord mutuel, est fait sans aucune raison ou iugement, d'vne seule inclination & necessité ordonnee de nature, laquelle gist en leur forme: tout ainsi que les corps pesans cheent en bas, & appetent tousiours le lieu inferieur, parce qu'ils sont de telle sorte & façon, que ne peuuent sans violence s'arrester ailleurs. Ainsi (à mon aduis) nature a fait cõsentir de quelque amitié les mammelles auec la matrice, comme l'orifice du ventricule, & le diaphragme, auecques le cerueau, toutesfois d'vne plus singuliere condition, laquelle nous allons recerchant. De la sympathie des mammelles à la matrice, il y a plusieurs euidens & certains arguments. Et premierement, de ce que par le chatouiller du tetin la matrice se delecte aucunement, & sent vne titillation aggreable. Aussi ce petit bout de la mammelle a le sentiment fort delicat, à raison de l'abondance des nerfs qui y finissent: à celle fin que, mesmes en cela, les tetins eussent affinité auec les parties qui seruent à la generation. Car comme en icelles nature a ordonné quelque lasciuité, afin que les animaux inuitez de volupté, fussent enclins à la copulation, pour continuer leur espece: aussi a elle aux mammelles, & principalement à ses petits bouts, à ce que la femelle offrit & exhibast plus volontiers sa tette à l'enfant, qui la chatouille & traite doucement de sa langue & bouche delicate. En quoy la femme ne peut que sentir grand' delectation, mesmement quand le laict y est en abõdãce. Mais quel plus manifeste argument de leur alliance peut-on demander, que de les voir ensemble augmenter & decroistre ? Les tettes commencent à s'enfler, & (suiuant le mot Grec) freter, qu'on appelle en Languedoc vertiller, lors que le sang menstrual

menstrual commence à dilater les veines de la matrice : laquelle aussi pour lors s'aggrandit & deuient capable de conceuoir. Ainsi s'accordent ces deux parties, que quand l'vne est preste d'estre engroissee, estant arrousee des menstrues, l'autre est aussi tost appareillee de nourrir l'enfançon, deuenant capable de beaucoup de laict. Quand la femme a conceu, à mesure que l'enfant croist, & la matrice se dilate, les mammelles font de mesme, & l'enfant mis dehors, soudain elles reçoiuent ce que leur estoit dedié pour sa nourriture. Et cõme les femmes ont perdu leurs fleurs par vieillesse (dont ne peuuent plus conceuoir) la matrice, ensemble les mammelles se retroississent de peu à peu, & deuiennent ainsi petites comme auant la puberté. Voila de grands & euidents accords, desquels on ne peut aucunement douter, que ceste nature ayant ordonné les mammelles & la matrice pour fournir d'aliment au conceu & à l'enfanté: à quoy sert vn mesme sang, plus copieux qu'il ne faut à la mere : ores la matrice, ores les mammelles en iouyssent, comme il est de besoin pour l'enfant. Quand à la distance de ces parties, qui semble incommoder cest accord, elle n'est pas si grande qu'on pourroit penser. Car le sang qui paruient aux mammelles, n'a pas esté iusques à la matrice: ne celuy qui se tourne vers la matrice, n'a pas touché les mammelles : ains c'est vn sang contenu en la grande veine (laquelle est entre deux) indifferent de couler çà & là, où il sera plus puissamment attiré ou reietté. Or à cela fait beaucoup la rarité & spongiosité des mammelles, & l'aisee dilatation des veines de la matrice. Car lors que le sang est trop copieux au tronc de la grand' veine, il est reietté aux lieux qui sont prompts à le receuoir. Il est aisément receu des vaisseaux de la matrice, qui se dilatent facilement: outre ce que ladite partie est situee en bas, ou les humeurs inclinent de leur grauité: & est imbecille de sa nature, comme estát la derniere formee, ainsi que porte son nom Grec, *hystere*. Si le sang n'y est reietté, les mammelles l'attirent, & en

se nourrissans d'iceluy, produisent du laict, qui est la superfluité de leur aliment. Et ne cessent de tirer, tant qu'il leur en est permis : car estant spongieuses, elles peuuent contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des susdits lieux suffit à receuoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'vne, oublie l'autre. Dont il aduient que le sang sera porté & ottroyé aux mammelles, vn long temps, sans qu'il flue vers la matrice : & au contraire, sinon qu'il y en ait si grande abondance, qu'il puisse fournir aux deux endroits. De ces propos on peut meshuy conclurre que le sang redondant en la grande veine, est mandé ores aux tetins, ores à la matrice, selon le besoin & la necessité de nature, laquelle aussi a ordonné vn tel consentement à ces parties là, que comme elles seruent à la nourriture de l'enfant, ainsi sont-elles tousiours l'vne ou l'autre iouyssantes du sang trop copieux.

Il ne reste plus qu'à respondre à l'argument fait cy dessus : comment est ce que la ventouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstrual, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a consentement aucun, ou mutuelle communication des mammelles & de la matrice? Ie respõs, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tendant à la matrice. Dont il aduient aisément, que ladite veine espuisee, par la ventouse qui resout, retire du sang des veines de la matrice, & ainsi par consequent, destourne & suspend le flux immoderé.

Pourquoy est-ce que le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à nourrir vne fille, & au contraire.

CHAP. VI.

NOs femmes de Montpellier ont ceste obseruation, receuë de main en main que le laict de celle qui a fait vne fille, est meilleur à vn

à vn fils, parce que (disent elles) cela le raffraischit : & au cõtraire, que le laict d'vne qui a fait vn fils, est meilleur à vne fille, pour la raffraischir aussi. Leur proposition absoluë est soustenable, comne nous remõstrerons : mais elles se faillent en la raciocination. Car d'alleguer le raffraischissement aux deux sexes & aux deux laicts, il n'y a point de raison. Elles y veulent mettre difference, & n'y en mettent point, veu qu'à leur dire, tout laict raffraischir, & tãt la fille que le fils a besoin d'estre raffraischie. Ce qui est euidemment faux: car le masle est plus chaud, la femelle plus froide. Dont si le fils doit estre refroidi ou raffraischi, pour adoucir sa trempe : la fille au contraire, doit estre reschauffee, plus tost que refroidie, afin de corriger son intemperature. Parquoy il faudroit autrement raisonner ceste obseruation, & dire que le laict de la femme qui a fait vne fille, est meilleur pour vn fils, d'autant qu'il raffraischit, & celuy d'vn fils à vne fille, afin de la reschauffer. Mais ie le prens tout au rebours de cela, affirmant que le laict de celle qui a porté vn fils, est moins chaud, que le laict de celle qui a fait vne fille, & que la fille a besoin d'vn laict moins chaud: ainsi que ie demonstreray facilement, en confirmant ladite obseruation, que nos femmes ont bien retenue, & ne se faillent sinõ de ce que la raisonnẽt tresmal. Or il faut premierement sçauoir, que tous corps bien cõplexionnez doiuent estre maintenus en leur cõplexion: & que tout entretien se fait par choses de semblable qualité. Parquoy nature a ordõné vn instinct à chaque corps & à chacune de ses parties iusques aux moindres, d'attirer l'aliment à soy le plus conuenable & respondãt à sa temperature. Cõme de plusieurs plantes qui sont en vn mesme terroir, ceste-ci attire de la terre autre suc, que ne fait ceste là: & d'vn mesme arbre les differẽtes parties attirent à elles du suc qui est dans les racines, portions diuerses, (car le bois se nourrit d'autre matiere que les fueilles, & le fruict que l'escorce) ainsi est-il des animaux: & en l'espece des hommes, il s'y trouue

plus de difference qu'en tout le reste, à cause des infinies diuerses complexions: comme i'ay remonstré au second chapitre, du troisiéme liure. Et des parties de nostre corps ou des autres animaux, les plus chaudes aiment & attirent pour leur nourriture & conuenable entretien, la portion du sang commun qui est plus bilieuse: les moins chaudes & plus humides, attirent la pituiteuse, les plus seiches la melancholique. Le semblable faut-il penser estre fait de l'enfant, qui est au ventre de la mere. Car si c'est vn masle, d'autant que sa complexion naturelle est plus chaude, il appette & attire du sang, qui luy est concedé, la portion plus approchante de sa complexion. Semblablement la fille qui est naturellemét plus froide, se delecte & par consequent s'entretient, de la partie du sang moins chaude que celle du fils. Dequoy il s'ensuit, que apres l'enfantement, au sang qui reste & s'en va aux mammelles, pour estre conuerti en laict, il y a plus de portions froides quand ce a esté vn fils, & plus de chaudes quand ce a esté vne fille. Car telles portions, comme moins respõdantes à la nature de l'enfant ont esté laissees en arriere & mesprisees, tant qu'il a trouué matiere qui luy reuenoit mieux. Dont il s'ensuit, que le laict qui est fait des restes d'vn fils, est moins chaud, que des restes d'vne fille. Pour preuue de cela, il faut seulemét contempler la couleur & consistence du laict. Celuy d'vne fille est roussatre, clair & ichoreux ou sereux, comme la virulance, excrement bilieux & chaud. D'vn fils, le laict est plus blanc & espais, signifiant la chaleur y estre moindre de beaucoup. Par ainsi le laict de celle qui a fait vn fils, conuiendra mieux à vne fille, d'autant qu'il est moins chaud, & la naturelle complexion de la fille requiert (pour y estre conseruee, selon la condition de son sexe) semblable nourriture, & le fils sera mieux nourri du laict de celle qui a fait vne fille. Voila expliquee l'obseruation des femmes, par autre raison qu'elles n'entendoyent pas. Car il ne faut proprement raffraischir le masle, ni la femelle s'ils

sont

ſont bien ſains & naiſſent auec la temperature qui eſt requiſe à leurs ſexes,ainſi que nous ſuppoſons,ains la chaleur du fils doit eſtre maintenuë, comme la tiedeur de la fille:autrement on corrompt leur naturel mal à propos, rendant la fille hõmaſſe, & le garçon effeminé.

I'oy deſia murmurer vne obiection que lon me fait icy.Maiſtre,vous auez tant crié au premier chap.de ce liure contre les femmes qui n'alaictent leurs enfans, & maintenãt vous prouuez,que le laict d'vne autre femme eſt meilleur à l'enfant,que celuy de ſa mere.Car il faut bien dire cela puis que le meilleur laict pour vn fils eſt d'vne qui ait fait vne fille,& au contraire. Dont il s'enſuit bien,que nulle mere doit nourrir ſes enfans, ains il conuient chãger parties:que ceſte femme nourriſſe le fils de ceſte-là, & l'autre nourrira la fille de ceſte-cy. Ie reſpons qu'il n'y a point de contradiction en mes propos.Car ie ſuppoſe en ce chap. que la mere ne puiſſe nourrir ſoit legitimemẽt excuſee, & contrainte de recourir à vne eſtrangere. Auquel cas ie dis, & accorde que ſi on a à choiſir des nourrices, l'obſeruation de nos femmes eſt bonne, que aux fils on baille celle qui a fait vne fille,& au contraire.Et ſi on me replique puis que le laict ainſi different eſt meilleur, pourquoy n'eſt-il meilleur que la mere baille ſon enfant à vne autre,à la peine(ſi vous voulez)qu'elle en prenne auſſi vn autre à nourrir, afin qu'on ne l'accuſe de ſe vouloir trop eſpargner,& faire la mignarde? Mais cela n'y feroit rien, d'autant que la mere n'eſt tenuë de rendre la pareille à celle qui nourrit ſon enfant,ayant moyen de recognoiſtre ce bien fait par autre recompenſe. Le principal giſt en ce poinct,ſçauoir mõ ſi l'enfant ſeroit mieux nourry d'vn autre,que de ſa mere.Ie dis que nõ, & ſi ie ne me cõtredis en riẽ.Car la differẽce des laicts que nous auons traitee, n'eſt pas ſi notable,qu'il faille preferer ceſte primeur, à la condition du laict maternel,qui eſt beaucoup meilleur à ſon enfant,qu'vn autre meilleur de quelque peu:autant qu'il eſt plus fami-

Obiectiõ. Solution. Obiectiõ. Solution.

lier, & (comme parle Hippocras) frere du sang menstrual, duquel cest enfant a esté nourry au ventre de sa mere. Et, comme dit le mesme autheur, de tous viures en general, le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doiuent estre preferez aux meilleurs qui sont moins plaisans. Or vne des conditions qui rédent l'aliment agreable est l'accoustumance. Parquoy le laict de la mere sera tousiours plus propre à son enfant, que d'vne autre: pourueu qu'elle soit autrement saine, & nõ fait malade & notablement alteree de son naturel. Car on voit assez de femmes simplement valetudinaires, qui nourrissent de beaux enfans, nonobstant leur infirmité & delicatesse. Ie sçay qu'il y a plusieurs meres, qui s'excusent sur quelque legiere indisposition, & se font à croire que leurs enfans ne seroyent pour viure s'ils en estoient nourris. Il est bien vray que le bon laict est fort requis à la nourriture des enfans: mais ie dis simplement, que s'il n'est guieres mauuais il vaut mieux procedant de la mere, qu'vn autre vn peu meilleur. Dequoy on peut entendre, combien est legiere l'importance du chois que nous ferions, du laict de la nourrice qui eut porté vn fils à nourrir vne fille, & au contraire, au prix de l'importance qui est du laict maternel enuers son fruict, soit masle ou femelle.

Ie veux pour finir ce propos, annoter vne petite obseruation de nos Medecins qui est presque semblable à la susdite: C'est, que voulãs du laict plus raffraichissant, ou moins chaud, ils ordonnent celuy d'vne femme qui nourrit vne fille. En quoy ils s'abusent, à mon aduis: premierement, de ce que le fils ou la fille qui tettent, ne changent pas le laict. Tel qu'il est, il demeure, soit fils ou fille qui en vse. Parquoy il vaudroit mieux demãder du laict de celle qui a fait vne fille. Car (suyuant ce que i'ay demonstré) le laict est aucunement diuers selon le sexe de l'enfant que la femme a porté: mais non pas selon le sexe de l'enfant, qui le succe. Et on pourroit ainsi excuser le propos, que quand on de-

mande du laict de celle qui nourrit vne fille, on preted & suppose, que c'est la mere mesme, suyuant le deuoir de nature. Toutesfois il y auroit encores à redire, si nostre premier propos est vray: car le laict de celle qui a porté vne fille, est plus chaud que du masle. Dont il y a tousiours du mesconte, si on demande ce laict pour estre plus raffraischissant.

Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croyent les mammelles tarir, à celles de qui on chauffe le laict.

CHAP. VII.

IL ne se faut longuement arrester, à refuter ceste proposition, qui est des plus absurdes & ineptes erreurs: comme ie le monstreray soudain par vrais exéples, & certaines experiéces. Ie me veux plus occuper à l'explication du fait, qui a dóné occasion au vulgaire de parler ainsi. Quant à la fausseté du propos, elle est trop manifeste, car on en dit autant des chieures, des brebis, & des vasches, que des femmes, & toutesfois on void iournellement, q̃ les mammelles ne tarissent aux bestes, desquelles on préd le laict, pour en faire de la boullie: gens dignes de foy m'ont asseuré estát à Nismes, qu'vne femme dudit lieu estoit si copieuse en laict, qu'elle en faisoit de la bouillie à son enfant, pour le mieux nourrir: & tant plus elle en tiroit de ses mammelles, tant plus luy en reuenoit. C'est bien loin de se perdre & de le bouillir, c'est bien plus que de le chauffer simplement. Mais cóbien voyóns nous tous les iours de nourrices, qui fournissent de leur laict aux apothicaires & barbiers: pour q̃lques remedes, qu'ils chauffent: & le laict ne se perd point de leurs mammelles? C'est adóc qu'elles disent, quand on les emprunte d'vn peu de laict, gardez vous bien de le chauffer. Nos gens promettent, qu'aussi ne feront

ils : toutesfois, eux croyans que cela n'apporte aucun dommage à la nourrice, ne laissent de le chauffer, si besoin fait, & la nourrice n'y perd rien, Dieu mercy. Mais d'où est venu, ceste opinion & ce propos vulgaire? Car il n'y a guieres de telles propositions, qui n'ayét quelque bon sens caché. C'est aux nourrices proprement, & non pas à leur laict, que se rapportent ces paroles, qu'elles se doiuent garder de s'eschauffer en leur harnois: d'autant que cela fait tarir les mammelles. Et l'eschauffer, s'entend en deux sortes principalement, l'vne est des choleres & despits: à quoy les nourrices sont fort suiettes, par ce qu'elles deuiennent fieres & orgueilleuses, pour le besoin qu'on en a, de sorte que l'on est contraint de les supporter, plus qu'vne autre seruante, pour l'amour de l'enfant. Dont si on leur fait le moindre desplaisir, elles deuiennent folles & enragees: i'entens de la plus part, car il y en a qui sont assez sages & modestes. Or la cholere, & autre grande passion d'esprit, eschauffant les humeurs, bien souuent esmeut les menstrues hors de leur terme: & par consequent fait retirer la matiere du laict. Autresfois sans prouocation des menstrues, le laict defaut par la seule ebulition causee de la cholere, qui le fait perdre tout à trac. Car le sang qui souloit estre attiré des mammelles, se retire autre part, & en estant vne fois destourné, il n'y retourne facilement. Ainsi le laict eschauffé de cholere se perd. L'autre maniere d'eschauffement est de l'amour, en quoy les meres qui baillent leurs enfans à nourrir s'abusent bien souuent, de la sorte que ie remonstreray. C'est, que si la nourrice est mariee, elles ne veulent pas que son mary la cognoisse aucunemét: & ce, de peur qu'il luy trouble le laict. Elles ont bien quelque raison, mais non pas toutes les raisons. Car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mary, sagement & moderément, que si elle brusle d'amour. Le grand desir non satisfait, est le principal qui trouble le laict, cóme l'on voit és nourrices fort amoureuses, qui vont apres les hómes, com-

me chiennes chaudes. Ne vaudroit-il pas mieux que elles eussent quelque desalteration de ceste grand soif, que de les cōtraindre ainsi de brusler à petit feu? Vous les verrez quelquefois si troublees de passion amoureuse, qu'elles en perdent toute contenance, voire le manger & le dormir. Qui doute que pour lors le laict ne soit trouble de mesme, & les mammelles en danger de tarir? Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la grasse matinee, & ne trauaille guieres. Ce regime incite à conuoiter l'œuure de la chair, excitant ses esguillons, & prouoquant à luxure. Si la femme oisiue bien traictee & en bon poinct, tentee de ceste affection, est contrainte d'en abstenir totallement, ie pense que son laict n'en sera pas meilleur, ains eschauffé & troublé, sentira au bouquin, tout ainsi que sa personne. Parquoy il vaudroit mieux, que elle iouyt de son mary moderément, comme dit est, que de l'en priuer & sequestrer entierement. Et quoy? les femmes des laboureurs, artisans, marchands, & autres qui communément nourrissent leurs enfans, sont elles pourtāt excluses du lict de leurs maris? ou si leurs maris ne les embrassent point, tant qu'elles sont nourrices? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans sont-ils moins bien nourris: sont-ils plus delicats ou maladifs, que ceux des bourgeoises sucrees, des Damoyselles affetees, ou des grands Dames precieuses: lesquelles ne se veulent tant abbaisser, que de rendre ce deuoir à nature, en nourrissāt leurs enfans du laict que Dieu leur a donné pour estre du tout meres? Tant s'en faut: que au contraire, les enfans des pauures femmes, nourris de leurs meres, communément sont plus forts & gaillards. Mais on craint (voicy la plus forte raison) que la nourrice deuienne enceinte, par l'accointance de son mary: & que l'enfant ne tette du mauuais laict. Lequel sera tel sans doute, à cause de la groisse. Et il est à craindre, que la nourrice ne s'aduisera pas d'estre enceinte, plus tost que le nourrisson ne s'en trouue fort mal. Car la plus-part des femmes n'ont leurs fleurs durant que

Voyez l'enhortation au prem. ch. de ce liur.

elles nourrissent, & partant ne se recognoissent guieres d'estre enceintes iusques au defaut de leur laict. Et les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souuent grosses d'vn mois, auant que de s'en apperceuoir. Que pis est, il y a des nourrices, qui sçachant bien d'estre enceintes n'en disent rien tant qu'elles ont vne goutte de laict, craignant d'auoir leur congé. Et ainsi abusent l'enfant, que l'on dit en Languedoc *enganar* d'vn mot Italien, pour dire *ingannare*. Ce sont les principales raisons que deduisent les honnestes femmes, pourquoy elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoissent les hommes.

Mais les inconueniens que i'ay allegué cy dessus, contrepesent bien ceux-cy, & (à mon iugement) les emportent à la balance d'equité, estans plus tresbuchans: Car le laict eschauffé d'vne femme passionnee d'amour, est pire de beaucoup & plus nuisant, que celuy d'vne femme enceinte. Et quoy? ne voit on pas (cõme nous auons dit au second chapitre de ce liure) que les villageoyses ne font difficulté d'alaiter leurs enfãs, encor qu'elles se sentent grosses tant qu'il y a vne goutte de laict en leurs mammelles, & que l'enfant en peut succer. S'il duroit iusques au neufiéme mois, elles continueroyent sans aucune difficulté de luy en donner: & puis le seurent, pour peu qu'il passe vn an. En sont ils plus malostrus & ineptes au trauail? On voit bien que ils sont plus robustes, & plus patiens de labeur, que ne sont les citadins. Les pauures gens disent, que si l'enfant a beu le meilleur de la liqueur, il doit en fin boire la lie: tout ainsi qu'eux mesmes font du vin. Car ils boiuent aussi bien le bas, que le haut, tant que le vaisseau peut tirer, iusques à la derniere goutte. Mais les personnes plus molles & delicates, gens aisez & mignards, quittent le vin dés aussi tost qu'il a passé le milieu du tonneau, & disent qu'il sent au bas, les seruiteurs & chambrieres boiuent le reste iusques à la lie. Ainsi peut il estre des enfans qu'on alaicte, le vin desquels est le laict: comme au contraire nous disons,

que le laict des vieux c'est le vin, dont la susdite comparaison est bien propre.

Les Dames qui entendront mal ce propos, diront que ie conseille de nourrir les enfans du laict d'vne femme grosse. Mais, sous leur reuerence, ie ne dis pas cela par maniere de conseil, ains ie remonstre, comment aux enfans de village, & des pauures gens qui sont nourris grossierement, le laict de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant. Ie ne dis pas qu'il ne fit mal aux enfans de bonne maison & delicats: tāt pour ce qu'ils sont de parens nourris mignardement, que pour autant que ce n'est du laict de leur mere. Car il faut entendre, qu'il y a telle affinité entre l'enfant & le sang de sa mere, qu'il sera mieux substāté du pire laict de sa mere, que du meilleur d'vne autre femme. Ie sçay bien que l'on trouuera estrange ce propos: mais il est veritable, & ie le prouueray assez au sixiéme liure, qui traitera de la coustume. Et quād ie n'aurois gaigné autre chose, que de persuader le laict d'vne femme enceinte, n'estre si mauuais à l'enfant, que celuy de la femme chaude comme vne chienne, extremement desireuse de la compagnie de son mary, ou amy, i'ay assez conuaincu d'erreur celles qui trouuent si estrange, qu'vne nourrice iouysse de ses amours. I'entens tousiours modestement & sobrement comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté. Car s'il le faut faire à cachettes & à la desrobbee, on y va comme asnes debastez, & on s'y eschauffe tellement que double mal s'en ensuit. L'vn est, q̃ le laict s'é trouble d'auātage, l'autre, que les nourrisses engroissēt pustost de ceste façon. Car c'est, cōme si à vn yurōgne on tiēt le vin serré. S'il trouue la clef de la caue, il en prend tant qu'il peut tirer. Laissez luy le vin à l'abādō, à sō cōmādemēt il en boira moins de beaucoup, & en sera plus sobre. Grand mercy diront les nourrices, quand elles-[illegible]ront cecy, vous sçauez biē parler pour nous. Voila vne bonne recepte: nous l'executerons volontiers. Vous estes vn bon Medecin: Dieu vous gard de mal.

Et les maistresses au contraire, penseront que ie suis amoureux des nourrices, & que i'ayme à les caresser. Il est vray certainement, que i'ayme les nourrices & que la femme de ce monde que ie chery le plus, a nourry tous mes enfans, tant qu'elle a eu de laict, & ie n'ay pas laissé pour cela de coucher auec elle, & luy faire l'amour, comme vn bon demy à sa bonne moitié, suyuát la conionction de mariage: & (Dieu mercy) nos enfans ont esté bien nourris, & sont bien aduenus. Ie ne donne point conseil aux autres, que ie ne prenne pour moy.

Voila donc comment il faut entendre ce que le vulgaire pretend dire, que l'eschauffement du laict est cause, que les mammelles tarissent aux nourrices. Il y a vne autre intelligence de ce qu'on dit aussi qu'elles tarissent aux bestes, non pas si on boul simplement leur laict (comme quand on en fait de la boullie) mais s'il verse au feu, ainsi qu'il peut aduenir du bouillon impetueux. Item, si on n'y adiouste quelque peu d'eau, les bonnes gens disent (au moins en Gascongne, ou ie l'ay apprins) que les mammelles tariront à la beste. Il y a deux mysteres ou secrets en ce propos: l'vn est, suasion à la parsimonie, ou espargne: & l'autre vn document à cuire le laict ainsi qu'il appartient. Quãd au premier, c'est tresbien aduisé de garder que le laict ne s'espande au feu, ne ailleurs. Car si on le perd ainsi mal à propos, on en peut auoir faute: & la mãmelle qui le fournit tarira, c'est à dire, n'y pourra aduenir. Pour cela mesme il est bon, de le croistre d'vn peu d'eau, afin que moins de laict suffise. Autrement il se trouue court, ou il faut plus de bestes à le fournir. Ainsi il semble que la beste tarisse, quand elle ne peut aduenir à tout ce qu'on en a affaire. Quant au second, c'est vn bon precepte, qu'on dicte secrettement, comment il faut cuire le laict. Ce doit estre à petit feu. D'autant que sa substance estant fort delicate, n'endure vn grand bouillon tel, qui le fait respandre & verser. Pour cela mesme il est tresbon, d'y adiouster vn peu de l'eau: qui resiste, & fait

faitresister plus le laict à l'adustion du feu. Par ainsi il se cuit plus doucement, & y a de l'espargne tout ensemble. Ce sont les deux raisons secrettes de l'opinion qu'on a induite au populaire, afin qu'il sceut mieux mesnager son laict, & le cuire mieux à propos. Car on ne sçauroit plus gentillement luy persuader vne chose, qu'en le menaçant de quelque notable perte & dommage: ou au contraire, en l'inuitant à quelque grand profit.

Qu'il ne faut endurcir les tetins, pour euiter les tendrieres.

CHAP. VIII.

TEndrieres sont les fendilleures de la tette ou pouppe des mammelles, quand elle se rompt & font du premier laict, mesme à celles qui nourrissent. Car comme l'enfant succe & la presse, elle se rompt d'auantage. Ce qu'auient principalement aux femmes plus delicates, molles & tendres, dont le mal est dit tendrieres, à mon aduis. Car depuis que le tetin a esté vne fois rompu, & est endurci, on n'y a plus de mal, ou fort peu, aux autres gessines. Or pour l'euiter, sur tout du premier enfant, nos femmes y employent diuers remedes, qui tendent tous à exciccation, pensant que de corriger la mollesse, on preuient telles fandilleures, d'autant que le tetin ja endurci, comme dit est, n'y est plus tant suiet. A ceste cause les vnes bassinent leurs tettes d'eau & d'alum: les autres d'eau rose & de plantain, ou de myrte: les autres d'vn autre astringeant. Et cela ne fait que disposer la tette à pis auoir. Car tant plus elle est dure & roide, tant plus elle se rompt. Il faut faire tout le contraire, la remollir & attendrir, auant la venue du laict. Car si elle est molle, pour certain elle prestera, & ne

creuera pas. Comme aussi nos leures qui se fendent en Hyuer, à cause du froid desseichant & enroidissant, sont preseruees de ce mal, si on les remoüille souuent de sa saliue, ou si on y met de la pommade. Parquoy celles sont mieux aduisee qui pour euiter les tendrieres, appliquent à leurs poupes, quelque mois auant que d'accoucher, de la cire neuue remollie auec de l'huile doux. Mais il est encor meilleur, comme ie l'ordonne, de les graisser souuent de lard frais, qui les remollit doucement & gentillement. La raison en est aisee, & l'experience de plusieurs l'a confirmé. Ie m'en rapporte au tesmoignage de celles que i'ay apprins de faire ainsi, & s'en trouuent fort bien. I'ay pensé d'en faire ici mention, pour fauorir celles qui ont bonne volonté de nourrir leurs enfans, & s'excusent en partie sur ce mal là. Les autres ne me font pas grand pitié, qui n'ont pitié de leurs enfans, & se desdaignent de les nourrir.

De muer l'enfant à toute heure qu'il est ord, & s'il doit auoir certaines heures à tetter.

Chap. IX.



Les bonnes femmes ont opinion, que pour bien nourrir vn enfant, il le faut reigler à certaines heures, tant de son tetter, que du changer des langes pour le mettre au net. Et ce bien nourrir, que elles appellent, s'entend communémét d'vn aisé traitement, afin qu'il ne donne tant de peine à sa mere ou nourrice, quand on l'a mis vne fois & accoustumé, à vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la commodité de celle qui l'alaicte. Dont ce regime se rapporte plus à la nourrice qu'à l'enfant. Et si on luy peut faire prendre ce ply, on dit qu'il est de

bõ nourrir, c'est à dire, qu'il ne requiert riẽ importunément, ains à ses heures. Mais voyons si ce regime est reigle certaine, est profitable aux enfans, & premieremẽt du tetter, duquel le muer depẽd à peu pres. Car si l'enfant tette ordinairemẽt à certaines heures, il vuide aussi de mesmes : s'il n'y a quelque desbauche d'estomach, & l'enfant se porte bien, suppose aussi que le laict continue d'estre tousiours semblable, non plus aigueux, ou plus espais, ne plus acre ou aigu. Car ces qualitez diuerses changent aisément le ventre d'vn enfant. Voyons donc en premier lieu, s'il est bon & profitable à l'enfant, qu'il ne tette sinon à certaines heures. Nous auons remonstré au second chapitre de ce liure, que l'enfant dans le vẽtre de sa mere tire continuellemẽt par le nombril sa nourriture: comme vne plante incessamment attire de la terre par ses racines. Estant venu en lumiere, & iouyssant de l'air, prenant sa nourriture desormais par la bouche, il á besoin d'estre souuent alimenté : d'autant que son corps mollet & tendre comme fromage (ainsi l'accompare Galien) se fond & resolut incessamment: Dont si on ne restaure & refait par frequent alimẽt ce qui se dissipe à tout moment, l'enfant demeure petit, transi & aganit. La frequence de l'aliment est requise és premiers iours, d'autant qu'il est pres du temps auquel il attiroit continuellement nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire soudain changement d'vn extremité à l'autre (chose grandement insupportable à nature) que la frequence responde à la continuelle attraction que l'enfant naguieres faisoit. Aussi son estomach est si petit qu'il ne peut comprendre à vne fois beaucoup, auant qu'il soit bien eslargi. Ce qu'il acquiert de peu à peu. Dont il faut que cependant la frequente reiteration compense la moindre quantité de l'aliment. Depuis, quant l'estomach est plus capable : l'enfant n'a moins besoin de souuent tetter qu'il auoit auparauant par ce que son corps aussi est plus capable en proportion: & a besoin de plus grande nourriture qu'il n'a-

uoit és premiers iours. Ainsi il faut tousiours que l'enfant continue de souuent tetter, iusques à tant qu'il commence à manger quoy que ce soit. Car adonc, estant substanté de viãde plus solide que n'est le laict, son estomach, est plus tardif à digerer: & ne requiert si frequente pasture qu'il faisoit au parauãt. On m'accordera aisément tout cela, mais le principal est encor derriere, sçauoir-mon si on doit, ou si on peut, sans faire tort ou preiudice à l'enfant, limiter & definir à certaines heures, ceste frequence de tetter tant qu'il voudra, pourueu que ce soit à certaines heures, comme tousiours de deux en deux, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre, & ainsi des autres interualles, qu'on pourroit aduiser. Les femmes de Montpellier prennẽt volontiers leurs termes de quatre en quatre heures, qui est teter six fois dans vn iour naturel comprenant iour à nuict. Cela semble assez raisonnable: toutesfois il est impossible de ranger tous enfans à mesme poinct, veu que tous ne sont de mesme complexion & naturel. On sçait bien que comme des grands, ainsi des petits enfans, les vns sont fort affamez, les autres non. Ceux-ci attendront vn long temps sans tetter, les autres veulẽt auoir presque tousiours la bouche au tetin, & si on leur refuse, ou si on ne leur presente souuent à tetter, ils n'en sont pas si biẽ nourris. La grãdeur de l'estomach, & sa capacité est en diuers corps diuerse dés la premiere cõformation: cõme il y a des petits & des grãds foyes, des petites & des grandes testes, des mains courtes & des longs doigts: & ainsi des autres parties: qui n'ont tousiours correspondance au reste du corps: de sorte qu'vn grãd corps aura quelquefois son estomach fort petit, & vn petit corps l'aura grand. De là souuent procede qu'vn enfant de grande corpulence aura besoin de tetter à toute heure, parce que son estomach est petit, & le corps a besoin de grãde nourriture. Son estomach petit, ne peut guieres comprẽdre à vne fois, & s'il attire beaucoup, stimulé de la necessité des autres parties, il est contraint de reietter & vomir ce laict,

laict, plus copieux qu'il ne peut aisément contenir. Au contraire, il y a de petits & malostrus enfans, qui absorbent le laict comme vne esponge, & l'auallent cōme dedans vn abisme, d'autant qu'ils ont l'estomach fort ample & capable. Dont ils ont assez d'vne tettee pour plusieurs heures. Ainsi qui voudra limiter les repas de tous enfans à mesmes heures, il ne peut faillir d'en offencer la plus grand part. On m'accordera bien encor cela. Mais tousiours demeure le doute, si on peut limiter iustement le temps du tetter aux enfans, en faisant les limitations diuerses, selon leurs diuerses complexions & naturels, que lon peut apprendre en peu de iours. Ie vous diray: si la nourrice est si prudente, discrette & aduisee, qu'elle sçache bien comprendre la portee de son enfant, & si sage qu'elle s'y vueille entierement accommoder, s'assubiettissant du tout aux heures que requiert la nature de l'enfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prendre & arrester selon son iugement, & qu'elle continue ainsi de luy presenter le tetin à telles heures precisement. Car l'enfant nourri par mesure, s'en portera bien mieux. Mais combien trouuerez vous de nourrices, soyent meres, ou locataires, qui ayent telle discretion & prudente obseruation, de le sçauoir distinguer & cognoistre? ou qui l'ayāt bien comprins, n'aime plus de mettre l'enfant au train de sa commodité, que de s'accommoder à l'enfant? qui se vueille priuer de ses plaisirs, esbats, repas & dormir à ses heures, pour s'adonner totalement aux heures que l'enfant requiert, suyuant sa complexion? A peine en trouuerez vous dix entre mille qui soyent ainsi conditionnees. Dont il semble que vaut mieux faire vne autre reigle: c'est que l'enfant n'ait point d'heures certaines & limitees, ains que la nourrice luy presente la mammelle à toutes heures. Car s'il en a besoin, il tettera: sinon, il abstiendra. Et que peut-on regler vn enfant, veu que à toutes les fois qu'il se plaint, ou crie, de quelque chose que ce soit, comme d'vne espingle qui le poingt, ou d'vne puce

qui le mord, il faut soudain auoir recours à la mãmelle pour l'appaiser? Il faut donc souuent rõpre le conte des heures certaines & limitees, en despit que lon en ait. Et si on le rompt commodément pour telles occasions sans nuire à l'enfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presentera la mammelle en diuers tẽps, & à heures non limitees. Mais nos femmes craignent telle subiection : ce qu'elles disent franchement, & quelques vnes sont si subiettes à leurs plaisirs, que elles ne veulent pas que la garse leur apporte l'enfant qui crie dequoy que ce soit, pour l'appaiser au tetin, si ce n'est son heure. Ains qu'elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le bersse & l'endorme. Et peut estre que l'enfant crie de faim. Comment le voulez-vous endormir? Elles sçauent bien dire en commun prouerbe, *qui non à lou ventre dur, non pot pas dormir segur*. Dont l'enfant qui a le ventre plat & mol, preoccupé de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appaiser ou contenter d'vne chanson, c'est vne pure moquerie. Ie voudrois bien sçauoir, si sa nourrice ayant bon appetit, en lieu d'vne souppe elle seroit contente & bien satisfaite d'ouyr vne chanson (quand elle seroit bien d'Orlando de Lassus) ou de danser vn bransle de Champagne? Quelle fadaize! Nous disons en prouerbe Latin, *le ventre affamé n'a point d'aureilles*, & en vn verset du temps passé, *le ventre vuide n'oit volontiers paroles*. Mais ie suis en compagnie, dira la damoiselle. Voulez-vous qu'on m'apporte là mon enfant, & que ie monstre mon tetin? voila vn grand danger vrayement, & vne fort pertinence excuse. I'ay honte de ces propos, qui me puent plus que la matiere dont nous traiterons maintenant. Car il est temps de venir au muer de l'enfant.

Inanis venter nõ audit verba libenter.

Quant à ce poinct, i'ay predit, que si l'enfant pouuoit tousiours tetter à mesmes heures, & que le laict ne changeast de condition, l'enfant aussi pourroit se vuider à certaines heures: & par consequent on pourroit luy changer de langes à certaines heures. Mais comme

comme le premier defaut,& le second aussi. Parquoy on ne peut auoir certaines heures limitees,finies & determinees à muer l'enfant, qu'on ne puisse & doiue rompre, aduenant le cas de necessité. Qui est(à mon aduis)toutes & quantes fois on cognoist l'enfant estre conchié ou compissé,iaçoit qu'il n'y eut pas vne heure qu'on l'a changé tout de blanc. Et que sert il de luy faire endurer ceste vilenie & saleté,iusques de là à quatre ou cinq heures, que son terme sera? Si vn homme a sué de trauail, on trouue bon qu'il change de chemise incontinent,& qu'il ne boiue ceste sueur: & moins qu'elle se refroidisse sur son corps.Et comment sera il bon,que l'enfant trempe dans son vrine durant quatre ou cinq heures?Quel bien luy peut faire cela, & autãt sa fiante?Les bonnes femmes respondent, que *entre la merde & lou pis, se nourriz lou bel filz*.Mais i'ay expliqué ce propos mieux à la verité au 6. chap. du quatriéme liure:& comment il faut entendre,que tout enfant est nourri entre la fiante & l'vrine, soit beau soit laid. Et cela ne fait rien à la beauté. Car si elles veulent dire, *Obiectiõ* que ces matieres sont detersiues, nettoyent la peau,& font beau teint: qu'ainsi soit, on torche le visage des enfans qui sont plus grans,des langes pisseuses des petits,pour les decrasser & embellir:ie respons,que les *Respõce.* enfans n'ont besoin de ce fard ou embellissement aux cuisses,aux iambes, au ventre, aux reins,& aux bras: & qu'il y a grande difference,de les en frotter,ou de les y laisser tremper quatre ou cinq heures.Dequoy il aduient souuent grãd mal & au corps & à l'esprit de l'enfant. Ce que ie desire estre bien noté des sages meres. Premierement quant au corps, elles sçauent tresbien, que ces ordures escorchẽt souuent les cuisses & fesses des enfans:dont ils deuiennent fascheux & criars,non sans cause. Et c'est de l'acrimonie & ardeur de ces excremẽs,qui biẽ souuẽt deuiẽnẽt tels de la longue retẽtiõ cõtre le corps de l'enfãt, auql on fait endurer ceste gehenne mal à propos.Quãt à l'esprit,il en est doublement offensé,& reçoit de mauuaises impressiõs.L'vne

est ja dite, que les enfans en deuiennent criars & fascheux, qui est vne mauuaise habitude, engendree de plusieurs reiterees dispositiõs & actes. Car ayant longuement accoustumé de crier & braire, pour la molestie que leur donnent ces ordures, ils sont depuis si chagrins, que la moindre chose du monde les rend fascheux. Ainsi les meres & nourrices sont bien punies de leur espargne à tenir l'enfant net. Car elles en ont depuis plus mauuais temps, quand il est deuenu terrible pour auoir trop enduré. Mais ie ne les plains pas tant, que le pauure petit innocent, duquel l'esprit est alteré, pour s'en ressentir toute sa vie. En vne autre sorte il est offensé de ses ordures, ausquelles on accoustume son corps, & c'est, que les mœurs estans correspondantes à la temperature du corps (ainsi que souuent nous auons dit) il s'ensuit aisément, que du corps nourri en saleté & ordure, l'ame se plaist en toute vilenie, plus que si son corps auoit esté nourri gentillement & nettement. Voyez, ie vous prie, si les bouuiers, porchiers, valets d'estable, ramonneurs de cheminees & cure retraitz, gadoüars, & gens de voirie, n'ont les mœurs plus sales & propos moins honnestes que les autres personnes? On se plaist en ce qu'on a esté nourri. Car nourriture passe nature. Les meres donc soyent aduerties, & toutes les nourrices en general, de ne plaindre leur peine à nettoyer les enfans autant de fois qu'ils sont sales, & de nuict & de iour. Elles en seront bien recompensees, quand les enfans en seront plus traictables, doux & gracieux. Au contraire, pour vne heure qu'elles auront espargné de leur peine, l'enfant leur en donnera plus de mille.

Contre

Contre ceux qui trouuent bon que les enfans crient & pleurent.

Chap. x.



E ce que i'ay remonſtré au precedent chapitre, on peut confondre & renuerſer ceſt erreur. Car quand ce ne ſeroit que pour l'eſprit, qui deuient plus vicieux d'vne accouſtumance au crier & braire à tout propos: c'eſt beaucoup de mal. D'autant qu'il faut touſiours ſouhaitter, comme diſoyent les anciens, que l'ame ſoit ſaine dans le corps ſain. Mais d'abondant il eſt fort nuiſible au corps de l'enfant, luy permettre de crier quand on le peut bien appaiſer. Car cela peut changer de peu à peu ſa bonne temperature, en cholere chaude & ſeiche, qui le tiendra maigre & menu, voire luy accourcira les termes de ſa vie: ſuyuant ce que nous auons remonſtré au 2. chap. du premier liure. Il y a des enfans qui deuiennent tellement chagrins & malicieux, pour le meſpris qu'on fait de leur crierie, que ſouuent ils noirciſſent tout à fine force de ſe tourmenter. Les autres en perdent l'haleine & ſont pres d'eſtouffer. Il y en a qui viẽnent pafles, comme s'ils eſtoyent morts. Pluſieurs en tombent au mal caduc. D'autres ſe creuent, & puis il les faut chaſtrer. Voila de grans malheurs, qui arriuẽt aſſez ſouuent, pour le meſpris qu'on fait du crier des enfans. Et de profit ou cõmodité, ie n'en ſçache point, ſi ce n'eſt parauenture que le poulmon & la poictrine s'en eſlargiſſent d'auantage, que la chaleur naturelle s'en rend plus forte, & quelques ſuperfluitez ſe conſument, comme on dit auſſi de pleurer, qu'il leur deſcharche le cerueau. Or quant à ceſtuy-cy, ie ne le trouue pas mauuais, pourueu que ce ſoit d'vn crier mediocre & non exceſſif. Comme auſſi les petits cris non malicieux, ni extremes, ne me ſemblent aucunement

preiudiciables à la santé des enfans. Ce leur est autant d'exercice, par maniere de dire: & il en reuient le profit dessus mentionné. Mais toutefois l'accoustumance en est tousiours mauuaise. Car il est aisé de passer du mediocre au cry demesuré. Et quelle femme y a il au monde qui ne trouuast bon, qu'vn enfant ne criast point, ains tousiours fut paisible, plaisāt, gay & ioyeux? Ie croy qu'il n'y a aucune qui le voulut prouoquer à crier & à pleurer, disant que cela fut meilleur pour luy. Mais s'il aduient que l'enfant crie, & que la nourrice (soit mere, ou locataire) n'ait loisir ou plaisir de l'appaiser incontinent, elle s'excuse là dessus, que le pleurer & crier luy font grand bien. Voila comment on se flatte & espargne souuent mal à propos au preiudice de l'enfant. Lequel à la longue se ressant de ceste rigueur, inclemence & cruauté, couloureе, masquee & couuerte d'vne belle raison. Ie dis que lon s'en recognoit, tant au corps que en l'esprit de l'enfant, & i'ose bien croire, que les enfans ainsi nourris, n'aimēt iamais tant leurs meres & nourrices, que s'ils auoyent esté plus piteusement esleuez. Car c'est là que doit cōmencer la pieté & charitable amour: laquelle Dieu fait depuis reciproquer des enfans aux parens. Dequoy le Cigogneau donne vn tel exemple, que les Grecz ont bien voulu nommer ceste recognoissance *antipelargie*, du nom de la Cigogne. Ie ne veux pas pourtant vne grand mignardise & excessiue indulgence des meres enuers leurs enfans: & sur tout quand ils commencēt à se cognoistre. Car dés aussi tost ie les nourris soubs l'ombre de la verge, & les fais craindre le chastiment, mesmes auant qu'ils soyent seurez. Autrement, si on craint trop de leur desplaire, ils ne craignēt les reprehensions, & il faut leur estre subiet extremement, supporter toutes leurs fautes & mauuaises façons de faire. Dont aussi Dieu permet, que les peres & meres sont tousiours despuis subiets à leurs enfans. Il ne les faut prouoquer a ire & a despit: mais aussi il ne faut pas craindre & s'assubiettir a leurs passions, ains les arra-

cher petit à petit par bonne discipline,& garder qu'elles ne pullulent,ayans prinsforte racine. Adonc certainement le pleurer & le crier vn peu ne leur peut nuire:& faut quoy qu'il en soit,ou puisse aduenir, qu'ils prennent de bonne heure le chemin de vertu.

Qui doit plus longuement tetter, vn fils ou vne fille: & combien le chacun.

Chap. xi.

EN diuers pays on a diuerses coustumes, & comme les habits sont differents, ainsi la maniere de viure. Ce qui est bien raisonnable. Car la difference de l'air & du terroir, requiert diuerse façon d'entretenement. Comme és pays froids & Septentrionnaux les pouelles ou estuues, les fourreures, le vin, & les espices sont necessaires & ordinaires: & és pays chauds & rotis, comme est celuy des Mores, les lieux soubs terre sont les meilleurs,& l'aller tout nud, boire de l'eau, & manger force fruicts qui raffraischissent. Qui voudroit viure en Aphrique,en Mauritanie,ou en Æthiopie, de la façon qu'on vit en Angleterre, en Allemagne, ou Pologne, & au contraire, il ne pourroit guieres durer en cest estat.Et pour ne faire comparaison des pays tãt esloĝnez, si vn Parisié vouloit viure à la Prouençale, vn Lyonnois à l'Espagnolle,ou vn mõtagnard, comme ceux du plat pays, & au contraire, sans bouger de son lieu naturel (cela s'entend) il ne s'en trouueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous inuite à diuers traittemens:& la condition des personnes aussi, que nous appellons Institution de vie. Car si on nourrissoit vn laboureur ainsi qu'vn homme d'estude, ou autre sedentaire, il deuiendroit si delicat que il ne pourroit suffire au trauail : & au contraire, si l'homme sedentaire estoit nourry en labou-

reur, il seroit tantost malade, à cause qu'il ne pourroit digerer telles viandes : sinon qu'il fut de forte & robuste complexion. Comme on en trouue plusieurs, qui mesmement sont tels de nature, estans nez de pauures gens laboureurs ou artisans, & par consequent nourris grossierement. Dont ils sont pacientissimes de labeur, & se peuuent nourrir de mesme leurs parents, ou à peu pres, sans aucun preiudice: ainsi qu'ils font pour la plus part. L'aage aussi requiert diuers traitemẽs, entant que c'est vne complexion diuerse. Et par tout le monde on obserue bien cela, que les enfans soyent autrement nourris que les garçons, les garçons que les hommes adultes & parfaits, les vieillards d'vne autre sorte, & d'vn autre les decrepits. Item le sexe diuers est diuersement entretenu, nõ pas en habit seulement, ains aussi en nourriture & education. Dont est le commun dire, que le garçon doit estre bien nourry, bien batu, & mal vestu: la fille bien vestuë, bien battuë & mal nourrie. Or ie lairray à part les diuerses manieres d'esleuer les enfans qui tettent, selon la diuersité des pays: comme il est bien necessaire qu'on les allaicte differemmẽt, ainsi que les regions different. Ie restraindray mon propos au climat de Montpellier & des lieux circonuoisins, qui respond assez à la temperature de la Toscane.

Nos femmes tiennent, que les filles doiuent tetter moins de temps que les fils, & qu'elles en ont assez de dix & huit mois : les fils, de vingt & quatre, qui sont deux ans entiers. Il faut tousiours suppose r que l'enfant se porte bien, & (selon le cours de son aage) soit bien aduenu: qu'il ait commencé de manger au temps qu'il deuoit, qu'il ait assez de dents pour mascher, que le seurer duquel on doute, tombe en bonne saison : bref qu'il n'y ait autre question que du terme. La raison qui meine les femmes à dire, que les filles ne doiuent tetter si longuement que les fils, est (à mon aduis) d'autãt qu'elles sont plus humides. Voire mais, il faut sçauoir, si ceste humidité est vicieuse, ou non. Si c'est la complexion naturelle du sexe feminin d'estre plus humi-

de,& que nature l'ait ainsi fait expressément, & plus froide aussi pour les causes deduites au premier chap. du second liure: ne sera-ce pas mal fait, de rendre les filles plus seiches, en danger de les faire deuenir hommasses & steriles? Si c'estoit vne humidité superflue & acquise par mauuaise nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien consumer: mais elle est naturelle, supposant tousiours que la fille soit bien nee, bien saine, & de bonne complexion. En voulez vous faire vn garçon en la rendant plus seiche, tellement qu'il ne luy manque rien, que le membre viril: car de barbe, elle n'aura pas faute. C'est tres-mal raisonné, de dire que la fille doit moins tetter, parce qu'elle est trop humide: veu qu'au contraire, il faudroit qu'elle tettast plus longuement, afin de l'entretenir en ceste complexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien feconde & faire de beaux enfans (qui est la perfection du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adolescence, laquelle est limitee de la notable exiccation: lors que les oz & autres parties solides ne se peuuent plus estendre & alonger. Et parce on a bien raison de vouloir que les fils tettent longuement, à cause de leur siccité. Car si on ne retarde & reculle tant qu'on peut la grande exiccation, à laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte qu'aux filles, il est certain que ils demeureroyent cours, & par succession de tẽps, les fils des arriere-fils ne seroyent que petits nabots. On le voit ordinairement de ceux qui ont esté mal nourris, ou de mauuais, ou de diuers laict, ou qui n'ont assez tetté. Ils sont plus petits de beaucoup, que les autres de mesme race, maison, ou condition. Parquoy ce n'est mal aduisé de faire tetter longuement les fils, pour auoir de beaux hommes, qui aussi viuront plus long tẽps, selon le cours de nature, & seront plus tard vieux. Car l'enuieillir n'est autre chose que desseicher, & la mort naturelle n'est qu'vne extreme exiccation. Ce qu'on peut retarder, si en tous aages on est songneux d'espargner & biẽ entretenir l'humeur naturel & radi-

C'est à dire, que elle croistra plus longuement.

cal, auquel consiste la certaine mesure & duree de nostre vie, comme nous auons amplement demonstré au second chapitre du premier liure. Mais pourquoy ne sera il aussi bon, que la fille tette semblablement long temps, veu les raisons deduites, qui semblét estre communes à l'vn & à l'autre sexe? Si la mere de l'vn & de l'autre est bien saine, non phlematique ne catarrheuse, & que les enfans soyent iustement de la complexion requise à leur sexes, il me semble que l'on n'en doit faire aucune difference : & mesme suyuant ce que nous auons remonstré au cinquiéme chap. de ce liure: ou nous auons enseigné, que la complexion de chaque sexe doit estre conseruee par son semblable, comme estant chose naturelle. Et pource le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à vne fille, d'autant qu'il est plus froid & humide, contre le vulgaire opinion. Comment est ce donc que le vulgaire entend que la fille a moins besoin de tetter, que le fils: Ie crois qu'il a retenu ceste proposition de quelques sçauans Medecins: mais il ne l'entend pas, & parce il la raisonne mal, disant vne cause qui n'est pas. Comme aussi le vulgaire resonne mal, quand il trouue meilleur pour vne fille : le laict de celle qui a fait vn fils, & au contraire, en disant que c'est pour les raffraichir. Qui est donc la vraye raison? Ceste-cy, à mon iugement. Les anciens Medecins, qui peuuent auoir tenu ce propos au vulgaire, ont tousiours entendu, que chasque mere fit son deuoir à nourrir ses enfans. Or de celle qui a fait vn fils, le laict est plus froid & humide: parquoy il rabat de la chaleur & siccité naturelle de l'enfant. Ce qui est aucunement preiudiciable à sa temperature ou complexion, toutesfois cela reuient à quelque cómodité: c'est, qu'il croistra plus longuement, & deuiendra plus grand. Ainsi il n'y a pas danger que le fils tette assez long temps : & il le faudroit encor plus, si le laict estoit du tout selon sa complexion. Semblablement la fille qui tette le laict de sa mere, plus chaud & sec, est aucunement offencee en sa complexion, & peut estre

Obiectió.

Respóce.

tellement alteree de peu à peu que son corps ne croistra si auant, qu'il feroit en vsant du laict semblable. Parquoy il vaut mieux qu'on la seure plus tost. Mais quoy, (dira quelqu'vn) les viandes qu'on luy donnera cy apres en lieu du laict, ne sont elles plus desseichantes, que le laict qu'on luy a osté? Il est certain que le laict humecte fort, comme aliment benin & facile à digerer, & de tresgrande substance: mais il est plus chaud que le sang:& que la chair qui est faite de sang. Dont la chair des bestes que nous mangeons,& encor plus son potage, est moins eschauffante que le laict. Qu'ainsi soit pour peu que la nourrice soit en cholere, ou autrement eschauffee, son enfant(s'il est delicat) sera tantost escharbouillé, teind de rougeurs & serpigine. C'est d'autant que le laict a vne telle trempe, que peu de chaleur d'auãtage le rend fort comme vin: auquel aussi, il est tressemblable. Car & l'vn & l'autre sõt fort nourrissans, chauds & humides entant que aliments, toutesfois le vin est plus chaud, sinon qu'il soit trempé:& pour lors il respond à la tẽperature du laict. *Obiectiõ.* *Respõce.*

Ie sçay bien que plusieurs seront offencez, de ce que ie dis le laict estre chaud. Car on dit communément, qu'il est fait de sang recrudi ou décuit aux mammelles. Ce que ie nie pertinamment. Car il est fait du sang, cuit & elaboré dãs le corps glanduleux des mammelles, qui est plus chaud que froid: ainsi que ie soustiens de toutes parties spermatiqs, mais ce differẽt est pour nos escolles. Reste dõc que l'aliment qu'on dõne à l'enfant depuis qu'il est seuré, est moins chaud que le laict: sinõ quõ luy dõnast du vin mal trẽpé. Mais la chair & le potage sont assez humectatifs, n'echauffent point(si ce n'est entant que aliments)& sont de plus grãd nourriture, dont ils rendent les enfans plus fors. Aussi void on au contraire, ceux qui ont tetté longuement estre pour la plus part mols, delicats & effeminez. Il est bien force, que des premiers iours l'enfant soit nourry de laict, pour trois principales raisons. L'vne est, que tout changement doit estre fait de petit

àpetit : & il n'y a pas grand difference du sang qui a nourry l'enfant dans la matrice, au laict qui en est fait depuis. L'autre, que l'enfant a ceste inclination naturelle de tetter, & le sçait faire sans precepteur : & lit mieux le tetin qu'il ne sçauroit aualler du potage. Mais la premiere raison est plus valable. Adioustez y la troisiéme: que le laict est beaucoup plus aisé à digerer que le potage, la chair, le pain, & autres viandes: & que l'estomach de l'enfant mol & tendre ne peut venir à bout d'autre aliment que du laict humide & chaud téperément.

Or sus tout cela est accordé, voyons maintenant de arrester & conclurre, combien de temps doit tetter le fils & la fille. I'ay dit qu'vn pareil terme est deu à tous deux, si l'on a chois du laict: c'est à dire, qu'on donne à la fille le laict de celle qui a fait vn fils, & au contraire. Sinon, & que le laict dont on nourrist la fille, soit pour vn masle, il vaut mieux la seurer plustost comme à vn an & demy, & que le fils tette ses deux annees de quel laict que ce soit, pourueu qu'il soit bon en substance, ie n'y vois aucun danger.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

AV LECTEVR D'ESPRIT LIBRE ET STVDIEVX

AMY Lecteur, i'ay eu trois principales considerations à publier, & diuulguer l'indice de toutes les matieres que i'ay à discourir en mon traicté des Erreurs populaires: duquel ie ne mets en lumiere pour le present, que les cinq premiers liures. L'vne des considerations a esté, de m'engager, & obliger à poursuiure telles matieres, comme en ayant fait promesse. L'autre, à ce que si parauenture quelqu'vn, esmeu de cest argument, vouloit entreprendre semblables discours, au moins il ne touche à la besongne, que ie me suis taillé, & ne mette (comme on dit au prouerbe) sa faucille en ma moisson. Car ie la peux iustement dire mienne, puis que i'ay semé ces propos. La troisiéme est pour t'inuiter, ô Lecteur d'esprit libre & studieux, à m'enuoyer des propos semblables à ceux-cy, que i'ay recueilly en long temps, de plusieurs personnes, en diuers pays. Ainsi i'espere receuoir de toutes parts, de ceux qui liront mon indice, les propos vulgaires touchant la medecine & regime de santé (car ie n'ay que faire des autres Erreurs qui concernent les mœurs, l'œconomie, la police, & autres actions de la vie humaine) qu'ils verront par ce recueil n'estre venus à ma cognoissance. Leur addresse sera, s'ils n'ont autre nouuelle de moy, à Montpellier ou i'ay eu l'honneur de presider en la plus fameuse vniuersité de Medecine qui soit au monde. A raison dequoy aussi i'ay esté esmeu & inuité de trauailler à la correctiō des Erreurs populaires, qui troublēt souuent les ieunes Medecins, & leur donnent grand peine, d'autant qu'ils n'ont pas l'authorité de les refuter, pour le peu de respect que le peuple leur porte, ayant petite creance au bas aage, quoy qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Ce pendant tels Erreurs sont pour la pluspart tres-preiudiciables à la santé des hommes, il y en a d'autres qui rendent les Medecins fort suiets à calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus en mon indice, soyent erronez. Il y en a plusieurs vrais & certains, mais le peuple ignorant la

raison de ce qu'il dit, est comme en erreur, dequoy ie le veux exempter par mes discours. Il y a donc de ces propos vulgaires, que ie recerche & recueillis, les vns totalemẽt faux & erronez, les autres ont leur cause incognue du peuple, dont ils sont comprins sous le nom des Erreurs. Et voila mon suiet, mon dessein, & mon intention, à laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quelque estat u profession que tu sois non opiniastre ne lourdaut, ains desprit libre, gentil & studieux) me vouloir assister, ayder & fauorir, en contribuant ce que tu peux colliger de tels propos vulgaires. Et ie les rangeray en leurs classes, pour discourir là dessus, tout ainsi que i'ay fait en ceste premiere partie: & mesmement si ie suis aduerty & apperçoy, que ce mien labeur t'ait esté agreable, & que tu en desires la poursuite, iusques à l'accomplissement de ce que i'ay promis. Auquel cas, ie lairray toute autre besongne, pour te donner contentement: esperant que tu y auras ensemblement grand plaisir & profit. A Dieu.

DIVISION

DIVISION DE TOVTE L'OEVVRE EN SIX PARTIES, contenant trente Liures.

DIVISION DE LA SECONDE PARTIE EN *ses Liures & Chapitres.*

De la complexion & coustume. Liure sixiéme.

De l'air & des vestemens. Liure 7.

Si c'est

De l'appetit & de la soif. Liure 8.

Des repas, & de l'embon-point. Liure 9.

Q 3

De la digestion. Liure 10.

DIVISION DE LA TROISIEME *partie en ses Liures & Chapitres.*

Du manger & des viandes. Liure onziéme.

De l'apprest & ordre en l'vsage des viandes. Liure 12.

Des fruicts & salades particulierement. Liure 13.

Du boire. Liure 14.

S'il

Traicté du vin. Liure 15.

DIVISION DE LA QVATRIEME partie en ses Liures & Chapitres.

Du coucher & dormir. Liure 16.

Des causes de maladie. Liure 17.

Des maladies. Liure 18.

Des iugements és maladies. Liure 19.

Des viures en maladie. Liure 20.

DIVISION DE LA CINQVIEme partie en ſes Liures & Chapitres.

De la curation des maladies. Liure 21.

Des abus és remedes. Liure 22.

Des mauuaises cures, & remedes extrauagans. Liure 23.

Des remedes superstitieux & vains. Liure 24.

Des bons & vrais remedes. Liure 25.

DIVISION DE LA SIXIEME

partie en ses Liures & Chapitres.

Des euacuations communes. Liure 26.

Des purgations ou medecines. Liure 27.

Regime de ceux que lon purge. Liure 28.

De la ſaignee. Liure 29.

De la mort. Liure 30.

ADVERTISSEMENT.

L'Autheur toutesfois estant preuenu de mort, n'a sceu mettre en execution ses promesses. Ainsi voit-on le plus souuent que l'homme propose, & Dieu en dispose.